

Annales publiées par la Faculté des Lettres  
de Toulouse

Année IV

1955

Fascicule 4

# Via Domitia

II

Novembre 1955

Annales publiées par la Faculté des Lettres  
de Toulouse

---

# Via Domitia

---

Etudes de Linguistique  
consacrées au Sud de la France  
et au Nord de l'Espagne

II

Fascicule publié avec le concours  
du Conseil Général de la Haute-Garonne

Novembre 1955

Le comité de rédaction des "Annales"

est sous la présidence de M. Le Doyen de la Faculté des Lettres.

Les "Annales" publieront cette année : 4 fascicules

Fasc. 1 LITTERATURES ETRANGERES      Littératures III

Fasc. 2 LITTERATURE FRANCAISE

Fasc. 3 ANTIQUITE      Pallas III

Fasc. 4 LINGUISTIQUE      Via Domitia II

Prix de l'abonnement : 900 FF.

Prix de Via Domitia II : 300 FF.

---

La correspondance est à envoyer à :

M. R. Lucot

4, rue A. Lautman

TOULOUSE

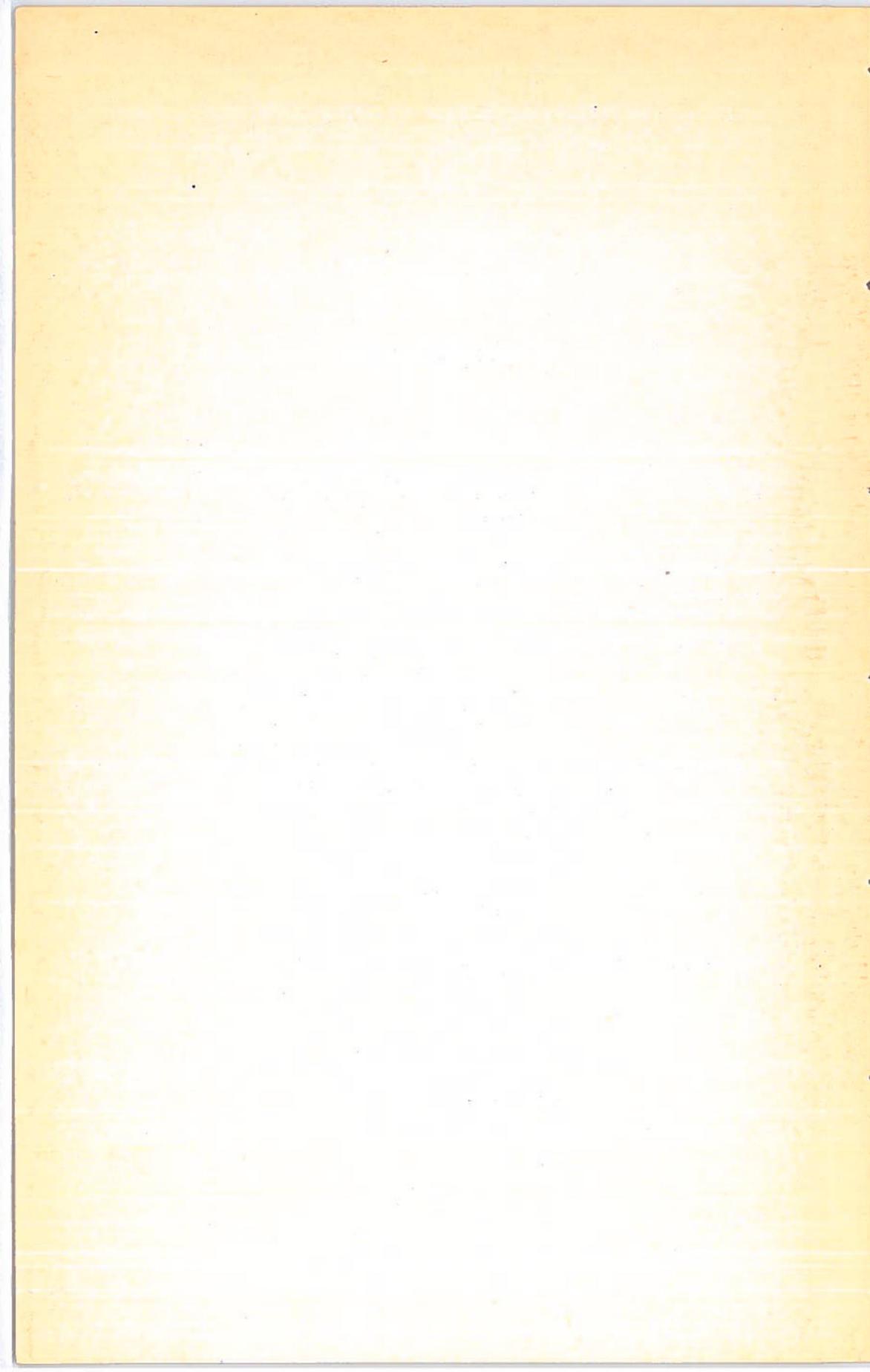
---

## Sommaire

---

M. Alvar	Ndtes sur le parler de la vallée de l'Esca	p. 1
L. Laumgartl und K. Bouda	Baskische Sternnamen	25
L. de Eenda	A propos de quelques toponymes occitans dans les écrits arabes du Moyen-Age (IX <sup>e</sup> -XIV <sup>e</sup> siècle) (suite du n° de 1954)	30
J. Cremona	Contribution à la littérature orale de la Gascogne pyrénéenne	73
H. Gavel	Note complémentaire	101
J. Hubschmid	Du gascon <i>nors</i> "navet au portu- gais <i>norça</i> "bryone"	108
L. Marquèze-Pouey	L'auxiliaire <i>aller</i> dans l'expres- sion du passé en gascon	111

---



NOTES SUR LE PARLER DE LA VALLEE  
DE L'ESCA

par

Manuel Alvar

*Université de Grenade*

---

# NOTES SUR LE PARLER DE LA VALLEE DE L'ESCA

---

## INTRODUCTION

I - Pendant l'été de 1950, j'ai fait quelques enquêtes très approfondies dans le N-E de la Navarre. Ensuite, je suis allé dans la région aragonaise recueillir des matériaux pour une future caractérisation linguistique de la zone étudiée. J'ai mené à bonne fin mes investigations à Salvatierra et Sigüés, et, beaucoup plus tard, à Ansó. Tous ces matériaux sont inédits ; parfois, je les ai utilisés pour des travaux très concrets ; j'ai seulement publié un fragment du chapitre que je pense consacrer à la maison (1). Leur tour viendra lorsqu'un travail moins absorbant me permettra de revenir tranquillement dans les Pyrénées.

Les pages que je publie aujourd'hui consistent en un rapide coup d'oeil sur le parler de la vallée de l'Esca et l'étude de ses ressemblances ou différences avec ceux des localités voisines de Navarre et d'Aragon.

2 - La vallée de l'Esca occupe l'extrême pointe septentrionale de la province de Saragosse ; aussi appartient-elle à la juridiction de Sos del Rey católico, et, depuis 1953, au diocèse de Saragosse - elle avait dépendu jusque là du diocèse de Jaca. Comme elle constitue l'accès naturel à la vallée navarraise de Roncal, ses communications sont dirigées vers Pampelune, avec laquelle ses relations sont assurées par deux autobus quotidiens. La route qui relie Pampelune à

Jaca, desservie également par autobus, passe près de Sigüés (Venta Carrica) : ainsi se trouvent complétés le réseau routier et le trafic régulier dont dispose la vallée.

L'Esca assure l'irrigation des rares potagers de ces deux communes sans que les cultures typiques cessent pour autant d'être celles des terrains secs : céréales, vignes, et, parfois, bois.

Salvatierra a 701 habitants (2) et Sigüés, 592. Au point de vue administratif, ce sont respectivement un bourg et un village.

Dans quelques travaux dialectologiques, ces localités sont citées en référence : ainsi W.D. Elcock, "De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais" (Paris 1938), où Sigüés est le point 34, et l'article cité à la note I (points 8 et 9).

Désormais j'emploierai les abréviations : Salv. pour Salvatierra et Sig. pour Sigüés. Lorsque les mots cités ne seront accompagnés d'aucune indication géographique, c'est que la même forme a été recueillie dans les deux villages.

## RESUME LINGUISTIQUE

3 - Le caractère dialectal des parlers de cette zone est très atténué. Les castillanisms y coexistent avec les formes traditionnelles, et, bien qu'il soit difficile de préciser quand prédomine l'un ou l'autre, j'essaierai de jeter quelque lumière sur les faits, toutes relatives que soient mes informations. En outre, je dois signaler que les dialectalismes sont fossilisés dans des formes très répandues dans les Pyrénées - et là seulement.

### 4 - L'ACCENT TONIQUE

Comme dans toutes les régions du domaine aragonais, on observe une répugnance pour l'accentuation proparoxytonique : *parpádo* (Salv), *parpáro* (Sig), *pertíga* (Sig), *sabána*.

### 5 - LE VOCALISME

1) La diphtongue apparaît dans des cas où le castillan l'a réduite (*aviespa*, Salv ; *sieto*, Sig), dans d'autres où elle n'est pas étymologique (*bienza*, Sig ; *mielca*, Sig *g e m e l l i c a r e*, mais *binza*, Salv) et dans des cas d'attraction (*piojo* = *piejo* Salv).

2) La voyelle étymologique est maintenue dans *belar* < *belare*

3) La forme *aspra* (Salv) résulte d'une perte de la voyelle postonique.

4) L'alternance du timbre dans les voyelles atones est particu-

lièrement fréquente ; quelquefois on peut soupçonner une attraction de la voyelle voisine, mais plus fréquemment la fluctuation est due au manque de solidité de la voyelle dans cette position : *ancía* (Salv), *barronda* (ibid.), *buyato* (Sig) mais *boyato* (Salv), *buyero* (Salv) mais *boyero* (Sig), *chiminea* (Sig), *irutar*, *lagaña* (Salv), *miñique*, *mochila* (Salv), *tubillo* (Salv), *turidera* (Sig) mais *toridera* (Salv).

L'hiatus se résout soit par la fermeture d'une des deux voyelles (*ciazo*, Salv) soit par déplacement de l'accent tonique (*máiz*).

#### 6 - CONSONNES INITIALES

1) L'F - latin est conservé dans *faja* et ses dérivés ; *falaguera* (Sig), *falca* (ibid.), *fauciño*, *fiemo*, *foz* etc. et s'amuit dans *huso*, *hacer* (Sig), *hembra* (Salv), *hierros* (Sig), *hilera* (Sig), *hoja* (Salv) etc. Au total, il y a 21 cas de conservation (72 %) et 8 d'amuisement (presque 28 %).

2) Le J - latin (ou emprunté à l'arabe) donne j -, s'écartant ainsi de la multiplicité des continueurs castillans ; pourtant, on trouve dans de rares cas le ch -, tel qu'on le trouve, coexistant avec j -, dans d'autres régions pyrénéennes : *jabalis* (Salv), *jufo*, *junta* (Salv), *juñidera* (Salv), mais *charro* "botijo" comme unique exception certaine à ce j- initial.

3) Le K - initial se sonorise dans *gallizo* (Salv).

4) L'X devient une sourde affriquée dans *chordiga* < (e)x u r t - i c a, tandis qu'il aboutit à j- dans *jambre* < (e)x a m e n.

5) Le groupe KL- se résout par élimination de l'occlusive : *lueca*, ou par anaptyx : *queleta* (Sig., joint à *cleta*).

#### 7 - CONSONNES INTERIEURES

1) L'occlusive bilabiale sourde se maintient dans *paco* < o p a e - u e t *repatán* < a r . r a b b - a d á n.

2) On observe le maintien de -T- dans quelques mots, d'origine diverse : celte (*cleta* ou *queleta* Sig , grecque (*espata*), arabe (*repatán*) et latine (*batajeras*, Salv, *batajo* < b a t (t) u e r a ; *betelaina*, Salv, *betiquera* < v i t e, *evoltrar(se)* < \*e x v o l u t a r e).

3) La dentale sonore est conservée dans *coda* (Sig., face aux castillanisms *baticola* et *cola* de Salv.) et *peduco* (Salv), mais amuie dans *ciazo* (Salv), *peales* (Salv) et les participes passés en -ado, qui prennent les formes -ao et -au (*corniplugao*, Salv, *doblaos*, ibid. ; *cerrau*, *cuatrimudau*).

4) L'occlusive sourde est maintenue dans *melico* (Salv), *mielca* (Sig), *oliquera*, *paco*.

5) Le j castillan (cf. § 6) apparaît dans *tajudo* (Sig) < t a x o. On peut rapprocher de ce traitement celui de t o (n) s o r i a > *tijera*.

## 8 - GROUPES CONSONANTIQUES LATINS

1) La sonorisation d'occlusives sourdes après nasale ou liquide s'observe dans *palanga*, *zangalleta* (Sig), *zangameta* (Sal) et *chordiga*.

2) L'L des groupes -IT- et -LK- se vocalise dans *bautrino* (Sig), *fauciño*, *suco* (Sig) et se maintient dans *falca* et ses dérivés < ar. *f a l k a*, *falciño* (Sig), *falcada* (Sig) < *f a l c e*.

3) Sont également des castillanisms *lechacinos* (Sig), *lechal* (Sig), *leche* (Salv), tous dérivés de *l a c t e*. Dans *petral* < *p e c t o r a l e* on observe le traitement -EKT- > -et-, que connaît l'aragonais de toutes les époques.

4) Le groupe -KL- aboutit à *j*: *cujar* (Sig) < *c o (c) c h l e a r e*

## 9 - GROUPES SECONDAIRES ROMANS

1) -B'L- demeure dans *canabla* et perd le *b* dans *chilar* (Sig).

2) -NG'L- conserve son aboutissement dialectal dans *cingliellos* (Salv) tandis que la forme castillane domine dans *cincha*, *cincheta*.

3) Le groupe -K'L- conserve sa forme aragonaise *ll* dans *clavillote* (Sig), *corvella* (Salv), *gralla* (Sig) etc., mais son aboutissement castillan *j* la supplante dans *clavija* et ses dérivés, *finojo* (Sig), *ràs-pajo* etc. Selon les renseignements dont je dispose, les deux manifestent une certaine égalité numérique.

## 10 - GROUPES AVEC YOD

1) -BY- donne *y*: *royos*, *roya*.

2) -MY- ni inflexion de la voyelle, ni altération de la consonne: *amendemar* (Sig), *vendemar* (Salv).

3) -RY-: il y a métathèse des éléments dans *boira* < *b o r e a s*.

4) -LY-: traitement castillan dans *taja*, mais phonétique dialectale dans *trestallar* < *t a l i a r e*.

5) -SCY- se résout selon la règle aragonaise en *j*: *faja* (Salv), *fajina* (Salv), *fajo*.

## 11 - EQUIVALENCES ACOUSTIQUES

G = B (*gramar*, *güey* Salv), B = G (*jubo* Sig), M = B (*moñiga* Salv), L = R (*clin*), R = D (*parparo* Sig), D = G (*sandijuela* Salv; *urciguera* Sig), Z = S (*zolle* Salv), CH = S (*chiflar*, *chilar*).

## 12 - EPENTHESE

1) de -B-: *toballones* (Sig), *vacivo* (Salv).

2) de -N-: *chinchorra* (Salv), *furrullones* (Salv), *monflete* (Sig).

3) de -R-: *cuñestra* (Salv), *frajina* (à moins qu'il ne s'agisse là

d'un croisement avec *frajin* "fresno", auquel cas c'est un fait d'étymologie populaire), *liestra* (Sig).

4) *Anaptyx* (voyelles intercalées) : *queleta* (Sig).

### 13 - METATHESE

Je ne relève que l'anticipation de l'*r* dans *craboneras* (Salv) (<*cabrón*, *probe* (Salv). *Crebaza* (Salv) maintient le groupe KR- étymologique.

### 14 - ETYMOLOGIE POPULAIRE

Je réunis ici un certain nombre de cas de confusion linguistique, provoquée par l'influence exercée par un mot sur un autre, par un croisement d'idées affines, ou par ultracorrection : *andavilla* (Salv) : "aldavilla + andar", *arranclán* (Salv) : "alacrán + arrancar", *bronquiar* : "roncar + bronquios", *cado* : "cavu + cao" (et, par suite d'une fausse analyse, on rétablit un -d- antiétymologique), *encardelao* (Salv) : "candelon + canela", *escaldafrió* (Salv) : "calofrió + escaldar", *formaca* : "ar farnaq + forno", *melón* : "melex + melón", *picaraza* (SigL : "pega + picar", *zorrón* (Sig) : "zurrón + zorro".

### 15 - MORPHOLOGIE

Je relève le féminin *lechala* (Sig), le parfait *quememos* (Sig) et les infinitifs en *-iar* du type *capuciar* (Salv), *carcariar* (Salv), *tiritiar*, etc. A noter le postverbal *cubre* "cubrebaste" (Sig).

### 16 - LES COMPOSES

1) Par JUXTAPOSITION de substantifs : *casalugar* (Sig).

2) Par UNION ELLIPTIQUE de noms : *braguiblanca* (Salv), *braguirroya* (Salv), *cariblanco* (Sig), *corniplotao* (Salv), *cornitiesa* (Sig), *cornivuelta* (Sig), *cuatrimudau*, *cuellirroyos* (Salv), *cuernicacha*, *cuernitiesa* (Salv), *garriancho* (Salv), *orejilarga* (Salv), *uniteta* (Sig).

3) Par COMBINAISON d'un verbe et d'un substantif : *baticola* (Salv), *matapuerco* (Sig), *picatronco*, *tentemozo* (Salv).

### 17 - LES PREFIXES

1) *a-* s'emploie pour la formation de verbes : *amarecer* (Salv), *amendemar* (Sig), *apuntar*, *atablar* (Sig), *atochar*. Dans les substantifs : *agabarda* (Salv), *azolle* (Salv), il pourrait s'agir d'un vestige de l'article défini *a*. *Lacena* est un exemple du phénomène inverse : apharesse de la voyelle initiale. Il y a fausse analyse de préfixes dans *albortar* (Salv), *alcacia* (Sig), cependant que l'on doit voir dans *arguaza* (Sig) une équivalence de liquides en position implosive.

2) On trouve *es-*, par suite de la confusion bien connue des pré-

fixes *ex-* et *dis-*, dans *esbocao* (Salv), *escardador* (Sig), *escodar*, *eslisarse* (Salv), *esvezar* (Salv) etc.

### 18 - LES SUFFIXES (3)

1) *-acho* désigne les PETITS DES ANIMAUX, *aguilacho* (Sig), ou des INSTRUMENTS, *faracha* (Salv).

2) *-ada* représente l'idée de COLLECTIVITE appliquée à un substantif quelconque : *cabrada* (Salv), *corada*, *falcada*, *gruada* (Salv). Valeur neutre - ou augmentative - dans *barrancada* (Salv).

3) *-aga* s'applique à la TERMINOLOGIE VEGETALE : *aliaga* (Salv), *allaga* (Sig), *bolomaga* (Salv).

4) On trouve *-aina* dans un nom de plante : *betelaina* (Salv).

5) *-al* peut avoir divers sens : désignation D'UN LIEU : *abarral* (Salv), *majadal* ; D'UN ELEVAGE : *lechal* (Sig), *primal* ; D'UN OBJET : *caminales* (Salv).

6) *-allo* s'emploie avec valeur PEJORATIVE dans *espantarallo* (Salv).

7) *-ano* a une simple valeur DERIVATIVE dans *travesano* (Salv), *mardano*, tandis que, peut-être, il y a lieu de lui voir revêtir une signification DIMINUTIVE dans *sargantana*.

8) *-ardo* s'applique aux ANIMAUX : *fillarda* (Salv), *bucardo* (Salv).

9) *-asco* apparaît dans la TERMINOLOGIE VEGETALE (*carrasca* Salv) et PASTORALE (*irasco*, Salv ; *ternasco*).

10) *-azo* est employé pour désigner des USTENSILES (*capaza*), pour des termes d'ordre VEGETAL (*carrazo*) et des noms de PHENOMENES ATMOSPHERIQUES (*torrazos*).

11) *-dor* apparaît appliqué exclusivement à des OBJETS : *aplanador* (Salv), *calentador* (Sig), *escardador* (Sig).

12) On trouve *-el* dans un NOM DE PLANTE (*churrusteles*) et dans un TERME ANATOMIQUE (*gargamela*).

13) *-ella* se rencontre, sans valeur diminutive, dans *cervella* (Salv).

14) On trouve *-enco* dans *pastenco* (vocabulaire pastoral).

15) *-ero* appartient à plusieurs groupes sémantiques. Il peut désigner :

a) DES OBJETS OU GROUPES D'OBJETS : *carnera* (Salv), *carrillera* (Salv), *coladera* (Sig), *craboneras* (Salv), *espaldero*, *batajera* (Salv), *gurrumera* (Salv), *capillera*, *garroteras* (Sig), *hileras* (Salv), *manguera*, *moquero* (Sig), *pesquera* (Sig), *porgadero* (Salv), *realeras*, *tozolera*, *trilladera*.

b) DES LIEUX : *banquero* (Salv), *barrera* (Salv), *masadera*, *oli*.

quera, paridera, pesebrera (Salv), salera, tizonera (Salv), tizonera (Sig).

c) des parties de la terminologie PASTORALE : gorrinero (Sig), maridera, toridera (Salv), turidera (Sig), urcidera (Salv), urctiguera (Sig),

d) des parties de la terminologie BOTANIQUE : ababoleras, arañero (Salv), betiquera (Salv), cascabilera (Salv), gabardera (Salv).

e) des concepts attachés à l'USAGE DES OBJETS : esquilera (Salv), hatero.

16) -é, -eta possède habituellement une valeur DIMINUTIVE : cacoleta (Salv), costilletas (Salv), chiquerete (Sig), mocé(ta), piquetes (Salv), torteta, rasqueta (Salv), vainetas (Salv), zoqueta (Sig). Le suffixe apparaît dans le nom de deux USTENSILES (aribeta, onganetas Sig) et, sans perdre son ancienne signification, dans un NOM DE PLANTE : manetas de Dios.

17) -ico est un suffixe DIMINUTIF, appliqué à toutes classes de substantifs : ajadico (Salv), bujericos (Sig), gusanicos (Salv), vaquicas de Dios.

18) -il apparaît avec valeur LOCATIVE dans burguil (Sig), fogaril (Salv) et, en composition, cubilar (Salv).

19) -illo est attesté sans réduction de la diphtongue dans anciel-la (Sig) et cincliello (Salv). Mais c'est la solution castillane qui est de loin la plus fréquente, toujours avec valeur DIMINUTIVE ; cependant il arrive que pour certains mots on ne retrouve plus la forme simple correspondante : c'est le cas pour cascabillo (Sig), restillo. Pour le premier cas : banquillo (Salv), cercillo (Salv), mardrilla (Salv), murillos (Sig).

20) -in(o) affecte des noms d'OBJETS : bautrino (Sig), botrino (Salv), canderino (Sig), d'ANIMAUX ou de leurs PARTICULARITES : baraña, cardelina (Sig), gatolín (Sig), gorrín (Salv), de PLANTES ou d'OBJETS DE CARACTERE AGRICOLE : fajina (Salv), lajina, lapina, lechacinos (Sig).

21) -iño ne se trouve que dans les mots falcíño (Sig) ou fauciño.

22) -izo s'emploie pour désigner des OBJETS : calderizo (Salv). Il se rencontre, moins fréquemment, dans des termes AGRICOLES (panizo Salv), la TERMINOLOGIE PASTORALE concernant les animaux (apartadizo Salv) ou les LIEUX QUI LES ABRITENT (corraliza Salv). Cuartizo (Salv), esportizos (Sig), terrizo (Salv).

23) -ito se rencontre, comme diminutif, dans cabrita (Salv) et pesquito (Salv).

24) -*ollo* n'apparaît qu'une fois, appliqué à un terme végétal : *bodrollo* (Salv).

25) -*ón* a une valeur DIMINUTIVE dans *gurrillón* (Salv), *mamantón* (Sig), *porcellón* (Salv), AUGMENTATIVE dans *cañón* (Salv), *esportones* (Sig), et *morcollón*. Il ne modifie pas le concept de taille, quoique ayant dû à l'origine comporter une nuance de proportions ou de dédain dans : *borronchón* (Salv) et *ciquilón*, noms d'animaux. On retrouve le même rôle neutre dans (1) *acarrón*, *aguazón*, *fizón* (Salv). Il souligne un défaut physique dans *narigón* (Sig).

26) -*udo* est employé, dans la NOMENCLATURE DES ANIMAUX, pour désigner celui qui se caractérise de façon extrême par l'idée que comporte le substantif qui lui est appliqué : *borronchudo* (Sig), *bronchudo* (Sig), *cabezudo* (Sig), *topuda* (Sig).

#### LEXIQUE

---

#### 19 - ELEMENTS PREROMANS

Je signale la présence d'un certain nombre de mots relatifs à la vie champêtre (plantes, animaux, ustensiles). Ce sont : *agabarda* (Salv), *gabardera* (Salv) < basque *k a p a r r a*, *aribeta* (Sig) < basque *a r i*, *arto* (Salv) < basque *a r t o*, *berica* < basque *b i r i k a*, *borronchón* (Salv), *borronchudo* et *bronchudo* (Sig) < basque *b o r r o*, *ibon* < basque *i b o n*, (1) *acarrón* basque *l a k a r*, *laya* (Salv) < basque *l a i*, *uesca* < basque *o s k a*.

## 20 - COMPARAISON DU LEXIQUE DE LA VALLEE DE L'ESCA

## AVEC CELUI DES VILLAGES VOISINS

<u>SALAZAR</u>	<u>RONCAL</u>	<u>SALVATIERRA</u>
ababol	ababol	ababoleras
abadía	abadía	
aborral		aborral
acarrón	acarrón	acarrón
acabarda	amagardera, gardabera	agabarda
aguazón	aguazón	aguazón
ajau	ajao	ajada
malparir		albotar, malparir
	alcacia	
allaga		aliaga
marecer	amanecer	amarecer
andavilla	andavilla	andavilla
	arañonera	arañonero
alguaza	alguaza	
aribetador	devanadera	
zampiar		atochar
ayespa	ayespero	aviespa
balanزار	bandiar	bandiador
		botrino
barredera	barradera	barronda
arazón	barzón	barzón
tarrea	baticola, zuzcola	baticola
belar	belar	belar
birica	birica	berica
betiquera	betiquera	betiquera
minza	minza	binza
boira	boira	boira
boque	buquidera	boque
borrego	borrego	borrego
bronchudo	bronchudo	borronchudo
braguero	braguero	braguero
cabrería		cabrada
escaño	respaldo	cadiera

SIGÜES

abadía  
 lacarrón  
 gabardera  
 aguazón  
 ajada  
 alcacia  
 allaga  
 arguaza  
 aribeta  
 atochar  
 bandiador  
 bautrino  
 barzón  
 belar  
 berica  
 bienza  
 boira  
 boque  
 borrego  
 bronchudo  
 braguero  
 cadiera

ANSO

ababol  
 badía  
 matarral  
 cuña  
 magarda  
 aguazón  
 axada  
 abrotá  
 allaga  
 amanixé  
 turrullo  
 arañón  
 curróns  
 tocho  
 abriespa  
 chumpadera  
 buitriño  
 berronda  
 (so)chubil  
 belar  
 alberitaca  
 billuerta  
 binza  
 boira  
 boque  
 borrego  
 borrunchonau  
 braguero  
 cabrada  
 cadiera

CANAL

(1)acarrón  
 gabarda  
 albortar  
 allaga  
 alguaza  
 brispa  
 berronda  
 sorchubil  
 tarria  
 boque  
 braguero  
 cadiera

SALAZAR

cado  
 elar  
 caloyo  
 canabla  
 churubita  
 morro del baste  
  
 carretera  
 Santiago  
 palanganos  
 cascabillo  
  
 huesc  
 cerco de la luna  
 cequia  
 billorta  
 cerro  
 cinguillos  
 ciquilón  
 clavija  
 clavijal  
 clavo  
 queleta  
 clin  
 cocote  
 coda  
 corada  
 corraliza  
 palos  
 cabrero  
  
 cruzar  
 cubilar  
  
 cujar  
 cuniestra  
 cuto  
 charpaleta  
 jarra  
  
 choto  
 dalla  
 doblao  
 contornar

RONCAL

cado  
 calderizo  
 caloyo  
 conabla  
 candelón  
 curujón  
 cardincha  
 carretera (de)  
 Santiago  
 apegallizos  
 cascabillo,  
 -ero  
  
 huesc  
 cerco la luna  
 cequia  
 sortija  
 cerro  
 cinglillos  
 chiquilón  
 clavija  
 clavijal  
 clavillote  
 queleta  
 clin  
 garondo  
 coda  
 corada  
 corraliza  
 garroteras  
 cabrero  
  
 cruzar  
 cubilar  
 cubrebaste  
 cujar  
 cuñestra  
 cuto  
 charpaleta  
 jarro  
 xordica, xortiga  
 choto  
 dalla  
 doblao  
 contornar

SALVATIERRA

cado  
 calderizo  
 caloyo  
 canabla  
 candelón  
 capillera  
 cardincha  
 carretera  
 de S.  
 carruchos  
 cascabillero  
  
 cascuello  
 cejo  
 cequia  
 cercillo  
 cerro  
 cingliellos  
 ciquilón  
 clavija  
 clavijal  
  
 cleta  
 clin  
 cocote  
 cola  
 corada  
 corraliza  
 costillas  
 crabonera  
 crebaza  
 cruzar  
 cubilar  
 cubre  
  
 cuñestra  
  
 charpaleta  
  
 chordiga  
 choto  
 dalla  
 doblaos  
 encontornar

SIGUES

cado  
 canderino  
 caloyo  
 canabla  
 candelón  
 capillera  
 cardincha  
 carretera  
  
 carrucho  
 cascabillo  
  
 cascuello  
 cerco  
 cequia, ceica  
  
 cerro  
 aniellos  
 ciquilón  
 clavija  
 clavijar  
 clavillote  
 cleta, queleta  
  
 rosca  
 coda  
 corada  
  
 costillas  
  
 cruzar  
  
 cubre  
 cujar  
  
 cuto  
  
 charro  
 chordiga  
  
 dalla  
 doblaos

ANSO

cado  
 canáril  
 caloyo  
 canáia  
 candelón  
 capiello  
 cardincha  
 carrera  
 Santiago  
  
 cascabillo  
  
 cascuello  
 zuño  
 cieca  
 billuerta  
  
 cinguiello  
 cinglón  
 clavija  
 clavijal  
  
 cleta  
 clin  
  
 coda  
 liviano  
 corraliza  
 estacas  
 crabero  
 crebá  
 güebrá, mantanar  
 cubilar  
  
 cullar  
 cuñestras  
 cochino  
 charpaleta  
 charra  
 xordiga  
 choto  
 dalla  
  
 contorná

CANAL

canderizo  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
 cingüello  
 ciclón  
 clavilla  
  
 cleta  
  
 coda  
  
 corralizo  
 costillas  
 craba, cabra  
  
 cubilar  
  
 jarra  
 xordiga  
 choto  
  
 encontornar

SALAZAR

escodar  
 eslisar  
 espaldero  
 espantajo  
 espada  
 esportizo

fajo  
 falaguera

falcada  
 sabayo

cizar  
 hogaril  
 foracha  
 fornaca

gallico de S. Martín  
 gangoso  
 garganchón  
 currucau  
 garroso  
 gorrín  
 bramar  
 guarán

gurrillón  
 gusano de luz  
 hatero  
 horniguero  
 burros  
 huesca  
 huso  
 jambre  
 jubo  
 juñidera  
 gardacho  
 raspa  
 culeca

RONCAL

escaldafrío  
 escodar  
 eslisarse  
 espaldero  
 espada  
 esportizo

fajo  
 falaguera  
 falca  
 falcada  
 sabayo

cizar  
 hogaril  
 zoracha  
 forcana  
 frescuau  
 gallo de monte  
 gangoso

garramanchón  
 garriéncho, garroso  
 gorrín  
 bramar  
 guarán

gurrillón  
 gusanico de luz  
 hatero  
 horniguero  
 gatos  
 güesca  
 huso  
 jambre  
 jubo  
 juñidos  
 gardacho  
 raspa  
 clueca  
 maíz

SALVATIERRA

escaldafríos  
 escodar  
 eslisarse  
 espaldero  
 espantarallo  
 espata

esvolutrar  
 fajo

falca  
 falcada  
 falsa  
 fillarda

fizar  
 fogaril  
 foracha  
 fornaca  
 frescuau

gallo de S. Martín  
 gangoso  
 garganta

garriáncho  
 gorrín  
 gramar  
 guarán  
 güembre

gurrillón  
 gusanicos de luz  
 hatero  
 horniguero  
 caminales

huesca  
 huso  
 jambre  
 jubo  
 juñidera  
 lagarto

lueca  
 maíz

SIGÜESANSOCANAL

escalofrío	escalafrió	
escodar	escodar	
	eslená	
espaldero	zamarra	espaldero
	espantallo	
espata	espata	espada
esportizo		esportizo
esvolutrarse	esvolutrá	
fajo	faxo	fajo
falaguera	felce	falaguera
falca	cuña	
falcada	falz	falcada
	sabaya	falsa
	cillarda	
	cizar	fizar
	fogaril	hogar
	zorachá	enforachar
fornaca	fornaca	
frescuau	frescuau	
narigón	gangoso	
	gaznate	
garramanchón	garramanchón	
garroso		
gorrineró	gorrín	
gramar	gramá	gramar
guarán	guarán	
güembre	güembre	uembre
gusanos de luz	gusanos de seda	
hatero	burro	
horniguero	fornigué	hornigueros
murillos	caminales	
relís	güesca	muesca
huso	fuso	fuso
	jambre	
jubo, jugo	chubo	chubo
	chunideras	chunideras
lagarto	largandacho	algardacho
liestra	lliestra	liestra
lueca	cloca	lueca
máiz	milloca	maiz

SALAZAR

majadal  
  
manillera  
mardano  
masandería  
malear  
tajudo  
gacilla  
con túpe  
  
murciálago  
lorca  
  
lata  
  
paniquesa  
  
pastenco  
pepita  
petral  
volatiles  
remugar  
ranacuajo  
repatán  
restillo  
rosada  
saín  
capar  
sanguijuela  
sargantana  
sirria  
sortija  
suco  
tentemozo  
hogaril  
toridera  
  
trébede  
trenza  
urcidera  
urcir  
usín

RONCAL

majadal  
mallada  
manada  
  
manillera  
mardano  
masandería  
mauliar  
tajudo  
güeña  
con túpe  
morcillón  
  
oliguera  
anganetas  
lata  
palo  
paniquesa  
párparo  
pastenco  
  
petral  
bustanqui  
remugar  
nombrollo  
repatán  
restillo  
rosada  
saín  
capar  
sangrijuela  
xuranga, xargantana  
sirrio  
sortija  
surco  
tentetieso  
hogaril  
toridera  
  
trébede  
trena  
buquidera  
buquir  
usín

SALVATIERRA

majadal  
malla  
manada  
manguera  
mardano  
masadera  
maulliar  
melón  
moñiga  
moñuda  
morcillón  
mosta  
murciélago  
oliguera  
onganetas  
palanga  
palo  
paniquesa  
parpado  
pastenco  
pepita  
  
pintacoda  
remugar  
renueco  
repatán  
restillo  
rosada  
saín  
sanar  
sandrijuela  
sargantana  
sirrio  
sortija  
sulco  
tentemozo  
tizonerá  
toridera  
  
trébede  
trenza  
urcidera  
urcir  
usín

SIGUESANSOCANAL

majadal	floriada	
	manada	
manguera	manguera	manguera
maridera	mardano	mardano
masadera		masadería
maular	mayar	
melón, tajudo	taxón, tajudo, melón	
	moñiga	muñiga
topuda		
morcillón	obispo	
	mosta	mosta
chiquerete	murciélago	
oliguera	loriguera	oliguera
onganetas	argaderas	onganetas
palanga	palanga	palanga
palo de pastor	bordones	
paniquesa	paniquesa	
parparo		
pastenco	pastenco	
pepita	chupo	
petral	peitoral	pitoral
voltereta		
	remugar	
cabezudo	raneco	
repatán	repatán	
restillo	restabillo	rastrillo
rosada	rosada	
	ensundia	
sanar	sanar	sanar
sarguijuela	sangrijuela	sangrijuela
sargantana	sargandana	sargantana
	sirrio	
sortija	billuerta	
suco	sulco	sulco
mozo		mocicos
tizonero	tizonera	tizonera
turidera	turidera	turidera
trébede	tréudes	trébedes
trena	trena	
urciguera	buquida	buquidera
urcir	buquecer	
usín	osín	

SALAZAR

vaquicas de Dios  
calderón  
porciga

RONCAL

vaquicas de M. Señor  
chancharra  
polciga

SALVATIERRA

vaquicas de Dios  
zanganeta  
zolle

SIGUESANSOCANAL

	gallineta de Dios	
zangalleta	zangalleta	
	zolle	zolle

Les listes précédentes ont été établies avec des matériaux de Navascués (hameau situé à l'entrée de la vallée de Salazar), Burgui (vallée de Roncal) et Berdún, Salvatierra, Embúñ (Canal de Berdún). Dans les deux premiers cas j'ai confronté et complété les données avec celles qui ont été recueillies dans d'autres villages de la même vallée situés le plus près possible de ceux que j'avais choisis comme base (Ustés, Ibilcieta, Roncal). J'ai recueilli personnellement les matériaux de Salvatierra, Sigüés et Anso au cours de mes enquêtes de 1950, tandis que j'ai emprunté ceux du Canal de Berdún aux travaux suivants :

W. BERGMANN : *Studien zur volkstümlichen Kultur im Grenzgebiet von Hocharagon und Navarra*. Hamburg, 1934.

A. KUHN : *Der Hocharagonesische Dialekt*. Leipzig, 1936.

A. KUHN : *Studien zum Wortschatz von Hocharagon*. ZRPH, LV, pp. 561-634.

W. D. ELCOCK : *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais*. Paris, 1938.

J'ai fait l'inventaire lexical précédent en prenant pour base mon vocabulaire de Salv. et Sig. Ce vocabulaire a été recueilli au cours d'une enquête faite auprès de gens qui, au moins au début, me parurent être de bons informateurs. Ce qui ne signifie nullement que le mot que j'ai recueilli soit le seul valable, mais que la forme notée est celle qui vient spontanément à l'esprit du sujet parlant au moment de répondre.

On doit tenir compte de ce fait pour apprécier exactement les chiffres donnés ci-après. J'ai partout utilisé le même questionnaire (I, II E et II G de l'ALPI, et un autre, personnel, sur la vie pastorale), et la valeur des réponses sera ainsi la même pour chacune des localités explorées et chacune des questions posées.

J'ai suivi l'ordre alphabétique des matériaux de Salvatierra.

Les chiffres que j'ajoute ont été obtenus en tenant compte d'une série de considérations. J'appelle :

**L e x i q u e c o i n c i d a n t** celui qui est commun à toute la région pyrénéenne que j'étudie.

**L e x i q u e i n d é t e r m i n é** celui qui ne fournit que des renseignements douteux. Je citerai quelques exemples : *bandiador* n'est pas un mot typique de Roncal et Esca, car il est employé dans tout le domaine aragonais. BORAQ cite *bandeador*. Les dérivés de **v u l-**

t u r ) *botrino* "science de la pêche" sont usités dans une aire beaucoup plus vaste (cf. VKR II, p. 212, RDTP III, p. 461, passim) ; dans d'autres cas (*faisa* ~ *sabaya* (-o) ; *fizar* ~ *cizar* etc.), les formes paraissent entremêlées dans la région ; en dernier lieu, j'inclus dans cette digression quelques exemples de mots très riches en variantes (*cocote*, *garganta* etc.) ou inusités en Navarre ou Aragon (*alcacia*, *mosta*). Dans ce dernier cas, j'exclus des mots comme *majadal*, qui phonétiquement ne peut être aragonais, ou *esvolutrarse* qui peut seulement l'être.

Lexique navarrais celui dans lequel coïncident les données de Salv. et Sig., d'accord avec celles des vallées de Roncal et de Salazar (*acarrón*, *berica* etc.).

Lexique aragonais celui qui est particulier à la vallée de l'Esca, à Ansó et au Canal de Berdún (*atochar*, *binza* etc.)

Il y a selon ce classement :

59 formes coïncidentes	représentant	36,4 %
36 - indéterminées	-	22,2 %
28 - navarraises	-	17,2 %
36 - aragonaises	-	22,2 %

Il reste encore 1,8 % (3 formes), correspondant à des mots qui paraissent hybrides ou particuliers à Salv. et Sig.

#### 21 - CONCLUSIONS LINGUISTIQUES.

Les matériaux présentés dans cette étude constituent ainsi un argument de plus en faveur de l'unité linguistique du territoire pyrénéen. En effet, ce pourcentage de 36,4 % devrait en réalité augmenter considérablement si l'on savait à quoi s'en tenir exactement sur un grand nombre des cas que j'ai prudemment classés sous la rubrique "lexique indéterminé". Pourtant la vallée de l'Esca a subi concurremment la pression de la Navarre voisine - influence basque - et celle de l'apport roman, infiniment plus important. Ces traits néolatins sont visibles dans le lexique très teinté de castillan, et surtout modifié par des traitements phonétiques inconnus de l'aragonais pyrénéen. Ainsi, la tendance générale à la castillanisation, amorcée par le dialecte au Moyen-âge, a repris de nos jours sous forme d'une nouvelle vague d'érosion venue de l'Ouest et affectée du même caractère centralisateur.

De même que l'Est de la Navarre subit une nette influence aragonaise (cf. RDTP III, pp. 450 et 470 et *Pirineos* III, p. 36), la vallée de l'Esca subit de façon appréciable celle de la Navarre. MADDOZ disait à propos de Salv. et Sig. : "Les chemins sont des chemins vicieux et ils sont mauvais, exception faite de la route qui... mène à la vallée de Roncal", et leur état, étant donnée la topographie, ne pourra jamais changer beaucoup. C'est pour cette raison que les éléments navarrais sont si abondants (17,2%) en comparaison de ceux qui

sont spécifiquement aragonais (22,2%). La différence que paraissent refléter les pourcentages diminue encore beaucoup si l'on pense que Navascués parlait basque à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qu'en 1863 Gallués et Roncal conservaient encore cet idiome (1). Dans ces conditions, l'influence castillane de ces villages sur Salv. et Sig. dut être forcément tardive.

En résumé, le parler de la vallée de l'Esca nous apparaît aujourd'hui comme très castillanisé. Un inventaire lexical basé sur 162 mots comparés avec leurs correspondants des régions navarraises et aragonaises voisines révèle une certaine unité pyrénéenne dans cette zone, et nous enseigne qu'un fonds assez important d'éléments aragonais s'y superpose à une castillanisation prononcée. Cette présence du dialecte aragonais est due à des causes géographiques (infiltration venue de Jaca par le canal de Berdún et dirigée vers Sangüesa) et à des causes politiques.

Il ne faudrait pas sous-estimer la présence d'éléments venus de l'Est, les uns d'origine basque, les autres de source romane, mais toujours conditionnés par des faits géographiques (les communications avec la Navarre sont meilleures qu'avec l'Aragon) et par des faits linguistiques (le basque dut se fixer vers l'actuelle frontière navarro-aragonaise à peu près aux VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles). Un courant général de pénétration aragonaise en Navarre a empêché la vallée de l'Esca de perdre plus vite ses traits dialectaux ; parallèlement, l'action politique aragonaise (qui a dans cette vallée de Jaca pour centre de rayonnement) maintient des formes traditionnelles et les empêche d'être supplantées par d'autres plus modernes ; au secours de l'archaïsme linguistique vient encore la présence frontalière du basque, qui, quoique jouant le rôle d'"adstratum", ne put entamer le roman pyrénéen, étant donné l'irréductible fossé linguistique qui les sépare.

#### NOTES

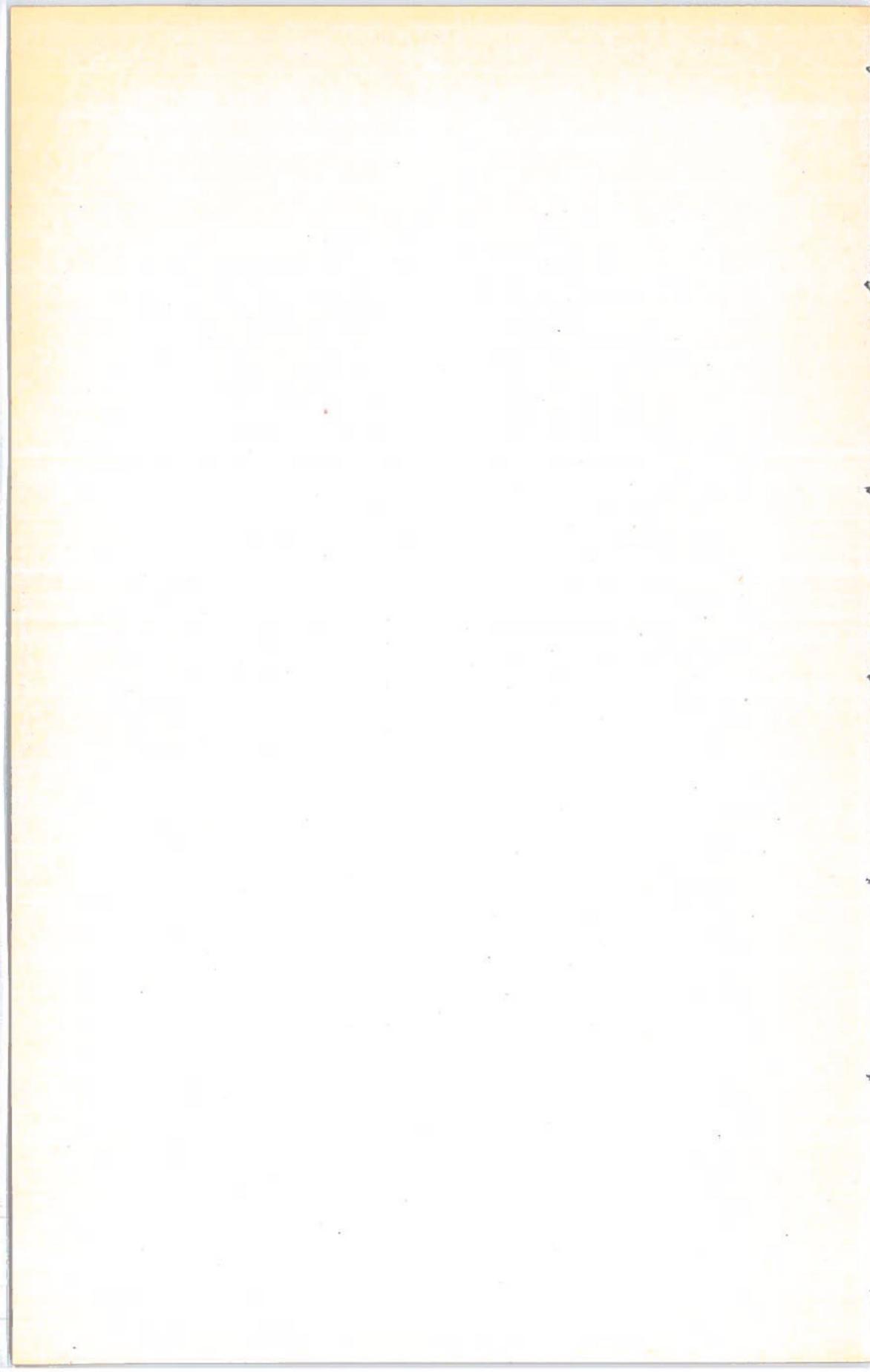
(1) *El fuego y el léxico con él relacionado en la Navarra nordoriental*

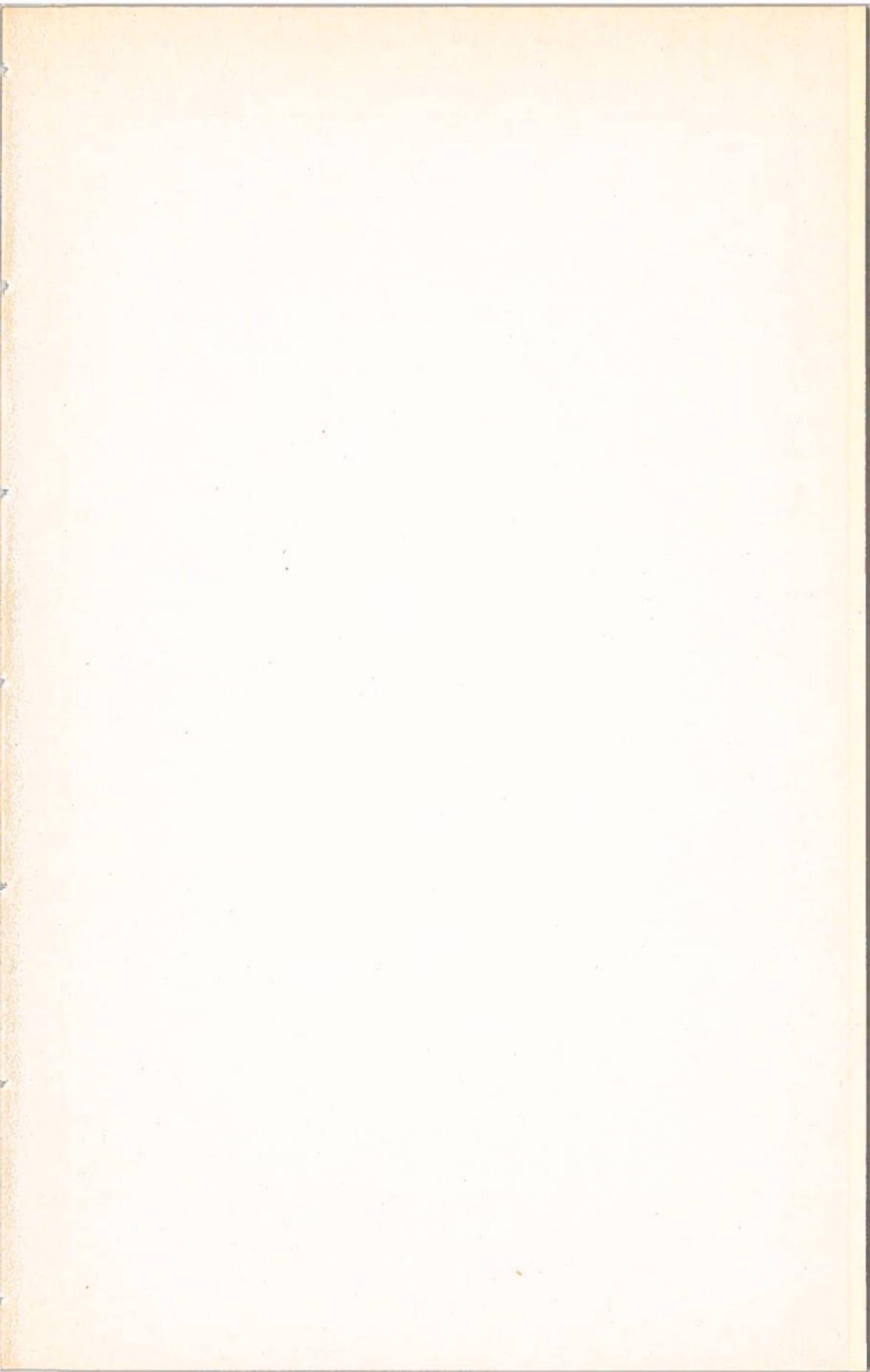
"Hom. Griera", 1, 1954.

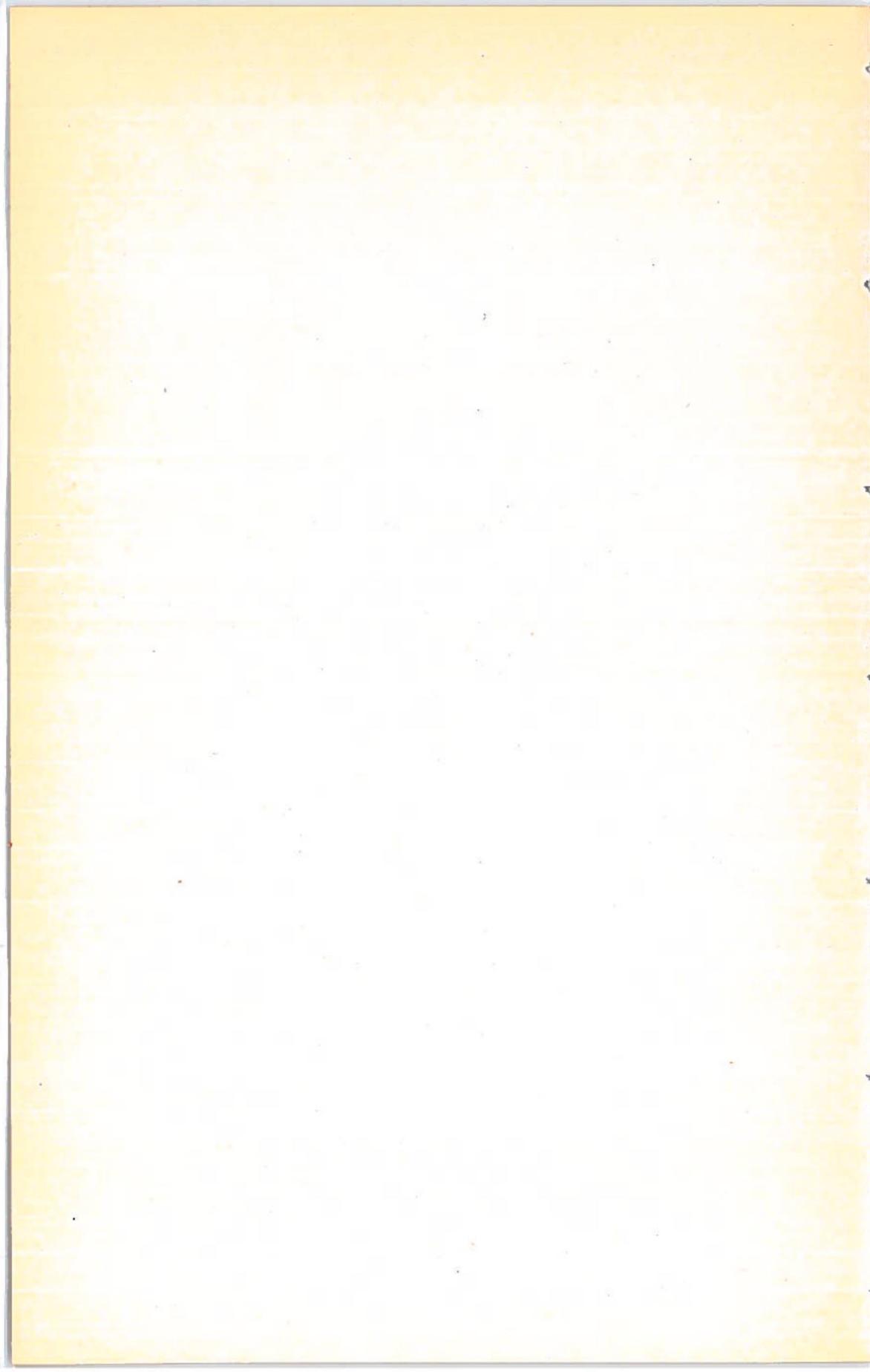
(2) Renseignements datant de 1950

(3) Je m'occupe uniquement de ceux qui offrent le plus grand nombre d'exemples. Il peut m'arriver parfois de citer des cas uniques, lorsqu'ils me paraissent présenter un réel intérêt.

(4) Cf. R. MENENDEZ PIDAL, *Top. prerrom. hisp.* (1952), cartes entre les pp. 48 et 49.







# BASKISCHE STERNNAMEN

von

D. BAUMGARTL und K. BOUDA

*Universität Erlangen*

## BASKISCHE STERNNAMEN

Wenn der deutsche Barockdichter Andreas Gryphius von den Sternen als lichten Himmelsblumen spricht, so drückt er damit aus, dass er das Firmament als Wiese oder Garten auffasst, auf dem seine Sternblumen erblühen. Welch ein Bild des Barock! Jene Zeit, die es liebte, den Sternenhimmel golden auf blauem Grund als Fond für Bilder oder als Decke in Kirchen zu verwenden, jene mit der Natur sonst wenig verbundene Epoche bezog in ihre Freude am Spiel der Bewegung das rhythmisch wiederkehrende Bild der Gestirne ein.

Vielfach und immer wieder neu benannt sind die Namen der Sternbilder, je nach der soziologischen Schicht ihrer Betrachter. Wenn wir von den gelehrten Darstellungen des astronomisch hochgebildeten Orients absehen und uns auf das europäische Bild beschränken, so können wir wahrnehmen, dass es hier eine ganz bestimmte Klasse, besser Schicht war, die den Benennungen der Sternbilder einen einheitlichen Zug verlieh, nämlich die soziologische Schicht der Jäger- und Bauernkultur.

Alt und verwischt sind die Bezeichnungen der Jägerkultur, in Verfolgungsmäthen vielleicht noch zu erkennen. Anders die Hirten- und Bauernkultur. Sie sah die Himmelswiese reich bestückt mit Herden und Tieren aller Art. Ein Weg, eine Strasse oder ein Fluss, die Via Lactea, belebten die Landschaft und der Hirt, der sich auf seinen Stock stützt, bask. *artzaia nakoarekin*, gab auf die Tiere, besonders das Rind, acht. Jungtiere mit ihren Muttertieren waren da, sowie der Hund. Das Pferd fehlte naturgemäss, es ist rinderzüchtenden Völkern erst später bekannt geworden. Zuweilen stört das böse Element die Eintracht. Der Rinderdieb, der Jäger, der Verfolgte und Verfolgende spiegeln die Wirklichkeit auf Erden. Später kommen Pferd und Esel hinzu.

Das Christentum legt den Glanz seiner Heiligkeit auf die alten Namen. Da erscheinen die hl. 3 Könige, bask. *hiru erregeak*, die 3 Marien, *hiru Mariak*, und dergleichen mehr am Himmel. Aber der helle Abendstern dient den Hirten nach wie vor als Leitstern und sie sollen es gewesen sein, deren Aufmerksamkeit den Kometen zuerst sah, sagt die Schrift.

Wenn wir sagen : das europäische Bild, dann wollen wir von der nordischen Vorstellung des Himmels als zweigiebliges Haus absehen und die Welt der noch bäuerlich frühen Antike, des rinderzüchtenden Griechenlands, der Mittelmeersphäre und ihren Wohlstand an Herden meinen. Dahinein, ergänzend und alte Kultur bewahrend, gehört die Vorstellung des baskischen Bauers von Himmel als Spiegelung diesseitigen Lebensbildes. Ob und wie weit sein Denken von der ringsum liegenden indoeuropäischen Ideenwelt beeinflusst ist, vermögen wir nicht zu sagen. Fest steht, dass ferne, rentierzüchtende Tschuktschen und Korjaken kraft derselben soziologischen Schicht Sternbilder sehen, wie auch sonst in Asien bei rinderzüchtenden Völkern ähnliche Vorstellungen wie in der Antike vorliegen. Auffällig ist nur, wie weit der baskische Himmel von dem gewohnten Bilde abweicht und welche Ergänzungen vorgenommen wurden.

Der Bär, der vom Jäger Arkas der griechischen Sage, dem Ärkur, verfolgt wird, fehlt. Dieses alte, schon indisch bezeugte Jägermotiv wird durch ein anderes, dennoch ein Verfolgungsmotiv, das damit die Jagd wiederaufnimmt, ersetzt. Bask. *ithohoinak* "die Ochsendiebe" bezeichnen die Sterne des Grossen Bären. Wie die Sage erzählt, sieht man voraus die beiden Ochsen, hinter ihnen die zwei Diebe, die sie treiben, ihnen folgen der Bursche und das Mädchen, die ausgeschiedt wurden, sie zu fassen. Ihnen ist der Hund nachgelaufen, ein kleiner Stern etwas abseits : man weiss eigentlich gar nicht mehr recht, ob er noch dazugehört, dann der *etxeke jaun*, der "Hausherr" selbst am Schluss, , der weil er über den Diebstahl <sup>wurde</sup> so heftig fluchte zur Strafe für alle Zeiten an den Himmel verbannt und so ewig die Verfolgung auf sich nehmen muss.

Ein anderer Name des "Grossen Bären" ist *guardak* "die Hüter", scil. der Herde, die nicht besonders bezeichnet zu werden braucht, ist sie doch in namenloser Fülle vorhanden. Bei der Benennung *artzai* "Hirt" soll die Gesamtheit der Sterne die Gestalt eines Hirten ergeben. Er heisst auch *artzai makoarekin* "der Hirt mit dem Stock". Als *zazpi auntzak ta artzaia* haben "die 7 Ziegen und ihr Wächter" ersichtlich Grund zur Vorsicht, denn die Viehdiebe treten zahlreich auf, wie die *zazpi ohoinak* "die 7 Diebe" als Sternbild des Kleinen Bären beweisen.

Im Bilde des Grossen Bären gehen die baskischen Ochsen voran. Dasselbe Sternbild nannten die Römer *septentriones* "die 7 Dreschochsen", indem sie gleichfalls die Sterne einzeln als Gestalt auffassten. Da diese Arbeitsochsen mit dem Pol als Achse ewig im Kreise gehen, weisen sie stets nach Norden, so dass ihr Name geradezu zur Bezeichnung dieser Himmelsrichtung geführt hat. Der *Bootes* "der mit den Rindern pflügt" ist ein Sternbild aus dem Leben des griechischen Ackerbauern. In der germanischen Welt ist es der Orion, der als *pfluoc* den himmlischen Acker bestellt, vgl. A. Scherer, Gestirnnamen bei den indogermanischen Völkern, Heidelberg 1953, 224.

Bei den Korjaken, in der Welt der Rentierzucht, erscheint der Grosse Bär als *ylva-kyryŋ* "wilder Rentierochse" oder *ylva-ayaj* "wilder Rentierstern", die Cassiopeia als *qai-kyryŋ* "kleiner Rentierochse", die Plejaden aber als *ylvau* "wilde Rentiere" – so heisst entsprechend im Tschuktschischen die Cassiopeia –, deren ungeordneter Haufen zu vielen wechselvollen Namen geführt hat, vgl. zur griechischen Bedeutung wogul. *mós xum kwol ta'ylä* "das volle Haus des Sagen-Mannes".

Während in Griechenland die "Bärin" von 3 Jungen gefolgt wird, erscheinen im Baskenland die *bost oiloak* oder *kolka txituak* "5 Glucken mit Kücken". Dass bask. *oilo loka* "die brütende Henne" ein weitverbreiteter Name ist, berichtet Scherer 146. Das Muttertier mit Jungen tritt häufig als Sternbild auf. So sahen die Griechen im Fuhrmann die "Ziege mit den Böcklein". Die "Hyaden" wurden als "Schweinefamilie", lat. *suculae* "Muttersau mit ihren Ferkeln" für die Gruppe des Aldebaran, des grössten hellsten Sternes darin, gebraucht. Eine besondere Stellung nimmt der Morgen- oder Abendstern, die Venus, ein. Er scheint besonders enge Verbindung zur Tierwelt zu besitzen, frühhd. *tierstern*, lit. *Žverine* zu *Žveris* "wildes Tier", ae. *swán(a)-steorra* "Hirtenstern", Scherer 83 f. Neben bask. *argizar*, *arpizar* "Lichtstern" für "Venus" gibt es *art-izar*, das gewöhnlich ebenso erklärt wird, ebenso gut aber könnte es eine Komposition aus *ardi-izar* "Schafstern" sein: Scherer 116 zitiert nebulg. *ovčarska zvězda* "Schafhirtenstern" für Sirius oder Arktur, rumän. *steaua ciobanului* "der Stern des Schafhirten" für den Polarstern, *ciobanul* "der Schafhirt" für Wega.

Die Bezeichnung bask. *izar adartsu* "gehörnter Stern" für Komet ist offenbar auch aus der Welt des Viehzüchters genommen, so wie die Semiten den Buchstaben *Alef* nach dem Rinderkopf benannt haben, vgl. griech. *keratias* "Hornkomet", *kerastês* "der Gehörnte", Namen von Kometen nach ihrem Aussehen.

Die Landschaft der himmlischen Viehweide wird durch die Milchstrasse, jene Anhäufung von kleinen Sternen, die sich bandförmig über das Firmament hinzieht, besonders gestaltet. G. Bähr hat in seiner Arbeit *El arco iris y la via lactea en Guipúzcoa*, RIEB XXII 1931 die Milchstrasse in der baskischen Auffassung als Weg, Brücke oder Bogen ausführlich behandelt. Das Tschuktschisch-Korjakische, das wegen seiner Renkkultur bereits zum Vergleich herangezogen worden ist, nennt die Milchstrasse *čigei-veem* "Kieselfluss". Ein noch mehr polares Bild bietet wogul. *mós xum josä l'c ηχ'i* "Schneeschuhweg des Sagen-Mannes". Bezeichnend für die Gleichheit der Auffassung als himmlische Viehweide ist abchas. *awasa romg<sup>o</sup>a* "Weg der Schafe" für die *via lactea*.

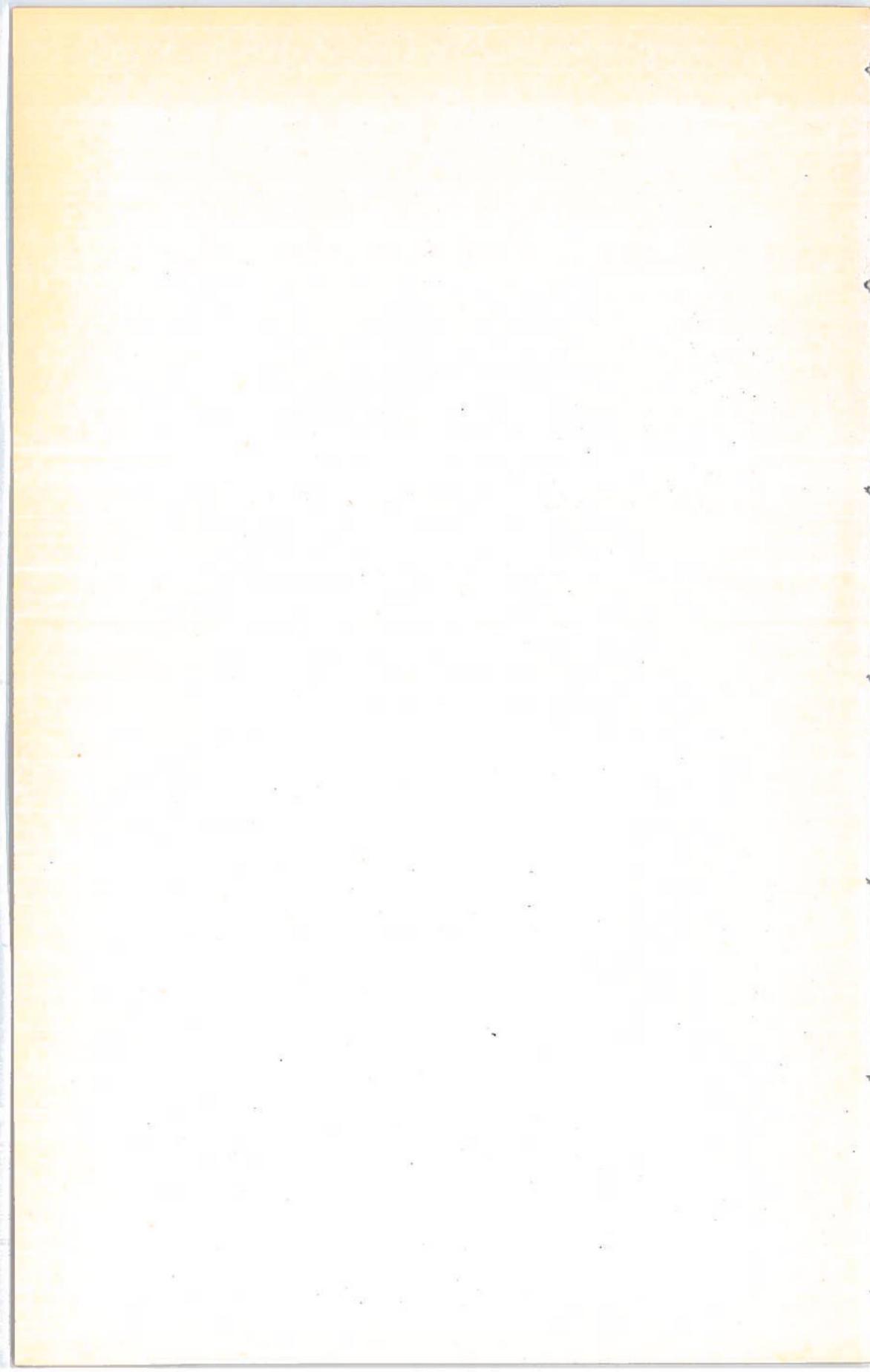
Zwar nicht mehr Sternbild, doch ungewöhnliche, beachtenswerte Himmelserscheinung ist der Regenbogen, der bei den Basken in *Aezkoa auri-adar* "Regenhorn", in Ronkal *zubi-adar* "Brückenhorn", in Hochnavarra, Guipúzcoa und im Bizkaischen von Mondragón (*b)uztarri* "Joch" und bei den ostkaukasischen Awaren *bol* "Viehhürde" heisst. Diese Bezeichnungen setzen die Anschauung fort, die sich durch diese Betracht-

\* Lire: 5 Gluckenhühnchen am Himmel, auch als *oilo txituak* "Glucke

tung der Sternecke als himmlische Viehweide zieht. Der Regenbogen ist ähnlich wie die Milchstrasse als Weg, Bogen oder Brücke bekannt. So wie auch landwirtschaftliche Geräte, wie der Pflug, als Sternbild erschienen sind, so gilt den Tscherkessen der Regenbogen als *šəwanq<sup>o</sup>eps* "Kesselhenkel", woran man sich wohl die Erde als Kessel hängend vorstellen muss, vgl. Bouda, *Die Sprache der Buruscho*, Eusko-Jakintza IV 345.

In jenen Namen der Sternbilder, die sich in gewisser Weise den *nomina propria* oder *loci* nähern, ist uns ein Stück alten Volksgutes erhalten, das in frühe Zeiten der Kultur zurückweist. Die Benennung von Pflanzen, Tieren und Naturerscheinungen bringt die Anschauung des Geistes damaliger Zeiten zum Ausdruck. Diese aber sind uns eine Brücke zum Verständnis anderer, oft recht entfernter Völker, um die Gemeinsamkeit der soziologischen Schicht zu erkennen und darzustellen.

---



A PROFOS

DE QUELQUES TOPONYMES OCCITANS

DANS LES ECRITS ARABES DU MOYEN AGE

(IX<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècle)

(Suite du n° 1954)

par

Lucien de Benda

---

Après ces quelques observations d'ordre phonétique nous sommes obligés de retourner aux questions que pose toujours le système graphique arabe. On a déjà dit que des points diacritiques servaient à distinguer les lettres puisque plusieurs d'entre elles avaient abouti à la même forme.

Parmi les 28 caractères, ce sont les 5 lettres B, T,  $\bar{T}$ , N et Y qui ont une forme identique. Les lettres N et Y prennent toutefois des formes spéciales quand elles se trouvent dans la position isolée ou finale.

Les lettres B,  $\bar{H}$  et  $\bar{G}$  ont absolument la même forme. Et puis par couple, D- $\bar{D}$ , R-Z,  $\bar{S}$ - $\bar{D}$ ,  $\bar{T}$ -Z,  $\bar{\epsilon}$ - $\bar{G}$ , F-Q et S- $\bar{S}$ , s'écrivent de la même façon, et ce n'est que le nombre et la position des points qui les font distinguer entre elles. Les lettres S et  $\bar{S}$  écrites avec trois petits éléments verticaux, qui ressemblent aux jambages de nos lettres latines cursives m ou n renversées, se rapprochent des lettres du type B, T,  $\bar{T}$ , N, ou Y, constituée chacune d'un simple jambage, du type d'un i latin. Si dans un mot ou un groupe de lettres les signes diacritiques sont omis ou mal disposés, il y a toujours à craindre une confusion entre plusieurs caractères. Prenons un exemple. On trouve dans la Géographie de 'Idrîsî un passage, où ce savant écrit le nom roman des Pyrénées. Malheureusement, aucun des manuscrits de cet ouvrage ne porte la leçon exacte. Des trois manuscrits pris en considération chacun présente un autre exemple d'inadvertance des copistes. Le ms d'Oxford présente ce mot sous la forme  $\bar{Q}LBR(\bar{t})(\bar{t})W$ . Des deux mss de Paris, l'un donne la forme  $\bar{Q}l(\bar{t})(\bar{t})R(\bar{t})(\bar{t})W$ , l'autre, à son tour, note  $\bar{Q}LBRTNYW$ . Cette dernière leçon fut admise par Jaubert, premier traducteur de 'Idrîsî, qui la lut avec la lettre de la phrase suivante W, déchiffrée par lui comme R, et il en établit la leçon définitive "Bortonior" <sup>24)</sup>, comme si 'Idrîsî avait voulu dire  $\bar{Q}LBRTNYW$  W... = al-burtunyûr. Cette leçon fut aussi suivie aveuglement par M. Devic <sup>25)</sup>. Le copiste du ms d'Oxford a pourvu le premier jambage d'un point, mais il a oublié d'en tracer encore un et de mettre les points aux deux autres. Le copiste du premier ms de Paris a simplement omis les points et le mot se prêta à toutes les combinaisons possibles d'un déchiffrement. Dans le dernier ms on n'a commis qu'une erreur : au lieu de poser deux points sous la cinquième lettre du mot, pour en faire un Y, le calligraphe les a mis au-dessus et la lettre s'est changé en T. Ce n'est que E. Saavedra qui proposa la lecture admissible :  $\bar{Q}LBRYNYW$  = al-birîniyâ, ce qui n'est pas loin de la forme espagnole : el Pirineo. <sup>26)</sup>

Il y a encore deux couples de lettres qui causent des quiproquos. Ce sont  $\bar{\epsilon}$ - $\bar{G}$  et F-Q. Au milieu d'un groupe de lettres les  $\bar{\epsilon}$ - $\bar{G}$  sont tracés comme une sorte de boucle ce qui les rapproche du couple F-Q. En outre, la disposition et le nombre des points diacritiques, pour marquer le F et le Q, différent dans l'usage orthographique de l'Occident arabe et dans celui du reste du monde musulman. La forme balfîr du nom, déjà cité, de Beauvoir, est conjecturale. Dans les

différents mss de 'Idrîsî elle est écrite BLQ<sup>h</sup>YR, BLĠYR ; et l'on a conjecturé seulement que Ġ n'est qu'une boucle mal formée du caractère F ou Q et, que la graphie de ce dernier dépendait uniquement des habitudes ou bien de l'inadvertance d'un scribe qui posait les points : BL(Q)YR ou BL(Ġ)YR > BL(F)YR. De même pour le nom de Blaye : αBLAQYḤ ou α(Y)LAQYḤ. α(Y)LAQYḤ > αBLα(F)YḤ = ,iblā(f)iya.

Cet état de choses est encore aggravé par un autre aspect de l'écriture. On aurait pu espérer que le rôle des points diacritiques suffirait à la reconnaissance des caractères et que le processus de leur déformation était arrêté. Il n'en est rien. Si l'écriture devient un peu négligée, les couples de lettres D-Ḍ et R-Z se réduisent à une même forme, à quoi s'ajoute très facilement l'aspect d'un W, et non moins rarement les formes finales d'un Q ou d'un N. Si les boucles des lettres du type F-Q sont trop petites elles peuvent aussi être confondues avec les éléments des caractères du type B-T-S et, si ces derniers accusent quelques renflements ils risquent d'être pris pour les petites boucles des premières. Il faut dire encore que la lettre 'alif(α) ressemble beaucoup à l'L, et ce dernier, dans certains styles d'écriture, peut être confondu avec les caractères du type B-T-S. Il y a aussi des cas où les lettres du type Ṭ-Z et Ṣ-Ḍ peuvent être confondues entre elles. Les formes du type Ṭ-Z ressemblent parfois à un K, et le K, à son tour, peut être lu à la place d'un L, qui enfin n'est pas si loin, dans sa forme, d'un D.

Si par hasard un point se glisse à la lettre B du nom de Narbonne: αRBWNḤ = 'arbūna, il deviendra facilement αRYWNḤ = 'aryūna 27). C'est un exemple de changement de leçon dû au faux diacritisme. Mais il y a aussi des cas de changement des mots dû à la déformation des caractères, souvent concurrentement avec le faux diacritisme ;

RBRYH = barbariya ? < NRBWNḤ = narbūna (Narbonne) ; 27 bis.  
 ŠNT ḤRQN = šant ḥirān ? < ŠNT ĠWQN = šant ġuwān (St Jean)  
 RDWNḤ = radūna ? < RWDNH = rūdano (le Rhône) ;  
 BRDCK = bardāk ? < BRDCL = burdāl (Bordeaux)  
 αKLWMNT = 'aklūmant ? < αKLRMNT = 'iklarmunt (Clermont)  
 ŠŠKWNYḤ = šaskūnayh ? < ĠŠKWNYḤ = ġaškūniya (Gascogne) 28).

On peut se demander si par ex. le mot QLNYRḤ, cité au XI<sup>e</sup> siècle dans la chronique anonyme, 'ahbār maġmū'a, et identifié sous toute réserve par Lafuente comme Coliure (Collioure)<sup>29)</sup>, ne serait pas à rectifier en déplaçant les points diacritiques : \*QLBYRḤ, voire même \*QLYBRḤ = q(ul)līb(i)ra ? Ce serait bien Collioure comparable à Coiliberis proposé par M. Dauzat<sup>30)</sup> : (Cau)-co-(il)iberis > \*q(ul)līb(i)ra > Colibro XV<sup>e</sup> siècle 31).

Tous ces exemples peuvent être aisément comparés aux difficultés qu'affrontent chaque jour les intimes des anciens textes grecs ou latins. Si pourtant le système graphique arabe présente des difficultés un peu plus accentuées, c'est qu'il n'est pas un enregistreur fi-

dèle de la parole - évidemment dans la mesure où une écriture peut l'être - mais il est un guide-mémoire tout à fait sommaire, dans le genre d'une sténotypie de notre époque.

Pendant le premier âge de l'islam, nous rappelle M. Blachère, c'est la mémoire qui constituait l'instrument essentiel de la transmission et la conservation du texte sacré du Coran. La notation écrite de fragments révélés, bien loin de réduire le rôle de cette faculté intellectuelle, aboutit donc à cette conséquence paradoxale qu'elle fait de la mémoire son indispensable servante. On ne pouvait lire correctement le Coran qu'à la condition expresse de le posséder déjà par coeur. Le texte écrit guidait, seulement le récitant, redressait les défaillances de mémoire, empêchait de confondre ou de sauter des passages. Mais le déchiffrement des consonnes (à l'époque dépourvues des points diacritiques), le vocalisme qui précise la nature de mot, les flexions casuelles qui fixent la fonction des termes, tout cela venait du récitant, de sa mémoire, de sa possession du texte sacré <sup>32</sup>).

A quel point le système graphique arabe est sommaire ressort de la façon dont les auteurs du Moyen Age avaient l'habitude de présenter les noms dans les dictionnaires et les encyclopédies. Afin qu'il n'y ait pas de doute que le vocable donné est dûment orthographié ils ont été obligés de le décrire, l'épeler en insistant très souvent sur le nombre et la position des points diacritiques des lettres nommées. De même, s'il le fallait et surtout quand ils les connaissaient, ils décrivaient aussi explicitement les voyelles et les signes auxiliaires.

Abû l-Fidâ' (XIV<sup>e</sup> s.) présenta d'après Ibn Sa'îd (XIII<sup>e</sup> s.). Le nom de Marseille de la façon suivante : "MR<sup>Y</sup>SYLYH - Avec l'a du M, et l'absence de voyelle du R sans point, et l'i du <sup>Y</sup>S avec points ; puis une lettre marquée de deux points en bas, et le L, et une deuxième lettre marquée de deux points en bas, et un H à la fin". On déchiffre MR<sup>Y</sup>SiYLYH. Le savant voulut préciser que la consonne M est suivie de la voyelle a, que la consonne R ne porte aucun signe diacritique parce que s'il y en avait un elle deviendrait Z, et qu'elle n'a pas de voyelle. Il précise en outre que la chuintante <sup>Y</sup>S est suivie de la voyelle i, et qu'elle porte bien des points sans quoi elle resterait la sifflante S. Il dit encore que la caractère suivant portait deux points posés au-dessous de la lettre, ce qui veut dire qu'il s'agit d'un Y et, étant donné qu'il est précédé de la voyelle brève i, il prend la valeur phonétique d'un *î* long. Pour terminer il énumère les trois éléments consonantiques suivants L, Y et H, sans pourtant avoir fait aucune allusion aux voyelles qui devaient les accompagner. Même dans les précisions, l'écriture arabe tient toujours de l'abstrait, et le lecteur le moins averti est capable de compléter mentalement les voyelles et corriger automatiquement la légère négligence de la description de la dernière lettre H qui devait être munie des points diacritiques et présentée comme Ḥ. Le tout est prononcé maršīliya.

Si un mot rare ou étranger n'est pas décrit comme vient de le faire Abû l-Fidâ, il peut toujours y avoir doute. Si l'on se trouve souvent devant les erreurs de copie, à chaque instant on peut soupçonner un lapsus du scribe qui non seulement pouvait omettre, déplacer ou ajouter des points par inadvertance, mais aussi la plupart du temps n'était pas capable de comprendre et transcrire sans erreur les mots difficiles. C'est pourquoi les textes arabes nous sont parvenus généralement en assez mauvais état. 33)

Nous remarquerons par ailleurs que, si les textes sont parfois très élimés, les écrivains arabes, malgré l'insuffisance des moyens dont dispose leur système graphique, présentent non moins souvent un remarquable souci d'exactitude. Au premier abord ces textes nous donnent l'impression d'un manque d'ordre et de précision, mais après un examen plus attentif on constate que les choses ne vont pas si loin. Ce que l'on a pris pour de la nonchalance des auteurs, est dû aux erreurs des scribes ou aux interpolations des copistes (sort habituel de tout texte qui date d'époques si reculées) et malgré l'apparence on peut se fier à leurs relations.

En retournant aux questions d'ordre philologique on constate que, si l'auteur arabe avait, lui-même, des renseignements exacts, il rendait généralement d'une façon assez exacte la place de l'accent dans les mots romans.

L'arabe classique connaît les syllabes brèves et longues. Ces dernières peuvent être ouvertes ou fermées. La syllabe brève = consonne + voyelle brève. La syllabe longue ouverte = consonne + voyelle longue. La syllabe longue fermée = consonne + voyelle brève + consonne. La langue classique ne tolère pas des syllabes hyperlongues, c'est-à-dire une syllabe longue = consonne + voyelle longue + consonne. (Il n'y a qu'une seule exception : certaines formes avec un â long suivi des consonnes géminées.) En outre, la langue classique ne peut jamais admettre deux consonnes au début d'une syllabe. Selon ces règles l'accent du mot tombe toujours sur une syllabe longue, "la plus proche de la fin du mot". Mais les syllabes terminant les mots qui en prononciation dialectale paraissent être fermées, selon la théorie de la grammaire classique ont toujours des terminaisons vocaliques (cf. p. 164), et, si elles sont longues, elles ne peuvent jamais être hyperlongues parce que l'élément consonantique, qui les fermerait, se décompose en deux syllabes. Si un mot est composé des syllabes brèves l'accent tombe sur la première.

فَاتِمَاتُ = fâṭimatu, sans flexion : fâṭima. Ici l'accent tombe sur la première qui est une syllabe longue. "la plus proche" de la fin du mot.

مُحَمَّدٌ = muḥammadun, sans flexion : muḥammad. L'accent tombe sur -ham-, syllabe fermée, donc longue.

WQDY QLKBYR = wâdi l-kabîru, dialectalement wâd al-kabîr (Quadalquivir). L'accent doit affecter les syllabes wâ - et - bî - qui dans les deux mots sont les "plus proches" de la fin.

Pour la plupart des cas, ces règles sont honnêtement appliquées par les auteurs arabes à la transcription des vocables romans. ĠSKWNYH = ġaskūniya marque bien la place de l'accent roman : Gasconia, QRCŠWNH = qarqašūna < Carcassonne, QMNGH = qumangā < Comminges.

Mais je ne sais pas expliquer pourquoi 'Idrîsî "accentue" le nom d'Agen sur la première : QGN = 'aġ(i)n ?

D'après les mêmes règles nous pouvons parfois corriger les erreurs des copistes. Il n'est pas difficile de se rendre compte que la leçon RWDNH = rûdano est plus correcte que RDWNH = r(a)dûna (?) parce que l'accent roman devait porter sur la première syllabe du mot Rhodanus > la Rose, le Rhône. Le même dans les cas où il pourrait y avoir doute au sujet de voyelles brèves ou longues dans les mots qui ne sont pas vocalisés, ou serait autorisé à déduire d'après les données romanes : BLSYH peut être vocalisé balansîya ou balansiya. Nous adopterons la dernière possibilité puisque la forme romane a donné Valence < Valentia, c'est-à-dire balânsiya. La première solution aurait témoigné \*balânsiya < l'accent sur - ti -. De même ĠSKWNYH = ġaskūniya, et non pas \*ġaskūniya.

Les arabes savaient non seulement rendre l'accentuation exacte, mais aussi, il me semble, ils s'efforçaient de noter le plus exactement possible la prononciation des mots étrangers, parfois même à l'encontre des principes de l'orthographe classique.

Le nom de Morlaas est transcrit par 'Idrîsî : MRLQNS. Les manuscrits 28) donnent les formes partiellement vocalisées : MURLANS 34), MRLATIS 35), MRLQNS 36), MRLQNS 37), MWLQNS 38), etc... A part les erreurs de copie : le faux diacritisme - MRLQNS au lieu de MRLQNS, et la déformation des lettres - MWLQNS au lieu de MRLQNS, on voit tout d'abord la négligence habituelle des scribes dans la notation des signes vocaliques : tantôt ils vocalisent la première syllabe avec un u, tantôt ils donnent seulement le signe de non-vocalisation à la deuxième radicale R, ou bien ils se "trompent" et vocalisent la première syllabe avec un a. On voit également la dernière syllabe vocalisée parfois avec un i : MRLQNS. Cela s'explique par le souci légitime des copistes d'éviter une hyperlongue : mur - lâ - s, et de conformer le mot étranger aux règles de l'orthophonie arabe : mur - lâ - nis. Or, bien que l'on connaisse les formes de la tradition locale du Moyen Âge (1289 : de Morlanis) 39), mais qui pour la plupart sont savantes, nous pouvons supposer que cela n'a pas été l'intention de 'Idrîsî. Au contraire, la manière dont il note le mot, rend d'une façon parfaite la prononciation du toponyme : murlâns = Morlaas, où, on le sait 40), en dialecte béarnais on écrit deux a pour noter la nasalisation à la fin des mots 41).

Un pareil procédé est possible si l'Arabe fait l'abstraction des lois de grammaire classique et prononce les mots à la manière "vulgaire".

C'est d'ailleurs le procédé notoire dont usent la presse et les écrivains arabes modernes pour orthographier les mots étrangers. Ils en rendent toutes les voyelles par les voyelles longues sans tenir compte des principes de l'orthophonie classique : NYW YWRK = niyŷ yŷrk (New York), MWSLW = mŷskŷ (Moscou).

Les écrivains du Moyen Âge, toutefois, n'en usaient qu'exceptionnellement. Il y a, cependant, d'autres précédents qui facilitent, pour ainsi dire, le maniement de cet outil récalcitrant qu'est l'écriture arabe.

L'arabe classique connaît en principe trois timbres vocaliques : u, i, a, et l'écriture note seulement ces trois voyelles, mais en réalité le vocalisme de différents dialectes vivants arabes est beaucoup plus riche. Le sujet parlant arabe, lorsqu'il lit un texte littéraire subit inconsciemment l'influence de ses habitudes de prononciation dialectale. C'est l'entourage de certaines consonnes qui influe sur la prononciation des voyelles. Les plus anciens grammairiens arabes avaient déjà observé et décrit ce phénomène. A part les cas où, dans certaines positions, les voyelles brèves se réduisent et même disparaissent : FOCIMĤ = fâṭima, vulgairement fâṭma, SLYMĀN = sulaymān, vulgairement slīmān, la voyelle longue â, les diphtongues ainsi que les voyelles brèves changent de timbre et se prononcent autrement qu'en langue classique.

Sous l'influence des mêmes habitudes les écrivains, plus ou moins inconsciemment, peuvent vouloir rendre les sons étrangers selon la perception phonétique propre à leur parler.

Puisque, pour la plupart des cas, le matériel onomastique concernant le domaine occitan nous est parvenu par l'intermédiaire des écrivains andalous, nous sommes obligés de prendre en considération les particularités propres à l'arabe hispanique et maghrébin. Certaines de ces particularités sont communes à tous les dialectes.

Il faudrait noter tout d'abord le passage de la prononciation du a long, â vers un e : â > è ou é, et même â > i <sup>42</sup>). On sait que par ex. "acequia" note la prononciation de ALSAQYH = as - sâqiyā (rigole). Les noms de lieux, comme Denia, Lérida, Mérida, s'écrivaient bien en arabe: dâniya, Lârida, mârîda, Il suffit, enfin, de rappeler des mots de toute notoriété : (WĀDY>) WĀD = wâdin, prononcé en Afrique du Nord, wèd (oued) ; BĀD = bilâdun - blèd (pays), FĀS = fâsu - fès (Fez).

La diphtongue aw > au peut devenir ou > ô ou û : ġawhar (bijou), avec l'article ALĠWHĤ = al-ġawhar > en espagnol aljofar (verroterie). LWROĤ = Lauraga > Iorca.

La diphtongue ay > ai peut également devenir ei > ê ou î : buḥayra (lac), avec l'article ALBHYRĤ = al-buḥayra > en esp. albufera (étang).

Pour rendre les sons étrangers à l'arabe, les voyelles û et î servent couramment à noter o et e (é ou è). Quant aux voyelles brèves, c'est au contact avec les consonnes vélarisées ou emphatiques qu'elles

changent de timbres : a > <sup>o</sup>a (a vélaire ou o ouvert); u > o ; i > <sup>i</sup>i (i ouvert) 43).

Dans l'écriture les signes des voyelles brèves peuvent correspondre aux voyelles des mots étrangers : a = a, e (é, è, e); i = i, e (é, è, e); u = u (ou français), o, ô (en français) et ü (u français).

Si l'on prend en considération ces quelques faits, qui d'ailleurs traités d'une façon très générale, ne servent qu'à expliquer des exemples qui vont suivre, nous pourrions mieux juger la valeur de la tradition consignée dans les écrits arabes du Moyen Age.

Les noms orthographiés :  $\text{QRB}^{\text{b}}\text{W}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}$  = 'arbûna,  $\text{QRQ}^{\text{b}}\text{SW}^{\text{b}}\text{N}^{\text{b}}$  = qarqašûna,  $\text{TLWS}^{\text{b}}$  = tulûsa, etc... peuvent représenter en réalité la prononciation : 'arbôna, qarqašôna, tolôša etc... De même,  $\text{G}^{\text{b}}\text{SKW}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}\text{N}^{\text{b}}$  = gâškûniya - gâškôniya,  $\text{RWDNW}$  = rûdanû - rôdanô,  $\text{MRL}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}\text{N}^{\text{b}}\text{S}$  = murîân(i)s - morîâns. Puisque â peut être prononcé, dans certains cas, comme é (è), on pourrait lire  $\text{ALB}^{\text{b}}\text{RN}^{\text{b}}\text{YH}^{\text{b}}$  = 'albâr(i)niya, peut être, comme 'alberniya, Auvergne, sans tenir, en même temps, trop compte de la loi des syllabes : 'al-bâr-ni-ya, où selon l'orthophonie classique il faut intercaler une voyelle après -bâr->bâ-ri pour éviter le maintien d'une syllabe hyperlongue.

Béziers :  $\text{BD}^{\text{b}}\text{ORS}$  ou  $\text{BD}^{\text{b}}\text{ORS}$  = b(a)dâr(i)s a été, peut être, prononcé réellement : bedéres ou beders ? 44)

Vu ces exemples, nous pouvons nous demander, si les formes qui transcrivent le nom de Bordeaux :  $\text{BR}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}\text{L}$  = b(u)rđfl et  $\text{BR}^{\text{b}}\text{DL}$  = burđâl, ne représentent pas en réalité la même prononciation : bordél<Bordeu ? Dans ce cas nous pouvons supposer que non. 'Idrîfâi, qui le premier avait écrit  $\text{BR}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}\text{L}$  et qui était très savant en géographie, avait certainement connu aussi l'ancienne forme  $\text{BR}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}\text{L}$ , et s'il a changé d'orthographe cela peut signifier qu'il a probablement voulu noter une autre prononciation que celle de burđfl = bordél.

Nous voyons que si l'on s'écarte un peu des règles rigoureuses de l'orthographe et de l'orthophonie, consacrées pour l'usage classique, on aborde des questions qui prêtent à des interprétations diverses.

Selon les lois classiques aucun mot ne peut commencer par deux consonnes, c'est-à-dire par une syllabe = consonne + consonne + voyelle. Si le cas se présente, le complexe consonantique est automatiquement décomposé et se voit constitué en deux syllabes. Il devient ou bien : \* voyelle + consonne + consonne + voyelle. La dernière solution est la plus fréquente. Mais, puisque aucun mot sémitique ne peut commencer, en théorie, par une voyelle, la double syllabe : voyelle + consonne + consonne + voyelle, doit être précédée de l'attaque vocalique - hamza (') et en orthographe soutenue par la lettre 'alif(α). C'est pourquoi le nom comme "Francs" donne en arabe :  $\text{FRN}^{\text{b}}\text{G}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}$  = firanġa ou  $\text{AFRN}^{\text{b}}\text{G}^{\text{b}}\text{L}^{\text{b}}$  = 'ifranġa ; Clermont -  $\text{AKLRMNT}$  = 'ikl(a)rm(unt), etc... Si l'on fait pourtant l'abstraction des règles classiques, ces mots peuvent être prononcés : franġa et klermont.

\* lire : ou bien : consonne + voyelle + consonne + voyelle, ou bien : voyelle + consonne.....

Il y a encore un procédé qui était en honneur en Afrique du Nord et en Espagne et plus particulièrement chez les Mozarabes qui avaient l'habitude de noter les terminaisons latines et romanes en o, par --H=uh (>oh)>o<sup>45</sup>), qui résultait très vraisemblablement de la prononciation dialectale des suffixes purement arabes : -a+hu>oh>o. C'est par ce procédé que Ibn Ḥayyān note, au XI<sup>e</sup> siècle, la terminaison du nom du Rhône : RŪLĀh=(rūdanuh>)rūdano. La terminaison -H=(oh>)o est parfois confondue dans les manuscrits avec -Ĥ=-atun ou -atu>a, par le fait que les scribes avaient oublié de poser les points diacritiques sur la lettre h.

À la même ligne on trouve par ex. le nom de Toulouse écrit une fois TLWŠĤ, et quelques mots après TLWŠĤ<sup>46</sup>). Un autre ms présente le même mot sous la forme TLWŠĤ<sup>47</sup>). Ici le copiste a probablement voulu bien souligner que le mot ne devait pas se prononcer à la manière classique ṭulūšatu <TLWŠĤ, mais tout simplement ṭulūša <ṭulūšah.

Dans de pareils cas il ne faut pas insister. On choisit la leçon logique, seule admissible.

Il reste encore un fait à préciser. C'est la façon dont les Arabes rendaient le son de s roman. Ils le rendaient tantôt par s, tantôt par š. Un fait est certain, l's apicoalvéolaire espagnol est régulièrement rendu dans la transcription arabe par š<sup>48</sup>). C'est également le caractère apicoalvéolaire de l's occitan que probablement les écrits arabes ont noté, comme nous le voyons, d'une manière assez exacte : ŠNT- (Saint-), NŪMŠŪ (Nîmes), ḤYRŠ (Hyères), ĠŠKŪNYĤ (Gascogne), QŪRŠŪNT (Carcassonne), TLWŠĤ (Toulouse). Mais à côté de la notation Š<s roman, on rencontre S<s : LYMWĠŠ (Limoges), MRLŪNS (Morlaas), QRLS (Arles). Il y a aussi des hésitations : QŪWRŠ (Cahors) et QŪWWRŠ (le Cahorsin), MŠLYĤ, XII<sup>e</sup> siècle, et MARSĪLYĤ, XIII<sup>e</sup> siècle (Marseille), BaṬARĪŠ, XI<sup>e</sup> siècle, et BḌARŠ, XII<sup>e</sup> siècle (Béziers), MNT BŠLYR et MNT BŠLYR (Montpellier). Il y a enfin : BLNŠYĤ (Valence), où l'on serait tenté de voir en -SYĤ le traitement de la terminaison étymologique de Valentia.

Š représente aussi ch actuel : ḤWŠ (Auch). Les auteurs arabes andalous employaient ce signe aussi bien pour noter š que č<sup>48 bis</sup>). Ils écrivaient indifféremment : ŠŪĠWL=šanġūl et ŠNŠWL=šanšūl pour Sanchol (Sanchuelo). ELĠ et ḤLŠ pour Elohe. ḤRŠḌŪNH='ursūdūn> Archidona. BTRWS=biṭrawš > Pedroche. BRŠŪNH=bursāna > Purchena. Š peut enfin correspondre à la graphie savante d'un x : WADY ḤŠ=wādī 'ās > Guadix. ḤNDRŠ=andarāš > Andarax. Parmi les villes de Gascogne, 'Idrīsī mentionne : ḤŠ='ās, où l'on peut supposer, à la fois, et la graphie \*ax, et la prononciation "ač" (cf. avec la note 23).

\*

\* \*

puis que il uenent a la tere maiur  
virent guascuigne la tere lur seigneur

.....  
.....  
Sur tuz les autres est carles anguissus  
as porz despaigne ad lesset sun neuold

.....  
(La Chanson de Roland, Ms d'Oxford) <sup>49)</sup>

Les données onomastiques arabes concernant le Midi de la France et le domaine occitan sont fragmentaires. Il y a plusieurs causes. Tout d'abord c'est la caractèrè des ouvrages géographiques arabes, qui ne donnent que les noms des localités importantes - étapes d'itinéraires - et qui ne mentionnent que vaguement l'existence des villages et des campagnes, en négligeant la description du relief du sol à l'exception de grands massifs montagneux (Pyrénées). Même les cours d'eaux ne sont que rarement nommés. Puis les informations dont disposaient les écrivains arabes eux-mêmes pour se faire une idée des pays qui se trouvaient en dehors des terres de l'Islam, sont assez sommaires et généralement imprécises. Enfin c'est l'état, assez mauvais, des ouvrages de certains auteurs qui ne nous sont parvenus que sous forme soit d'extraits, soit de fragments <sup>50)</sup>. Dans cette tradition qui fournit pour notre sujet des données plutôt rares et fragmentaires, seule l'oeuvre de Idrîsî présente un tout assez cohérent. Sur une vingtaine d'auteurs chez qui j'ai trouvé 44 noms géographiques du domaine occitan - 57, en comptant les variantes - j'en dois 37 à Idrîsî seul. Ainsi je ne donne que les formes "arabes" des noms de lieux notoires.

En outre il faut préciser que l'aire de notre enquête se borne strictement au domaine occitan et que ses limites sont les frontières Nord des départements suivants : Gironde, Dordogne, Haute-Vienne, Creuse, Puy-de-Dôme, Drôme, et celles de la Provence. Au Sud c'est la frontière actuelle des Pyrénées, où toutefois je ne tiens pas compte des limites linguistiques catalanes et basques.

Parmi les auteurs que j'ai pu consulter et qui ont laissé des renseignements sur l'Europe Occidentale et la France et, en particulier parmi ceux qui nous ont transmis des noms de lieux de la France Méridionale, il faut distinguer deux rameaux <sup>51)</sup>: oriental et occidental, le dernier composé presque exclusivement d'écrivains andalous. Les auteurs orientaux sont représentés, dans l'ordre chronologique, par deux groupes : ceux d'avant le XI<sup>e</sup> siècle qui n'ont que des notions bien vagues sur le pays des Francs, et ceux d'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle qui vont ruiner des données purement livresques de leurs devanciers, aussi bien orientaux qu'occidentaux. C'est au second rameau, occidental (andalou-maghrébin), que nous devons, tout naturellement, les renseignements

les plus fournis 52). Car, c'est évidemment après la conquête de l'Espagne que le monde arabe put entrer en relations directes avec la France et le reste de l'Europe Occidentale. Les territoires de la Gaule (GOLŠ = gal(i)š) 53) furent, de bonne heure, parcourus par les colonnes arabes. Au rapport de l'historien Ibn Ḥayyān (XI<sup>e</sup> siècle), des détachements des troupes d'invasion auraient déjà entrepris un raid contre la Gaule franque (ʿIFRANĠĀ = 'ifranġa) tout au début de la conquête. Après avoir pris Barcelone (BRŠLWĠĠ = baršalūna) 54) et Narbonne (ʿARBWNĠĠ = 'arbūna), ces détachements auraient poussé jusqu'au "rocher" d'Avignon (ŠHRĠ ʾ(B)NYWN = šahrāt 'a(bi)nyūn), puis jusqu'au "château" de Lyon (ḤŠN LWĠWN = ḥiṣn lūḏūn) sur le fleuve Rhône (WĠDY RWDNĠ = wādī rūḏamo) 55). De l'autre côté, on le sait, l'élan des conquérants ne se brisa qu'à la bataille de Poitiers (ḥalāṭ aš-šuhadā') 56). Les Arabes n'avaient d'ailleurs à cette époque sur les pays situés au delà des Pyrénées (warā' al-burt) 57) que des notions tout à fait vagues. La Gaule ou Pays des Francs, comptait déjà pour eux dans ce qu'ils appelaient la "Grande Terre" (al-'arḍ al-kabīra), la "Tere Major" de la "Chanson de Roland" 58), nom probablement populaire du Continent européen et parallèle à celui de la tradition savante grecque : ʿARWFʾ/ʿARWFY = urūfā 59). Par le nom de Francs ('ifranġa, al-'ifranġ) les auteurs arabes comprennent non seulement les Francs de la Gaule mais aussi les Catalans. Yāqūt (XIII<sup>e</sup> siècle) appelle la France : bilād 'ifranġa al-'uḏmā - "Francia Maior" 60) par opposition, comme le suppose M. Dubler, à une "Francia Minor", c'est-à-dire la Catalogne 61).

Jusqu'à la fin du X<sup>e</sup> siècle on ne trouve dans les relations des auteurs arabes que trois noms de lieux de l'actuelle France méridionale: Narbonne ('arbuna, mentionnée au cours du IX<sup>e</sup> siècle par Ibn 'Abd al-Ḥakam 62) et Ibn Ḥurradādibih 63); à la fin du même siècle Ibn Rustih note narbūna 64), Port-Vendres (ḥaykal az-zuhra 65), connu de Ḥuwārīzmi, au IX<sup>e</sup> siècle), et Bordeaux (burġīl, chez Rāzi, au X<sup>e</sup> siècle 66). Le nom de Port-Vendres est étroitement lié à la question du nom arabe des Pyrénées.

Au cours du XI<sup>e</sup> siècle l'horizon du domaine occitan se remplit: Bakrī donne les noms des cités de Toulouse, Carcassonne, Béziers, Maguelonne et Nîmes 67); Ibn Ḥayyān celui d'Avignon 68), et probablement même le nom du port de Collioure est fourni par la chronique anonyme "aḥbār maġmū'a" 69). Ainsi dans l'espace de deux siècles nous avons recueilli une dizaine de noms de lieux au Sud de la Loire. Il fallut attendre jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle le "Livre de Roger", oeuvre de Idrīsī, où l'on trouve jusqu'à une trentaine de toponymes nouveaux de Gascogne, d'Auvergne et de Provence, jusqu'aux abords du Poitou (bitū/baytū), et qui pratiquement clôt notre recherche. Après lui on glane seulement quelques variantes, et c'est tout. Par ex. les noms des lieux cités par le grand historien du XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn Ḥaldūn sont les mêmes que chez Idrīsī, c'est pourquoi je ne les cite pas.

"L'agrément de celui qui désire déchirer les horizons", autrement

appelé "Le Livre de Roger" est cet ouvrage de géographie qui m'a servi de trame et de cadre de cet article, et que Idrîsî a écrit à la demande du roi Roger II de Sicile, vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Quant au texte, on n'a pas fait jusqu'ici, autant que je sache, une édition complète du "Livre". Il n'y a que des éditions partielles, traitant de différents pays, mais on n'a pas encore édité la partie concernant la France. On s'accorde généralement sur le fait que la traduction complète de Idrîsî, faite par A. Jambert, en 1840, est plutôt défectueuse <sup>70</sup>). Une partie de la France Méridionale se trouva traitée dans l'édition concernant l'Espagne par E. Saavedra <sup>71</sup>). Bien que le travail de Saavedra ait apporté quelques contributions à notre sujet, le texte édité par lui s'arrête à la fin du chapitre consacré à l'Espagne. Il fallait le compléter. Peu confiant dans la présentation des vocables arabes (écrits en arabe) de la traduction de Jambert, et ayant voulu aussi me rendre mieux compte du côté paléographique des toponymes transmis par les copistes de Idrîsî, j'ai eu recours aux photocopies de plusieurs pages des deux manuscrits du "Livre de Roger", conservés à la bibliothèque Nationale de Paris <sup>72</sup>). Je me suis servi de ces textes comme d'un instrument de contrôle vis-à-vis de l'édition de Jambert.

Il reste encore la question du nom des Pyrénées. La littérature arabe du IX<sup>e</sup> siècle ne le donne pas, et un géographe comme Ibn Hurradaïh mentionne seulement l'existence d'une montagne, couverte de neige et où il y a un "feu" (de volcan), au Nord de l'Espagne (al-Andalus), qui touche au pays des Chrétiens (QLRWM = ar-rûm, Romains ou Byzantins) et des Francs (FRNĠĤ = firanġa) <sup>73</sup>). Ce n'est qu'à partir du X<sup>e</sup> siècle que les écrivains arabes commencèrent de donner un nom à cette chaîne de montagnes. M. Bosch Vilá, dans son article paru en 1949, *Los Pirineos según los principales autores árabes de la Edad Media* <sup>74</sup>), a déjà retracé un aperçu du développement des connaissances que les Arabes ont eu des Pyrénées. De cette étude, à la fois historique et géographique, il ressort que la plupart des auteurs musulmans donnent aux Pyrénées un nom qui n'a aucun rapport avec l'actuel, et, par conséquent avec celui sous lequel les désignèrent les géographes anciens. Il remarque aussi que dans la version en roman de la "Crónica del Moro Rasis" les Pyrénées apparaissent désignées sous le nom de Monts de Roncevaux - ce qu'il considère comme une interpolation des traducteurs - tandis que dans le texte original, Râzî les appelle Montagne des Vascons ou Terre des Portes <sup>75</sup>). En effet, les auteurs arabes emploient pour désigner les Pyrénées, notamment dans leurs parties qui intéressent notre terrain, cinq ou six noms différents, et ce n'est que Idrîsî qui nous donne enfin leur "vrai" nom : al-ġabal al-musammâ haykal az-zahra wa-bi-r-rûmîya al-b(i)r(f)niyû = la montagne appelée Sanctuaire de Vénus et (aussi nommée) en (langue) romane al-birfniyû. <sup>76</sup>) C'est également Idrîsî qui donne les noms de quatre cols pyrénéens dont deux, faciles à identifier, appartiennent sans conteste à notre domaine : BRT ŠYZRW = burt šîzarû (port de Cize), et BRT QŠBRĤ = burt 'ašbara (port d'Aspe, Somport). Le problème, entre autres, des deux autres

cols mentionnés par Idrîsî : BRT BYWNE<sup>8</sup> = burt bayûna (col de Bayonne?) et BRT ĠAQĠ = burt ġâqa (port de Jaca) a été récemment traité par les spécialistes de la géographie idrissienne MM. Dubler et Hernández Jiménez qui ont, en même temps, révisé par leurs importants travaux les questions de toponymie des deux versants des Pyrénées 77).

\*  
\* \*

Bien que je me rende parfaitement compte des lacunes de ma documentation, je présente le résultat de l'examen des textes des auteurs arabes 78) de la façon suivante :

NOM ACTUEL EN FRANCAIS	TEMOIGNAGE ANCIEN OU ROMAN	FORME TRANSMISE PAR LA TRADITION ARABE		
		Translitté- ration d'a- près la for- me originale	Transcription (Prononciation proposée) [Traduction]	Auteur et époque
Agen		~ <sup>v</sup> AGN 79)	'ag(i)n	'Idrîsî XII <sup>e</sup> s.
Aix (-en- Provence?)	< Aquis	αFŠ 80)	'a(i)š 81)	Qazwînî, XIII <sup>e</sup> (selon Turġûšî X <sup>e</sup> s.)
Aixe (-sur- Vienne?) H <sup>te</sup> Vienne		~ <sup>v</sup> Š 82)	'âš	'Idrîsî, XII <sup>e</sup>
Arles		αRLS 83)	'arl()s	'Idrîsî, XII <sup>e</sup>
Aspe, voir Sompert				
Anch		αWŠ 84)	'awš	'Idrîsî
Auvergne	<sup>86)</sup> Arverni > Al- vernhe, XI <sup>e</sup> / XII <sup>e</sup> s.	αLBORNYH 85)	'albâr()niya	'Idrîsî, XII <sup>e</sup>
Avignon	Avennio > Avey- nionne. <sup>89)</sup>	ŠRRI <sup>87)</sup> α(B)NYWN 91)	'šahrât 'a(bi)nyûn (le rocher d'Avignon) 88)	Ibn Hayyân, XI <sup>e</sup> s.

NOM FRANCAIS	TEMOIGNAGE	TRANSLITTÉRATION	TRANSCRIPTION	AUTEUR
Basques ou Vascons (pays des)		αFYNN <sup>90)</sup> et α(F)(L)(L)WN <sup>91)</sup>	'af(iny)ŋn	'Idrîsî, XII <sup>e</sup>
		OLP <sup>92)</sup> aŠkuNS	al-baskuns	Ya'qûbî, IX <sup>e</sup> s.
		αLW <sup>93)</sup> ŠKND et αLW <sup>94)</sup> ŠKNS	al-w( )šk( )nd al-w( )šk( )ns	Mas'ûdî, X <sup>e</sup> s.
		BaŠKWN aS <sup>95)</sup>	baskūnas	Ibn Hawqal, X <sup>e</sup>
		OLP <sup>96)</sup> ŠQ <sup>Š</sup>	al-b( )šq( )nš	Chronique a- nonyme 'ahbâr mağmû- 'a. XI <sup>e</sup> s.
		OLP <sup>96)</sup> aŠkuNaš	al-baškunaš	Ĥimyarî XIII <sup>e</sup> ou XV <sup>e</sup> s.
Bayonne		BYWNĤ <sup>98)</sup>	b(a)yŋna	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Béziers	Betterae, Baeterræ <sup>103)</sup>	BaĤarîš <sup>99)</sup>	baĤarriš	Bakrî, XI <sup>e</sup> s.
	En 1129: Bezerez 102 bis.)	BDĤRS <sup>100)</sup> et BDĤRS <sup>101)</sup>	b( )ġâr( )s <sup>102)</sup>	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Biarritz voir Port des Pê- cheurs.				
Bordeaux	Burdigala > Bordeu ou Bordel <sup>108)</sup>	BRĤYL <sup>104)</sup>	b(u)rġîl	Râzî, X <sup>e</sup> s.
		BuĤĤYL <sup>105)</sup>	burġîl	Ibn Hawqal, X <sup>e</sup> s.
		BuĤĤYL <sup>106)</sup>	burġîl	ĤiĤarî, XII <sup>e</sup> s.
		BRĤYL <sup>107)</sup>	b(u)rġîl	Ĥimyarî, XIII <sup>e</sup> ou XV <sup>e</sup> s. selon Bakrî ?, XI <sup>e</sup> s.

NOM FRANCAIS	TEMOIGNAGE	TRANSLITTÉRATION	TRANSCRIPTION	AUTEUR
		PaRD & L 109)	burđâl	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s
		BuRDML 110)	burđâl	Ibn Sa'îd, XIII <sup>e</sup>
CAHORS	Cadurci > Cœurs XIII	QcWRs 112)	qâwurs	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s
CAHORSIN (Quercy)		QqWaWRuŠ 113) et QqWDRWS 114)	qâwawruš	id.
Carcassonne		QRQŠWNH 115) CaRQaŠuWNH 116)	qarqas̄na	Bakrî, XI <sup>e</sup> s. 'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s
Cerdagne	< Cerretani	GBOL 117) QLSYR̄TONNYN	ġibâl as-sîr(a)- ṭaniyyîn {Les montagnes des Cerdans}	Kâzî, X <sup>e</sup> s.
		BLGD QLŠRTONYS 118)	bil'ad ašš(i)r- ṭaniš. (Pays de Cerdagne)	Chronique a- nonyme 'aḥbâr maġmû'a, XI <sup>e</sup> s.
Cize (col de)	portu Cisere 119)	BRT ŠYZRW 120)	burt šîzarû [port de Cize]	'Idrîsî, XII <sup>e</sup>
Clermont Ferrand		QALMNT 121)	'(i)kl(a)m(n)- nt	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Collioure	Caucoilli- beris 123)	QLNYRH 122) (QLYBRĒ ?)	q(ul)lib(i)ra	Chronique a- nonyme. 'aḥbâr maġmû'a, XI <sup>e</sup> s.
Comminges	"	QumŋĤ 124)	qum(a)ŋga	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Dax ? 126)	< Auis	QŠ 125)	'aš	'Idrîsî, XII <sup>e</sup>
Garonne		ĜaRuWNH 127)	ġarûna	Ḥinyarî, XIII <sup>e</sup> ou XV <sup>e</sup> d'après une

NOM FRANCAIS	TEMOIGNAGE	TRANSLITTE- RATION	TRANSCRIPTIONS	AUTEUR
Garonne (suite)				tradition plus ancienne 128).
		NHR 129) TLW ()B	nahr 132) ṭ(al)l(a)w(z)a [fleuve de Tou- louse]	Ibn Sa'īd XIII <sup>e</sup> s.
Gascoigne		ĠŠKWNYH <sup>†</sup> 130)	ġ(a)škūniya	'Idrīṣī, XII <sup>e</sup> s.
Hyères	Areae > de Hieras, XII <sup>e</sup> 132)	ĀYRŠ <sup>†</sup> 131)		'Idrīṣī, XII <sup>e</sup> s.
Limoges		LYMWĠS 133)	līmūġ()s	'Idrīṣī, XII <sup>e</sup> s
Maguelonne		MQLWNH <sup>†</sup> 134)	m(a)q(a)lūna	Bakrī, XI <sup>e</sup> s.
Marseille	Massilia 137)	MSYLXH <sup>†</sup> 135)	m(a)ṣīliya	'Idrīṣī, XII <sup>e</sup>
		MaRSī YLYH <sup>†</sup> 136)	maṣīliya	Ibn Sa'īd, XIII <sup>e</sup> s.
Montpellier	en 1090 138) Montpeslier	MNT BSLYR 139)	m(u)nt b(i)šlfr	'Idrīṣī, XII <sup>e</sup> s
Morlaas	1289 de 141) Morlanis	MuRLONS 140)	murlān(i)s	'Idrīṣī, XII <sup>e</sup> s
Narbonne	Narbo > Narbona = * Arbona ? 142 bis).	ĀRBWNE <sup>†</sup> 142)	'arbūna	Ibn 'Abd al- Hakam, IX <sup>e</sup> s. Ibn Hurraḡād- bih, IX <sup>e</sup> s. Ibn al-Faḡh IX <sup>e</sup> s. Mas'ūdi, X <sup>e</sup> s. Ibn HaWqal, X <sup>e</sup> Ibn ḡayyām, XI <sup>e</sup> ḡiḡāri, XIII <sup>e</sup> s. 'Idrīṣī, XII <sup>e</sup> 'Abūl-Fiḡā <sup>^</sup> XIV <sup>e</sup> s. ḡimyarī, XIII <sup>e</sup> ou XV <sup>e</sup> s.
		ĀuRBWNH 143)	'urbūna 147)	Yāḡūt, XIII <sup>e</sup> Ibn Sa'īd, XIII <sup>e</sup>

NOM FRANCAIS	TEMOIGNAGE	TRANSLITTE- RATION	TRANSCRIPTION	AUTEUR
		NREWN <sup>†</sup> 144)	n(a)rbūna	Ibn Rustih, IX/X <sup>e</sup> s.
Navarre (royaume de)	...b(a)yūna furdat maml- kat an-n(a) b(a)rī. Bayon- ne est le port du royaume de Navarre. <sup>145</sup> (bis.)	OLNBRY 145)	an-n(a)b(a)rī	Ibn Sa'īd, XIII <sup>e</sup>
Nîmes	Némausus > Neumacensis XI <sup>e</sup> s. 146).	NW <sup>š</sup> 147)	n(a)wn(a)šū	Bakrī, XI <sup>e</sup> s.
Périgueux	Peiregus XV <sup>e</sup> s. 148)	BuRGUŠ 149)	burguš	'Idrīšī, XII <sup>e</sup>
Port des Pê- cheurs (à Biarritz?) 150)		ṬRF BŠKYR 151)	ṭaraf b(a)šk(a) yr ["cap de pescaire" ?]	'Idrīšī, XII <sup>e</sup>
Port Vendres	Portus Vene- ris 152)	HYKL QLZHR <sup>†</sup>	haykal az-zuhra [Sanctuaire de Vénus]	Huwārī zm <sup>†</sup> IX <sup>e</sup> s. 153) Sā'īd, XI <sup>e</sup> 154) Ibn Sa'īd, 153) Yāqūt, XIII <sup>e</sup> 155)
Provence		B <sup>š</sup> BNŠ <sup>†</sup> 156)		'Idrīšī, XII <sup>e</sup>
		QBR <sup>š</sup> S 157)		'Um arī, XIV <sup>e</sup>
le Puy (Hte Loire)		Bu'Ÿ 158)	būy	'Idrīšī, XII <sup>e</sup>
Pyrénées		ḠRL QLBŠKNŠ 159)	ḡabai-abb(a)š- l(v)n(a)š [montagne des Basques]	Rāzi, X <sup>e</sup> s.
			al-barr alladī yu rafu bi-l- 'abwāb 160)	
[La terre connue sous le nom des Portes]				

NOM FRANCAIS	TEMOIGNAGE	TRANSLITTE- RATION	TRANSCRIPTION	AUTEUR
Pyrénées (suite)			al-'abwâb 161) [Les Portes]	Ibn al- 'Idârî, XIII <sup>e</sup>
			ġabal al-'abwâb 162)	'Abûl-Fidâ' XIV <sup>e</sup> s.
	"per montem qui vocatur Portells", fin XI <sup>e</sup> s. 164)	ĠBL OLBRT 163)	ġabal al-burt [montagne du port]	Bakrî, XI <sup>e</sup> s. Hiġârî, XII <sup>e</sup> s. Ibn Sa'îd, XIII <sup>e</sup> 'Abûl-Fidâ, XIV <sup>e</sup> s.
		ĠBL OLBRTOT 165)	ġabal al-burtât [montagne des ports (ou des portes)]	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s. 'Umarî, XIV <sup>e</sup> s. XIV <sup>e</sup> 166)
			al-hâġiz [La barrière]	Hiġârî, XII <sup>e</sup> 167) Ibn Sa'îd XIII <sup>e</sup> s. 168) 'Abûl-Fidâ 169)
	ἄεροι τοῦ ἱεροῦ τῆς Πυρηνάδας 'Αρροδίτης (Strabon, IV)	ĠBL HYKL OLZabRh 170)	ġabal haykal az-zabra [montagne du sanctuaire de Vénus]	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> Ĥimyarî, XIII <sup>e</sup> ou XV <sup>e</sup> s. 171)
	Pyrenaei montes	OLBR(Y)NYW 172)	al-b(i)r(î)niyû	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Le Rhône	Rhodanus	WQDY RWINH 173)	wâfî rûdano 174) [vallée du Rhône]	Ibn Ḥayyân, XI <sup>e</sup> s.

NOM FRANCAIS	TEMOIGNAGE	TRANSLITTÉRATION	TRANSCRIPTION	AUTEUR
		NHR 175) RW <sup>u</sup> NW	nahr 'rûd(a)nû [fleuve du Rhône]	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Saint Gilles (Gard)		SNG <sup>Y</sup> LY 176)	s(a)ng <sup>Y</sup> lîf	'Idrîsî, XII <sup>es</sup> .
Saint-Jean Pied-de-Port		ŠNT ĞWON 177)	š(a)nt ğ(u)wân	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Somport et vallée d'Aspe	portus Asperi 178)	BRT OŠBR <sup>h</sup> 179)	burt 'ašb(a)ra [Port d'Aspe]	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
Toulouse	Tblosa	TuLYWŠ <sup>h</sup> 180)	tuLYŋša	Bakrî, XI <sup>e</sup> s.
		T <sup>u</sup> LuWŠ <sup>h</sup> 181)	t(u)lŋša	'Idrîsî, XII <sup>e</sup> s.
		TaLAWZ <sup>h</sup> 182)	taLLawza (t <sup>h</sup> ŋŋza ? 183)	Ibn Sa'id, XIII <sup>e</sup> s.
Valence (Drôme)	Valentia	BINSIYah 184)	b(a)l(a)nsiya	'Idrîsî, XIII <sup>e</sup> s.

De tout ce matériel onomastique, fourni par une quarantaine de toponymes, il est évidemment difficile de tirer des renseignements concluants et élaborer une théorie des correspondances phonétiques entre l'arabe et l'occitan.

Pour aussi modeste que je conçoive mon étude, je voudrais néanmoins, en guise de conclusion, tenter quelques interprétations des données arabes.

Le nombre de ces données étant très restreint, je n'y vois que quatre ou cinq sujets à réflexions : Dax?, Garonne, Narbonne, Nîmes et Toulouse.

Dax(?). 'Idrîsî transcrit le nom d'Auch :  $\alpha\omega\tilde{S}$ , ce que l'on peut lire 'awš ou 'âš. A côté de cette forme on trouve dans le texte également la forme  $\tilde{Q}\tilde{S}$  = 'âš. Saavedra qui avait l'intention de tout expliquer identifia  $\tilde{Q}\tilde{S}$  avec Aix, une localité située 11 kms à l'ouest de Limoges, "aux confins du duché d'Angoulême" <sup>82)</sup> parce qu'il a trouvé ce nom cité avec ceux de villes comptées par 'Idrîsî dans la région du Périgord. Mais, à un autre endroit, où 'Idrîsî inscrit  $\tilde{Q}\tilde{S}$  parmi les villes de "Gascogne", comme Bayonne, Bordeaux, Comminges, St Jean (Pied de-Port) et... Carcassonne, Saavedra traduit le vocable par Auch <sup>85)</sup>. A cet endroit tous les manuscrits connus sont d'accord et portent la même leçon :  $\tilde{Q}\tilde{S}$  = 'âš. Dans plusieurs endroits de différents mss de 'Idrîsî il y a cependant quelques confusions : tantôt  $\alpha\omega\tilde{S}$  tantôt  $\tilde{Q}\tilde{S}$  <sup>186)</sup>. Depuis le premier traducteur de la géographie de 'Idrîsî, Janbert, jusqu'aux derniers travaux de M. Dabler <sup>187)</sup> la question n'a pas été résolue. M. Dabler est d'avis que seulement la graphie  $\alpha\omega\tilde{S}$  correspond à Auch, tandis que  $\tilde{Q}\tilde{S}$  serait le nom d'une autre localité <sup>188)</sup>. Laquelle ? Si Saavedra avait peut être raison en identifiant  $\tilde{Q}\tilde{S}$  à un Aix parmi "Les places fortes" du Périgord, un autre  $\tilde{Q}\tilde{S}$ , cité par 'Idrîsî avec des villes du Sud-Ouest, suggère une autre solution.

Soumettant à nouveau aux spécialistes l'examen du problème ardu des distances dans le Livre de 'Idrîsî, nous demandons aux romanisants si  $\tilde{Q}\tilde{S}$  = 'âš, au crors du XII<sup>e</sup> siècle, ne pouvait représenter une forme populaire gasconne du nom de la ville de Dax < ad Ax < \*âs < Aquis <sup>188 bis)</sup> ?.

\*  
\* \*

Garonne. Parmi les renseignements onomastiques arabes, concernant la France Méridionale on ne trouve que rarement de vrais hydronymes: A part le nom du Rhône (RWINH, RWDNW), les géographes arabes désignent les cours d'eaux le plus souvent par périphrase. 'Idrîsî appelle "fleuve d'Orléans" (NHR  $\alpha\omega\tilde{L}\tilde{Y}\alpha\tilde{N}\tilde{S}$ ) très vraisemblablement la Loire, chez Qazwîni on rencontre le "fleuve d'Aix" (NHR  $\alpha\omega\tilde{F}\tilde{S}$ ) probablement pour désigner l'Arc. Également, la Garonne n'est mentionnée qu'indirectement. 'Idrîsî et 'Abûl-Fidâ' en parlent, mais ne donnent pas le nom du fleuve. Ce n'est que Hînyarî, compilateur du XIII<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle, qui cite le nom de la Garonne en décrivant le district et la ville de Bordeaux : "Elle (=Bordeaux) est située au bord d'un fleuve à très fort débit, qui s'appelle ġarûna" <sup>189)</sup>. La forme ĞRWNH (ĜARWNH) = ġarûna, si elle n'est pas due à une erreur majeure, mérite toute notre attention. M. Albert Dauzat avait déjà démontré l'identité du nom de Garonne et de Gironde. D'après lui Gironde est une forme saintongeaise, dont le prototype Garunda s'expliquerait par la réaction gallo-romaine contre l'ibérisme du gascon nn = nd <sup>190)</sup>.

La transcription arabe ġarūna pourrait mettre sous un jour nouveau la question de la palatalisation du g initial. 190 bis) Vis-à-vis des variantes Garona-Garonne < Garunna < Garumna < Garunna ≠ Garunda > Garonda > \* Geronde > Gironde, où l'on voit nettement se dessiner deux groupes phonétiques : Gar - plus la finale -nn-, et \*Ger = gir -plus -nd-, il y a une troisième possibilité ġar- (c'est-à-dire le g palatalisé) plus -n- < -nn-. Toujours d'après M. Danzat, le mot Garunda > Gironde éliminé de la région gasconne réapparaît à Bordeaux à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sous la forme saintongaise 191). La forme ġarūna (ġar-) me paraît de beaucoup plus ancienne. Bien que Ĥimyarî ait vécu au XIII<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle 192), il plagiait les travaux des auteurs du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. La preuve que la forme ġarūna est antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle serait peut être le nom de Bordeaux (BRDYL=b(n)rđil 193), cité par Ĥimyarî ensemble avec ġarūna. Le mot BRDYL/BRDYL appartient à la tradition littéraire d'avant le XII<sup>e</sup> siècle 194), et on ne le trouve que chez les auteurs orientaux postérieurs qui, comme Yaqt et Qazwîni, puisaient et se référaient à leurs devanciers, porteurs de l'ancienne tradition. Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, 'Idrîsî nous a fourni pour Bordeaux la forme BRDOL (BURDOL) = burđal 195). La forme BuRDOL = burdal est également attestée par Ibn Sa'îd au XIII<sup>e</sup> siècle et insérée à l'ouvrage 'Abûl-Fidâ 196). Il me semble donc, que c'est au plus tard au commencement du XII<sup>e</sup> siècle que l'on a pu recueillir le mot ġarūna = \* Gerona (?).

\*  
\* \*

Narbonne. Le nom de l'antique métropole de la Gaule du Sud - Narbo > Narbone(m) - a passé dans la tradition littéraire arabe sous deux formes : NRBWNġ = n(a)rbūna, et QRBWNġ = 'arbūna/'urbūna 197). La forme QRBWNġ est la plus ancienne et la plus répandue 198). C'est cette dernière forme qui attire notre attention par le curieux phénomène de disparition de l'initiale Narbone(m) > 'arbūna. Du point de vue de la phonétique sémitique ce n'est pas une disparition, mais la dissimilation N > (attaque vocalique), causée par la situation de certains phonèmes. En ce qui concerne sa classe de localisation, comme le dit J. Cantinean, les incompatibilités entre phonèmes consonantiques invitent à considérer le n non pas comme la nasale de la série alvéolaire, mais comme la "liquide nasale"; en particulier il semble étroitement apparenté à l, si bien qu'on peut se demander si ce n'est pas une "latérale nasale" ? 199). La plupart des incompatibilités portent sur la localisation de deux consonnes voisines. Quand les consonnes appartiennent toutes deux à la racine du mot, il existe entre elles des incompatibilités et certaines combinaisons ne se rencontrent pas. On peut poser en principe que les deux premières consonnes de la racine du mot ne peuvent être ni semblables, ni de même classe de localisation, ni même souvent de classe

de localisation voisine 200). Les liquides r, l et n s'excluent en général dans la position 1, 2 : les seuls groupes attestés en cette position sont rn (par 12 racines) et nr dans la racine NRZ 201). En effet, si l'on consulte les dictionnaires arabes, à l'exception de la seule racine NRZ >naraza (se cacher par peur), les six ou sept mots qui commencent par le groupe consonantique nr sont d'origine étrangère. Parmi eux les plus connus : nâranga (orange) 202), et nâr(a)ğîla (narguilé) avec son doublet dialectal 'arkîla qui présente bien un exemple de dissimilation N >'.

Mais, il ne faut pas, il me semble, confondre les incompatibilités foncières des éléments constitutifs des racines purement sémitiques avec quelques exemples, plutôt rares, de dissimilation dans des mots dialectaux et assimilés, bien que ces derniers soient naturellement influencés par les premières. Ce ne peut pas être le cas de Narbone(m) > 'arbûna. Ce nom de lieu étranger, connu plutôt des hommes de lettres que du large public, n'a pas pu être traité comme un mot courant et assimilé, d'autant plus que la tradition arabe atteste aussi la forme Narbone(m) > narbûna. D'ailleurs, une dissimilation totale paraît difficile à admettre parce qu'elle serait mal attestée en phonétique générale 203). Puisqu'on ne connaît que des cas rares de dissimilation en sémitique 204), il serait peut être plus justifié de chercher l'explication en roman.

Autant que je sache, on ne trouve pas dans les textes \*ARBONA à côté de Narbona, à moins que le nom de famille catalan Arbona 205) ne puisse être identifié avec Narbona 206). Il existe en France plusieurs localités nommées Arbonne et Arbon 207) que M. Danzat appelle des quasi-homonymes de Narbonne 208), tels les noms déjà mentionnés à l'époque latine : Narbone, aujourd'hui Arbonne 209).

On serait donc autorisé de supposer que les deux formes Narbona / \*Arbona coexistaient peut-être dans la tradition populaire romane, puisqu'on trouve un témoignage indirect, il est vrai, mais non moins caractéristique dans un ouvrage de Mgr Grier, "Els noms dels vents en catala", publié il y a quarante ans. C'est, en effet, le nom d'un vent, connu des traditions populaires catalane et provençale qui pourrait être considéré comme preuve : arbonès, en catalan, est le vent qui souffle du côté Nord-Nord-Est, venant du canton de Narbonne 210), et l'on connaît aussi son synonyme narbonès 211). Arbonès ou narbunès est connu aussi dans le provençal moderne, comme vent d'Ouest 212). Puisqu'il existe un adjectif arbonès/arbunès, on pourrait supposer qu'il existait également le nom \*Arbona que les conquérants musulmans avaient recueilli de la bouche du peuple de la province limitrophe, et, qui s'appliquait peut-être bien aux habitudes linguistiques des Sémites.

\*

\* \*

Nîmes. Le nom de Nîmes, transmis au XI<sup>e</sup> siècle par Bakrî sous la forme NWMŠW 147) montre une phase de l'évolution de ce toponyme. La transcription arabe, où l'accent tombe à la première syllabe longue NW- et s'accorde sur ce point avec l'accent de la forme ancienne Némaus 213), ferait voir le traitement simultané du vocalisme de la première et de la deuxième syllabes. Bien que NWMŠW présente seulement l'ossature consonantique du mot, on y voit assez bien la disposition et la valeur quantitative des voyelles non-écrites. La syllabe NW- qui, par sa nature, est une longue peut être vocalisée NuW- = nû- ou bien NaW- = naw-. Par conséquent le caractère -M-, qui ne peut pas appartenir à la première syllabe longue, car il aurait créé une hyperlongue, doit constituer avec une des voyelles brèves : u, i, a, une syllabe brève -M(-). Ainsi on obtient : nûmušû, nûmišû, nûmašû, ou : nawmušû, nawmišû, nawmašû. On voit, en même temps, surtout dans les trois dernières formes supposées, le passage de la voyelle e primitive de la syllabe accentuée Ne- vers le complexe NW-, peut-être par l'attraction de la labiale -m-. Si l'on admet, parmi les six formes proposées, nawmašû, celle-ci correspondrait peut-être au témoignage du XI<sup>e</sup> siècle, attesté vers 1035 : 'Neunaoensis episcopi... " 214). Dans ce cas NWMŠW = n(a)nm(a)šû < \*Nemmaso.

\*  
\* \*

Toulouse. Le nom de Toulouse est noté, suivant les époques, sous trois formes : par Bakrî (XI<sup>e</sup> siècle) - TuLYWŠH = ʔulyŷša 180) ;  
par 'Idrîsî (XII<sup>e</sup> s.) - ʔluWŠH = ʔ(u)lŷša 181) ;  
par Ibn Sa'îd (XIII<sup>e</sup> s.) - ʔaLaWZH = ʔallawza 182).

A côté de la forme donnée par 'Idrîsî, les vocables transmis par Bakrî et par Ibn Sa'îd peuvent paraître fantaisistes. Si dans la forme notée par Bakrî l'intercalation d'un y, dans ʔL-Y-WŠH, nous intrigue beaucoup, l'orthographe d'Ibn Sa'îd, ʔaLaWZH, nous paraît insolite. Même, si l'on soupçonne une faute chez Bakrî, il ne peut en être question chez Ibn Sa'îd.

Dans les pages transmises par 'Abû l-Fidâ' 182), Ibn Sa'îd dit textuellement : "ʔLWZH - Avec le ʔ sans point diacritique, et le L redoublé, les deux lettres (c'est-à-dire ʔ et L) voyellées avec a, puis le W et le Z avec point (parce qu'autrement il serait lu R), et finalement un H". Ce que l'on lit bien : ʔallawza. L'insistance, avec laquelle l'auteur veut nous informer de la prononciation du vocable, nous fait réfléchir parce que, si un écrivain arabe ne connaît pas la vocalisation d'un mot, il se tait et d'habitude se borne à épeler seulement les consonnes. Dans ces conditions on peut se demander, si les deux formes TuLYWŠH = ʔulyŷša (XI<sup>e</sup> s.) et ʔaLaWZH = ʔallawza (XIII<sup>e</sup> s.) ne s'expliquent pas mutuellement ? On sait que 'Idrîsî, qui écrivait en terre chrétienne, avait des renseignements directs, et sa forme ʔ(u)lŷša correspondait à peu près à la prononciation de son informateur,

originaires du Midi de la France, pour Tblōsa. Les formes ṭlyuša et ṭallanza, par contre, devaient parvenir aux écrivains arabes andalous par le truchement de l'espagnol. Or, l'intercalation de l'élément -Y-, dans la forme ṬLYWŠĤ, s'expliquerait peut être par le soin de Bakrī de rendre la consonne l de ce vocable comme palatale (215), c'est-à-dire ṭlyuša devait représenter \* Tblōsa, où le complexe consonantique -LY- signifierait simplement un l palatalisé ( $\underset{\sim}{l}$ ), (216) -(u)W- = ũ représenterait o de la syllabe accentuée, et Š correspondrait à l's apico-alvéolaire espagnol. Quant à l'orthographe bizarre de ṭallanza, j'y vois le même soin chez Ibn Sa'īd, mais avec recours à des procédés différents, puisque cet écrivain vivait à peu près deux siècles après Bakrī, Si Bakrī ne s'écarte pas, à ses fins, des usages orthographiques de l'arabe classique, les procédés employés par Ibn Sa'īd, pour rendre la prononciation de ce nom étranger, me paraissent nettement influencés par des habitudes de l'arabe dialectal. Je n'y vois pas d'autre explication et je pense, en effet, que ce que l'on pouvait considérer comme une faute, voire même une simple fantaisie, serait peut être le souci d'exactitude de la part d'un Ibn Sa'īd. La première constatation qu'on est obligé de faire c'est que Ibn Sa'īd note, au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, la prononciation de la dernière syllabe de Tblōsa par -ZĤ = za, tandis que Bakrī (XI<sup>e</sup> s.) et Idrīsī (XII<sup>e</sup> s.) la rendaient par -ŠĤ = ša. (217) Ainsi on voit, par la transcription arabe la sonorisation de l's intervocalique occitan, attestée au XIII<sup>e</sup> siècle.

Si la vocalisation de la deuxième syllabe est facile à expliquer : aw = au > ô de la prononciation dialectale (218), la notation de  $\bar{L}$  (l redoublé) : ṭallanza < Tblōsa, nous incite toujours à faire la comparaison avec la forme attestée par Bakrī : ṭlyuša = \*Tblōsa, et nous amène à chercher s'il n'y aurait pas des précédents dans la graphie arabe, où l'on rendrait un l palatalisé ( $\underset{\sim}{l}$ ) par le symbole d'un L double ( $\bar{L}$ )? Etant donné les influences réciproques hispano-arabes, on peut se demander si l'usage castillan, qui, d'après M. Henri Gavel, se propagea dès le XIII<sup>e</sup> siècle, pour représenter le son de l palatalisé par l'l double (219), n'a pas influencé l'Andalou Ibn Sa'īd qui, bien entendu, savait et parlait aussi espagnol? (219 bis). C'est-à-dire, en admettant que, déjà au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, des expressions arabes contenant l'l palatalisé, on peut se demander si inversement un Maure sachant l'espagnol n'aurait pas transcrit en arabe dans des mots d'origine non-arabe le phonème  $\underset{\sim}{l}$  par le symbole de l'L redoublé? Bien que F.J. Simonet, auteur du "Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes", nous mette en garde contre la prononciation de l'L double à la manière castillane actuelle dans les expressions écrites par les Mozarabes (220), on trouve dans son ouvrage maints exemples qui prouveraient le contraire. Car depuis son temps deux faits sont acquis : 1° du point de vue de la phonétique, l'L double arabe, passé avec les emprunts à l'espagnol, subit le même traitement que ll étymologique roman et devint  $\underset{\sim}{l}$  (221); 2° dans la graphie, la façon de

\* lire : contenant l'l double se prononçaient en roman ibérique avec l'l palatalisé, on peut....

présenter ce phonème par le symbole de deux l n'était pas seulement propre à l'usage de l'écriture latine, mais aussi, comme on le verra, les Mozarabes et les Arabes en usaient 222), et même antérieurement au XIII<sup>e</sup> siècle. Il suffit, je crois, de donner quelques exemples de cette graphie d'après l'ouvrage d'un botaniste anonyme hispano-musulman qui vivait antérieurement au XIII<sup>e</sup> siècle. Ce livre a été édité par le regretté Miguel Asín Palacios sous le titre : "Glosario de voces romances registradas por un botánico anónimo hispano-musulman (siglos XI-XII)". Il est intéressant de remarquer que, bien qu'il ait écrit son ouvrage en langue littéraire, pour noter en arabe les noms romans des plantes, le botaniste andalou emploie la même manière que les Mozarabes quand ils écrivaient leur dialecte - aljamía. Mais il y a encore un autre fait qui est particulièrement éloquent. C'est que le botaniste emploie indifféremment les lettres LY et Ī pour noter la prononciation de l̄ dans le même mot. Il écrit p. ex. : YRBH BDUĪYRaH (=y(a)rba b(u)duĪl(a)yra) et YaRBaH BDUĪYaYRaH (=yarba budulyayra), transcrit par Asín : yerba podollaira, pour "yerba piojera" 223). BRBOLĪH (=b(a)rbĪlla) transcrit par Asín : barbellia, pour "ail, indigo" et BaRBaOLĪYaH (=barbĪya) " " " : barbelya " " " 224) QWOLĪH (=qĪlla) " " " caulella " colleja, et QaWLiYLYaH (=qawĪlya) " " " caulilya " " 225).

Enfin un exemple est particulièrement instructif pour " espinā blanca", où le botaniste vraiment hésite, comme si la prononciation elle-même n'était pas encore fixée, puisque sur la même ligne du texte il dit que cette plante s'appelle en langue franque (c'est-à-dire le catalan) : QaBiLYuWŠaH (=qabilyūša) et QaBaLuWŠaH (=qaballūša) ce que Asín transcrit respectivement : capilyoša et capelloša 226). Si, au plus tard au cours du XII<sup>e</sup> siècle, un écrivain arabe, avec des hésitations tellement significatives, notait le phonème l̄ par Ī, la manière dont usait Ibn Sa'īd au XIII<sup>e</sup> pour rendre la prononciation du vocable étranger ne peut plus paraître ni fortuite ni fantaisiste. Dans les textes "aljamiados", postérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle, le même procédé devait servir à la notation de l̄. Citons en dernier lieu le "Poema de Yūçuf" 227), écrit en espagnol, mais en caractères arabes. Ce récit date probablement du XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle 228). Partout dans le texte la valeur de l̄ est rendue par Ī, de même que ñ par N̄ 229).

Si l'on peut admettre mes considérations, et si, en outre, on se souvient que la voyelle a, sous l'influence du Ṭ emphatique 197) prend le timbre vélarisé ă, le mot ṭallawza pouvait être prononcé par Ibn Sa'īd comme ṭălôza, ce qui correspondrait bien à ṭulyuša (ṭolyôša) de Bakrī.

Evidemment il reste toujours en suspens la question pourquoi Bakrī et Ibn Sa'īd auraient entendu \*Toĵosa au lieu de Tolosa ? Y avait-il une attraction avec un autre toponyme ibérique ? Puisqu'il ne pouvait pas y être question du nom de Tolosa du Guipuzcoa, y avait-il peut-

être l'attraction paronymique avec un nom commun ? On peut se demander si, par hasard, un mot espagnol comme "tollo", aujourd'hui plutôt désuet, et équivalent à "atolladero" (bourbier), ne serait à la base d'une sorte d'étymologie populaire ? Dans ce cas on peut supposer que les Andalous, au Moyen Age, auraient compris Tolosa comme une localité "toll-osa" (Tolosa 230). Je ne veux pas dire par cela que la prononciation occitane de Tolosa était, au cours des XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, affectée d'une palatalisation de l'l. C'est par le témoignage d'un écrivain musulman qui avait connu le toponyme occitan par l'intermédiaire de ses compatriotes Mozarabes 231) qu'il me semble avoir trouvé la confirmation des faits de phonétique espagnole, étudiés et démontrés par les spécialistes en la matière, évidemment plus compétents que moi.

\*

\* \* \*

## NOTES

- 1) Géographie d'Aboulféda - kitâb taqwîm al-buidân. Texte arabe publié d'après les Mss de Paris et de Leyde... par M. Reinaud et le B<sup>ON</sup> Mac Guckin de Slane. Paris, 1840.  
Géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes par M. Reinaud, t. I-II, Paris 1848.  
(et) par Stanislas Guyard, t II, seconde partie, Paris 1883.
- 2) Géographie d'Edrisi traduite de l'arabe en français... par P. Amédée Jaubert, t. I-II, Paris 1836-1840.
- 3) Marcel Devic. Les villes de la France Méridionale au Moyen Age d'après les géographes arabes. Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie, t. V, Montpellier 1882, pp. 55-65.
- 4) E. Saavedra, La geografía de España del Edrisí, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, t. 18 (1885), pp. 224-242; et la traduction avec commentaires, ib. t. 27 (1889), pp. 166-181.
- 5) Jacinto Bosch Vilá, Los Pirineos según los principales autores árabes de la Edad Media, Pirineos-Revista de Estudios Pirenaicos, Año V, Zaragoza, 1949, pp. 173-218.
- 6) Cesar E. Dubler, Los Caminos a Compostela en la obra de Idri'sî, Al-Andalus, 1949, pp. 59-122.  
Cesar E. Dubler, Las laderas del Pirineo según Idi'sî, Al-Andalus, 1953, pp. 337-373.
- 7) Felix Hernández Jiménez, El monte y la provincia "del Puerto", Al-Andalus, 1952, pp. 319-368.
- 8) E. Lévi-Provençal, La Péninsule Ibérique au Moyen Age d'après le kitâb ar-Rawd al-Mi'târ fî Hâbar al-Aktâr d'Ibn 'Abd al-Mun'im al-Himyari, Leiden 1938, pp. XXII et 246.
- 9) Cf. 1) M. Gaudefroy-Demombynes et R. Blachères. Grammaire de l'Arabe classique. Paris (1937), pp. 21-23.  
2) J. Cantineau, Esquisse d'une phonologie de l'arabe classique, dans Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. 43 (1946), p. 93.  
3) Ch. Pellat, Langue et Littérature arabes, Paris 1952, pp. 35-36.  
4) Arnauld Steiger, Contribución a la fonética del hispano-árabe

- y de los arabismos en el ibero-románico y el siciliano, Madrid 1932, pp. 39 ss.
- 10) v. R. Blachère et J. Sauvaget, Règles pour éditions et traductions de textes arabes, Paris 1945, (Collection Arabe publiée sous le patronage de l'Ass. Guillaume Budé), pp. 6-7, et 29.
- 10 bis) Journal Asiatique emploie j au lieu de ĵ.
- 10 ter) Autrefois aussi q = k.
- 11) v. R. Blachère, Le Coran, I Introduction, (Islam d'hier et d'aujourd'hui, vol. III) Paris 1947, pp. 96-97, 99.
- 12) Pour plus de détails il suffit de consulter n'importe quelle grammaire de l'arabe classique. Par ex. : R. Blachère. Eléments de l'Arabe classique. Paris 1949.
- 13) w. Louis Massignon, Comment ramener à une base commune l'étude textuelle de deux cultures l'arabe et la gréco-latine, "Lettres d'Humanité" Ass. Guillaume Budé, t. II (1943), p. 124.
- 14) v. William Marçais, La diglossie arabe (Extraits d'un rapport sur "L'enseignement de l'arabe dans l'Afrique du Nord") dans l'Enseignement Public—Revue Pédagogique, 1930, pp. 403-404.
- 15) Cf. Les langues du Monde, Paris 1952, pp. 108-132-133.
- 16) Il y avait peut être aussi des cas v > f. Cf. Santaver > Santaffr, noté chez H. Pérès, La Poésie andalouse en arabe classique au XI<sup>e</sup> siècle. Paris 1937, p. 86.
- 17) La forme  $\alpha\beta\text{NYWN}$  = 'abinyûn, bien qu'elle soit relativement facile à reconstituer, est néanmoins conjecturale parce que tous les manuscrits dont ont disposé les éditeurs des Analectes de Maqqarî portent des leçons différentes et aucune ne note le b dans  $\alpha\beta\text{NYWN}$  : cf. Analectes sur l'Histoire et la Littérature des Arabes d'Espagne, par Al-Makkari. publiés par R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright, Leyde 1855-1860, t. I, p. 173, n. d. : mss G.L.  $\alpha\text{NYWN}$  ; S.  $\alpha\text{NYBWN}$  ; P.  $\alpha\text{NYWN}$  ; L.  $\alpha\text{YNWN}$ . C'est un exemple de confusion causée par le déplacement des points diacritiques.
- 18) v. Ch. Rostain, Essai sur la toponymie de la Provence, Paris 1947, p. 30. ib. est notée aussi une forme "Abicinione" de la basse latinité.
- 19) ib. p. 31.
- 20) ib. p. 3.
- 21) ib. p. 3 ; et aussi pour Provence p. 47 :  $\alpha\beta\text{RNS}$ , que note 'Umarî au XIV<sup>e</sup> siècle. Ce vocable visiblement tronqué représente certainement la forme antérieur au XIV<sup>e</sup> s.
- 22) 1023 in Rochella, v. Ch. J. Philips, Les Noms des Chefs-Lieux de France, Amsterdam 1952, p. 51.

RUGULH v. Bibliothèque Nationale de Paris, Ms Fonds Arabe n° 2221, F° A, 260, L. 11.

- 23) C'est le procédé employé dans les écrits des Mozarabes, où l'on rend le p espagnol par  $\bar{b}$  = bb., et  $\check{c}$  par  $\check{g}$  = gg. cf. F.J. Simonet, Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes, Madrid 1888.  
v. aussi S.M. Stern, Les Chansons Mozarabes (Collezione di Testi a cura di Ettore Li Gotti, n° 1) Palermo 1953, p. 39.
- 24) v. Géographie d'Edrisi traduite... par P. A. Jaubert, Paris 1840, t. II, p. 236.
- 25) Marcel Devic, Les villes de la France Méridionale... p. 57, v. note 3
- 26) E. Saavedra, La Geografía de España del Edrisí, Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid. t. 18 (1885) p. 240, n.c.
- 27) v. Ed. du Caire des Analectes de Maqqarī, Kitāb Naḥḥ aṭ-ṭīb, t. I, p. 128, L. 21 et 23, et cf. l'éd. de Dozy, p. 82, note a. : les mss portent presque toujours QRYWNH.
- 27 bis) Bibliotheca Geographorum Arabicorum, t. VII : Ibn Rosteh, p. 85: NRBWNH. note b. Cod. BRBYH.
- 28) Ces exemples proviennent de la comparaison des deux mss B. N. de Paris, Fonds Arabe n° 2221 et 2222 ('Idrīsī).
- 29) v. Emilio Lafuente y Alcántara, Ajar Machmūa, crónica anónima del siglo XI, Madrid 1867, pp. 105, 251, n. 1, et p. 114 du texte arabe.
- 30) v. A. Dauzat, Les noms de lieux, Paris 1937, pp. 58 et 95.
- 31) v. Auguste Vincent, Toponymie de la France, Bruxelles 1937, p. 66.
- 32) v. R. Blachère, Le Coran, I Introduction, (Islam d'hier et d'aujourd'hui, vol. III) Paris 1947, pp. 16 et 66.
- 33) Cf. R. Blachère, Extraits des principaux géographes arabes du Moyen Age, Paris-Beyrouth 1932. pp. 9 et 252.
- 34) v. B.N. Paris, Ms Idrīsī, n° 2221, F° b. 262, l. 3.
- 35) ib. l. 1.
- 36) ib. F° b. 259, l. 14.
- 37) ib. l. 20.
- 38) v. B.N. Paris, Ms Idrīsī, n° 2222, F° b. 177, l. 28.
- 39) cf. Aug. Vincent, Toponymie de la France, Bruxelles 1937. (n° 134). p. 56.
- 40) Je remercie M. Séguy d'avoir attiré mon attention sur ce fait.
- 41) cf. V. Lespy, Grammaire Béarnaise, Paris 1880, p. 1.
- 42) v. Arnald Steiger, Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos en el ibero-románico y en el siciliano, Madrid 1932, pp. 62-64 et p. 304 ss.

- 43) Cf. *ib.* pp. 62 ss.
- 44) Il ne serait peut-être pas sans intérêt de mentionner ici la tradition hébraïque du Moyen Age et parfois parallèle à celle des Arabes. On connaît par ex. plusieurs savants juifs, surnommés, au Moyen Age, *Bedersi* parce qu'ils étaient originaires de Béziers. v. S. Munk, *Mélanges de Philosophie Juive et Arabe*, Paris 1859, p. 495, et H. Gross *Gallia Judaica*, Paris 1897, p. 96-105.
- 45) cf. F. J. Simonet, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes*, Madrid 1888.  
voir aussi : E. Levi-Provençal, *La Péninsule ibérique au M. A. d'après... al-Himyari*, Leiden 1937, p. XXVII, n. 1.
- 46) v. B. N. Paris, Ms Idrîsî, n° 2221, F° b. 259, l. 13.
- 47) v. B. N. Paris, Ms Idrîsî, n° 2222, F° b. 178, l. 21.
- 48) v. A. Steiger, *Contribución a la fonética del hispano-árabe... Madrid 1932*, p. 202.  
v. aussi Amado Alonso, *Las correspondencias arábigo-españolas en los sistemas de sibilantes*, *Revista de Filología Hispánica*, Buenos-Aires - Nueva York, 1946, pp. 12-76.  
cf. H. L. A. van Wijk, *L'élément arabe en espagnol*, dans *Neophilologus*, Groningen-Batavia, 1949, p. 21.
- 48 bis) Amado Alonso, *Las Correspondencias*, p. 54.
- 49) voir p. 41, et note 58, et 57.
- 50) v. R. Blachère, *Extraits des principaux géographes arabes du Moyen Age*. Paris-Beyrouth 1932, p. 9.

51) Voici le tableau chronologique des écrivains arabes que j'ai consultés, soit directement, soit en extraits (conservés chez les autres), soit en citations :

AUTEURS ORIENTAUX	AUTEURS OCCIDENTAUX
al-Huwârîzmî - IX <sup>e</sup> s.	
Ibn 'Abdal-Hakam - IX <sup>e</sup> s.	
Ibn Hurradâdbih - IX <sup>e</sup> s.	
al-Ya'qûbî - IX <sup>e</sup> s.	
Ibn al-Faqîh al-Hamadânî - IX <sup>e</sup> s.	
Ibn Rustih - IX <sup>e</sup> /Xe s.	'Ibrâhîm Ibn Ya'qûb at-Turtûsî Xe
al-Mas'ûdî - Xe s.	ar-Râzî (el moro Rasis) -Xe
Ibn Hawqal - Xe s.	Ibn Hayyân X/XIe
	Şa'id al-'Andalusî -XIe
	(chronique anonyme: 'abhar ma'mû'a -XIe)
	al-Bakrî -XIe
	al-'Idrîsî -XIe
	al-Hiğârî -XIe
Yâqût - XIIe/XIIIe	Ibn Sa'îd -XIIIe
al-Qazwînî XIIIe	Ibn al-'Idârî -XIIIe
'Abû l-Fidâ' XIVe	al-Hîmyarî XIIIe ou XVe(?)
al-'Umarî XIVe	Ibn Halidûn -XIVe
	al-Maqqarî -XVIIe, chez qui se sont conservées les relations his- toriques et géographiques des au- teurs plus anciens.

NB. D'habitude je cite les noms propres sans l'article "al-".

En outre, il faut remarquer que les noms propres arabes peuvent être transcrits ailleurs d'une manière différente : Ibn Rustih = Ibn Rosteh, 'Abû l-Fidâ' = Abouiféda, al-'Umarî = el-Omarî, ar-Râzî = al-Râzi, al-Bakrî = al-Bekry, al-'Idrîsî = Edrisi, al-Maqqarî = al-Makkarî, Maccari.

52) Pour plus de détails voir :

R. Blachère. Extraits des Principaux géographes arabes du Moyen Age. Paris-Beyrouth 1932.

Aldo Mieli, La Science Arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale, Leiden 1938.

J. Bosch Vilá, Los Pirineos según Los principales autores árabes de la Edad Media, dans Pirineos. Revista del Instituto de Estudios Pirineicos, Zaragoza, 1949, pp. 173-218.

J. Alemany Bolufer, La geografía de la Península Ibérica en los escritores árabes, dans Revista del Centro de Estudios Históricas de Granada y su Reino, Granada, t. IX (1919) pp. 109-172 ; t. X (1920) pp. 1-29, et 121 - 184 ; t. XI (1921) pp. 1-40.

53) Bakrî (XIe siècle) appelle la Gaule -  $\dot{G}O\dot{L}\dot{S}$ , et les Gaulois -  $\dot{G}O\dot{L}\dot{Y}\dot{W}\dot{S}$  =  $\dot{g}\dot{a}l\dot{i}y\dot{u}\dot{s}$ . voir : E. Lévi-Provençal, La Péninsule Ibérique au Moyen Age d'après... al- $\dot{H}i\dot{m}y\dot{a}r\dot{i}$ , pp. 246 et 250.

54) Les Arabes connaissent aussi la forme  $B\dot{R}\dot{S}N\dot{W}N\dot{H}$  = baršanûna < Barcinon. cf. Ibn Sa'îd (XIIIe) dans Géographie d'Abouiféda par M. Reinard Paris 1840, p. 182.

55) v. E. Lévi-Provençal, Histoire de l'Espagne Musulmane. Nouvelle Ed. Paris-Leyden 1950, t. 1, pp. 54-55.

56) Ce n'est pas le nom arabe de la ville de Poitiers, mais celui du champ de bataille, à peu près 20 km Nord-Est de Poitiers qui s'appelle Moussaïs-la-Bataille.  $balat\ \dot{a}\dot{s}\text{-}\dot{s}u\dot{h}a\dot{d}\dot{a}'$  = chaussée des Martyrs (pour la foi islamique), cf. ib. p. 61-62.

57) v. Analectes de Maqqarî, Leyde 1855-1860, t. 1, p. 235 :  $war\dot{a}'\dot{a}l\text{-}burt$  = au delà (de la Montagne) du Port.

58) v. E. Lévi-Provençal, Histoire de l'Espagne Musulmane, t. 1, p. 56, et les n. 2 et 3.

59) cf. par ex. : Mas'ûdî (Xe s.) qui connaît à côté du terme 'urûfâ, également al-'ard al-kabîra dont Constantinople fait partie. v. Bibliotheca Geographorum Arabicorum, t. VIII : Mas'ûdî, Kitâb at-tanbîh, p. 139.

60) v. F. Wüstenfeld, Jacut's Geographisches Wörterbuch, t. 1, p. 378.

61) v. César E. Dubler, Los caminos a Compostela en Idrîsî, Al-Andalus, 1949, p. 84.

62) v. Ibn 'Abd al- $\dot{H}akam$ , Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, Bibliothèque arabe-française, II, 2e éd. par A. Gateau, Alger 1947, p. 96-97.

63) v. Ibn Khurradâdhbih, Ibn al-Faqîh al- $\dot{H}amadhânî$  et Ibn Rustih. Description du Maghreb et de l'Europe au III-Xe siècle, par M. Hadj-Sadok, Bibliothèque Arabe-Française, VI, Alger 1949, p. 10-11.

64) v. ibidem p. 66-67, et note 13 : Ibn Rustih est le premier à noter

NRBWNĦ au lieu de CRBWNĦ.

cf. aussi supra note 27 bis.

- 65) v. Géographie d'Aboulféda. Texte arabe publié par M. Reinaud. Paris 1840, p. 182. Ici, outre Ibn Sa'îd, Abû l-Fidâ' donne comme référence le "rasm", ouvrage composé par Huwârizmî sur le modèle du traité géographique de Ptolémée.
- 66) v. Analectes de Maqqarî, Leyde 1855-1860, t. 1, p. 84.
- 67) v. E. Lévi-Provencal, La Péninsule ibérique du M. A. d'après al-Ĥimyari, Leiden 1938, p. 246.
- 68) v. Analectes de Maqqarî, t. 1, p. 173. Cf. supra note 17.
- 69) v. supra note 29.
- 70) cf. Aldo Mieli, La Science Arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale, Leiden 1938, pp. 200 et 306.
- 71) E. Saavedra, La Geografía de España del Idrisî, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, t. 18 (1885), pp. 224-242; et sa traduction avec commentaires, ibidem t. 27 (1889) pp. 166-181.
- 72) Fonds Arabe, Mss 'Idrîsî n° 2221 et 2222.  
Je suis heureux de pouvoir remercier ici M. Abdelghani Ahmed-Bioud, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, et M. le Chanoine G. Martimort, professeur et bibliothécaire de l'Institut Catholique de Toulouse, de m'avoir facilité la prompte obtention des photographies de ces manuscrits.
- 73) v. Ibn Khurradâdhbih, Ibn al-Faqîh et Ibn Rustih. Description du Maghreb et de l'Europe au IXe siècle, par M. Hadj-Sadok, Bibl. Arabe-Française, VI, Alger 1949, p. 10-11, n. 138 et 139.
- 74) v. Jacinto Bosch Vilá, Los Pirineos según los principales autores árabes de la Edad Media, dans Pirineos - Revista del Instituto de Estudios Pirenaicos, Zaragoza 1949, pp. 173-218.
- 75) ib, et plus spécialement le résumé en français, p. 216.
- 76) v. Ms 'Idrîsî Fonds Arabe n° 2221, F° b 259, l. 7.  
cf. aussi supra note 26.
- 77) 1) César E. Dubler, Los caminos a Compostela en la obra de Idrîsî, Al-Andalus, 1949, pp 59-122.  
2) Felix Hernández Jiménez, El monte y la provincia "del Puerto", Al-Andalus, 1952, pp. 319-368.  
3) César E. Dubler, Las laderas del Pirineo según Idrîsî, Al-Andalus, 1953, pp. 337-373.
- 78) v. note 51.
- 79) 'Idrîsî Ms B.N. n° 2221, F° a 260, l. 1, et F° b 262, l. 3, 4, 7.
- 80) v. F. Wüstenfeld, Zakarija b. Muhammad b. Mahmud el-Cazwini's Kosmosgraphie, t. II, Göttingen 1848, p. 388.

- 81) G. Jacob (v. Georg Jacob, Arabische Berichte von gesandten an germanische Fürstenhöfe aus dem 9. und 10. Jahr., dans Quellen zur Deutschen Volkskunde, Berlin-Leipzig 1927, p. 25, n.5) est d'avis que la forme  $\text{ʿafš}$  = 'afš (en transcription allemande Efsch) est correcte. Il se réclame d'une réponse épistolaire de Suchier qui aurait vu dans la forme 'afš l'évolution normale de Ais < Aivs < Aquis. Puisque cette explication se heurte aux règles de la phonétique historique du provençal, je substitue q à la place du F.
- 82) v. E. Saavedra, La Geografía de España del Idrisí, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, t. 27 (1889), p. 178, n. 1.
- 83) v. Géographie d'Edrisi, par P. A. Jaubert. t. II, p. 248.
- 84) v. ibidem, p. 239.
- 85) v. ibidem, p. 368.
- 86) v. Aug. Vincent, Toponymie de la France, Bruxelles 1937. p. 109.
- 87) v. Analectes de Maqqarī, t. I. p. 173. Cf. supra note 17.
- 88) Les Arabes ont bien remarqué l'importance du site de la Roque des Doms qui dominait la vallée du Rhône. cf. Rostaïn, Essai sur la toponymie de la Provence, p. 30, et Ch. J. Philips, Les noms des chefs-lieux, Amsterdam 1952, p. 18.
- 89) v. supra note 18.
- 90) Ms. 'Idrīsī, n° 2221, F° a 262, l. 3.
- 91) Ms. 'Idrīsī, n° 2222, F° b 178, l. 6.
- 92) Bibliotheca Geographorum Arabicorum, t. VII, Al-Jakūbī, p. 355.
- 93) Maḡūdī, Les Prairies d'Or, Texte et trad. par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris 1861, t. I, p. 363.
- 94) Bibliotheca Geographorum Arabicorum, t. VIII, Al-Masūdī, Kitāb at-Tanbīh, p. 181. ib. p. 333 :  $\text{ʿal-wšknš}$ .
- 95) Bibliotheca Geographorum Arabicorum, t. II, Ibn Haukal, Vīae et Regna, pp. 43 et 75.
- 96) Aḡbar Maḡmūa, crónica anonima del siglo XI, par E. Lafuente y Alcántara, Madrid 1867, p. 114 du texte arabe.
- 97) E. Lévi-Provençal, La Péninsule ibérique au Moyen Âge d'après le Kitāb ar-Rawḡ al-Mīṭar d'al-Ḥimyarī, Leiden 1938, p. 26 du texte arabe (Ms T. :  $\text{ʿal-bšknš}$  = al-b(a)šknš ?).
- 98) Géographie d'Edrisi, par P. A. Jaubert, t. II, p. 227.
- 99) E. Lévi-Provençal. La Péninsule ibérique, p. 246.
- 100) Ms. 'Idrīsī, n° 2221, F° a 262, l. 2.
- 101) ib. l. 19.
- 102) v. supra note 44.

- 102 bis) C.E. Dubler, Las laderas del Pirineo según Idrîsî, Al-Andalus, 1953, p. 356.
- 103) v. Ch. J. Philips, Les noms des Chefs-Lieux, p. 20.
- 104) Analectes de Maqqarî, t. 1, p. 84.
- 105) F. Wüstenfeld, Jacut's Geographisches Wörterbuch, t.1.p.378.
- 106) Analectes de Maqqarî, t. 1, p. 82.
- 107) E. Lévi-Provençal, La Péninsule ibérique, p. 41 du texte arabe.
- 108) v. Ch. J. Philips, Les noms des chefs-lieux, p. 21.
- 109) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a 260, l. 8.
- 110) Géographie d'Aboulféda, Texte arabe publié par M. Reinaud p.208-209
- 111) v. Ch. J. Philips, Les noms des chefs-lieux, p. 23.
- 112) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a 260, l. 4, et F° b 262, l. 6 et 7.
- 113) Ibidem, F° a 257, l. 8.
- 114) E. Saavedra, La Geografía de España del Idrîsî, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, t. 18 (1885). p. 230.
- 115) E. Lévi-Provençal. La Péninsule ibérique. p. 246.
- 116) Ms 'Idrîsî, n° 2222, F° b 177, l. 24.
- 117) E. Lévi-Provençal, La "Description de l'Espagne" d'Ahmad al-Râzî, Al-Andalus, 1953, p. 103-104.
- 118) Ajbâr Machmûa, crónica anonima del siglo XI, per E. Lafuente y Alcántara, p. 114 du texte arabe.
- 119) Jeanne Viellard, Le guide du pèlerin de St Jacques de Compostelle, Macon 1938, p. 4.
- v. César E. Dubler, Los caminos a Compostela en el obra de Idrîsî, Al-Andalus, 1949, pp. 90 et 95.
- cf. Elie Lambert, Les routes des Pyrénées Atlantiques et leur emploi au cours des âges, dans Pirineos, 1951, pp. 336 et 341.
- 120) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a 258, l. 23.
- 121) Ibidem, F° b 262, l. 5 et 12.
- 122) Ajbar Machmûa, p. 114 du texte arabe. Cf. supra note 29.
- 123) v. supra p. 33, et cf. note 30.
- 124) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° b 259, l. 11.
- 125) Ibidem, F° a 257, l. 7, et F° b 262, l. 4.
- 126) v. ci-après p. 50, et aussi p. 39.
- 127) E. Lévi-Provençal, La Péninsule ibérique, p. 53, et 41 du texte arabe.
- 128) v. ci-après p. 51.
- 129) Géographie d'Aboulféda, Texte arabe publié par M. Reinaud, p.209.

- 130) Géographie d'Edrisi, par P. A. Jaubert, t. II, p. 226.
- 131) Ibidem, p. 240.
- 132) v. Aug. Vincent, toponymie de la France, p. 229 (n° 516).
- 133) Géographie d'Edrisi, par P. A. Jaubert, t. II, p. 242.
- 134) E. Lévi-Provençal. La Péninsule ibérique, p. 246.
- 135) Géographie d'Edrisi, par P. A. Jaubert t. II, 249.
- 136) Géographie d'Abo'lféda, Texte arabe publié par M. Reinaud, p. 218.
- 137) C. E. Dubler, Las laderas del Pirineo según Idrīsī, Al-Andalus, 1953 p. 357, n. 2.
- 138) Ibidem, p. 356. Cf. aussi Ch. J. Philips, Les noms des Chefs-lieux, p. 44.
- 139) Ms 'Idrīsī, n° 2221, F° a 262, l. 2.
- 140) Ibidem, F° b 262, l. 1 et 3, et cf. supra notes 34, 35, 36, 37, 38.
- 141) v. supra p. 36 et note 39.
- 142)  $\overline{\text{QRBNH}}$ , chez Ibn 'Abd al-Hakam, IXe s. voir note 62.
- " Ibn Hurradādhīh " s. v. note 63.
- " Ibn al-Faqīh " v. note 63 = Hadj-Sadok, p. 63.
- chez Mas'ūdī, Xe siècle, v. Maçoudī, Les Prairies d'Or, t. I, p. 363.
- " Ibn Hawqal " " , v. Ibn Hawkal, VI<sup>e</sup> et Regna, p. 74
- " Ibn Ḥayyān, XIe s., Analectes de Maqqarī, t. I, p. 173.
- " Ḥiḡārī, XIIIe s., v. ib. p. 82.
- " 'Idrīsī, " " , v. Jaubert, Géographie d'Edrisi.
- " Ibn al-'Iḡārī, XIIIe s. v. Kitāb al-Bayān, t. II, p. 239.
- " 'Abū l-Fidā', XIve s., v. Géographie d'Aboulféda, Texte arabe, p. 68.
- " Ḥimyarī, XIIIe ou XVe s. v. Lévi-Provençal, La Péninsule ibérique, p. 11 du texte arabe.
- 142 bis) v. p. 52-
- 143)  $\overline{\text{QRBNH}}$ , chez Yaḡūt, XIIIe siècle, v. Jacut's Geographisches Wörterbuch, t. I, p. 190.
- " Ibn Sa'īd, XIIIe s., v. Géographie d'Aboulféda, Texte arabe, p. 182.
- 144)  $\overline{\text{NRBNH}}$ , chez Ibn Rustih, IXe/Xe siècle, v. note 64.
- " Rāzī, Xe siècle, v. Analectes de Maqqarī, t. I 84.
- " Bakrī, XIe siècle, v. Lévi-Provençal, La Péninsule ibérique, p. 246.
- " Ḥimyarī, XIIIe ou XVe s. v. Ibidem p. 11 du texte arabe\*
- 145) Géographie d'Aboulféda, Texte arabe publié par M. Reinaud, p. 218.
- 145 bis) ib. p. 219.
- 146) v. p. 53.
- 147) E. Lévi-Provençal, La Péninsule ibérique d'après al-Ḥimyarī, p. 246.
- \*il faut ajouter : Ibn Sa'īd, XIIIe s., v. Géographie d'Aboulféda, Texte arabe p. 219.

- 148) v. Aug. Vincent, *Toponymie de la France*, p. 112 (n° 272).
- 149) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a, l. 1, et F° b 262, l. 7 et 8.
- 150) v. E. Saavedra. *La Geografía de España del Idrîsî*, Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid, t. 27 (1889) p. 171, n.4. : Port-aux-Pêcheurs (sic.) al abrigo de la punta de Biarritz.
- 151) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a 258, l. 12.
- 152) M. Besnier, *Lexique de Géographie Ancienne*, Paris 1914, p. 621.
- 153) v. supra note 65.
- 154) R. Blachère, *Kitâb Tabakât al-Umam de Şâ'id al-Andalusî*, Paris 1935, p. 121 : haykal az-zuhara.
- 155) F. Wüstenfeld, *Jacut's Geographisches Wörterbuch*, t. 1, p. 378.
- 156) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° b 259, l. 21, F° a 262, l. 2 : BRBNŞAH. cf. aussi supra p. 166 (Via Domitia 1954)
- 157) M. Amari, *Condizioni degli stati cristiani dell'Occidente*, dans *Memorie della classe di Science Morali, Storiche e Filologiche della R. Academia dei Lincei*, 1883, p. 94.
- 158) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° b 262, l. 8, 9 et 12.
- 159) *Analectes de Maqqarî*, t. 1, p. 84, l. 25.
- 160) *ibidem*, p. 84, l. 14.
- 161) J. Bosch Vilá, *Los Pirineos según los principales autores árabes*, *Pirineos*, 1949, pp. 201 et 212, et *Kitâb al-Bayân*, 1951, t. 11, p. 1.
- 162) *Géographie d'Aboulféda*, Texte arabe publié par M. Reinaud, p. 35.
- 163) E. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique*, p. 250 (Bakrî).  
 Hîyârî et Ibn Sa'îd, voir : *Géographie d'Aboulféda*, Texte arabe p. 169. Pour Ibn Sa'îd, v. aussi *Analectes de Maqqarî*, t. 1, p. 83 'Abû l-Fidâ', voir : *ib.* p. 30.
- 164) Felix Hernández Jiménez, *El monte y la provincia "del Puerto", Al-Andalus*, 1952, p. 348.
- 165) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a 258, l. 19, F° a 259, l. 17, F° a 262, l. 19.
- 166) v. Bosch Vilá, *Los Pirineos*, *Pirineos* 1949, p. 212.
- 167) *Analectes de Maqqarî*, t. 1, p. 82, l. 17, et p. 173, l. 22.
- 168) *Géographie d'Aboulféda*, Texte arabe par M. Reinaud, p. 169.
- 169) *ib.*, p. 165.
- 170) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a 258, l. 16/17.
- 171) E. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique au Moyen Age d'après al-Himyârî*, p. 1 du texte arabe.
- 172) v. supra p. 32, et note 26.

v. aussi p. 42 et note 76.

173) *Analectes de Maqqarî*, t. 1, p. 173.

174) v. supra p. 39, et note 45.

175) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° b 262, l. 9.

176) *ibidem*, F° a 262, l. 2 (Ms n° 2222, F° b 178, l. 6 : SNGLY).

177) *ibidem*, F° b 259, l. 16.

178) Jeanne Viellard, *Le Guide du pèlerin de St Jean de Compostelle*, p. 2. cf. aussi supra note 119.

179) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° a 258, l. 23.

180) E. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique au M. A.* p. 246.

181) Ms 'Idrîsî, n° 2221, F° b 259, l. 13.

182) *Géographie d'Aboulféda*, Texte arabe publié par M. Reinaud, p. 218, et le ms n° 2240 du Fonds Arabe de la B.N., p. 264.

183) v. ci-après p.p. 53-et 55-56

184) Ms 'Idrîsî, n° 2222, F° b 178, l. 6.

185) E. Saavedra, *La Geografía de España del Idrîsî*, *Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, t. 18 (1885) p. 230, et *ibidem*, t. 27 (1889), p. 167.

186) cf. *ibidem*, et pour les parties du texte, encore non éditées, voir les deux Mss B.N., n° 2221 et 2222.

187) v. C.E. Dubler, *Los caminos a Compostela en la obra de Idrîsî*, *Al-Andalus* 1949, p. 117.

C.E. Dubler, *Las laderas del Pirineo según Idrîsî*, *Al-Andalus*, 1953, p. 361, p. 367, et p. 368-369.

188) v. *ib.* *Las laderas*, p. 369.

188 bis) v. supra p. 39.

189) v. E. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique au Moyen Age d'après le Kitâb ar-Rawq al-Mi'tar dal-Ĥimyarî*, p. 53 de la traduction française, et p. 41 du texte arabe.

190) v. A. Dauzat, *La Toponymie Française*, Paris 1939, pp. 154-157.

et aussi *Romania*, t. 55 (1929) p. 152.

190 bis) D'après J. Hubschmid (*Pyrenäenwörter vorromanischen Ursprungs*, Salamanca 1954, p. 14-17.) On aurait pour cet hydronyme une base indo-européenne: \*ger.

191) *La Toponymie Française*, p. 156.

192) v. E. Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique*, p. XIII.

193) cf. supra les notes 107 et 189.

194) Le nom de Bordeaux, orthographié BRDYL, est déjà enregistré par Râzi au Xe siècle. Cf. p. 41. n. 66, et p. 44, n. 104.

- 195) v. supra p. 45, n° 109, et cf. également p. 38.
- 196) v. supra note 110. Il est vrai que Ibn Sa'îd donne aussi la forme BRDYL (v. par ex. Géographie d'Aboulféda, Texte arabe, p. 166), mais on ne trouve cette leçon que dans les passages copiés par lui probablement mécaniquement chez ses devanciers. Reinaud en conclut (Géographie d'Aboulféda, traduite, Paris 1848, t. II, p. 42, n. 1) que BRDYL était la forme vulgaire du nom de Bordeaux. Il ajoutait que les écrivains arabes employaient quelquefois la forme latine Burdigala, ce que je n'ai pas pu vérifier.
- 197) L'orthographe 'urbûna peut être considérée comme une erreur, due à la prononciation probablement emphatisée de l'r > ṛ : 'aṛbûna > 'or-bûna ? Cf. supra p. 37-38.
- 198) Cf. supra p. 46, et les notes 142, 143, 144.
- 199) v. J. Cantineau, Esquisse d'une phonologie de l'arabe classique, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. 43 (1947), p. 101.
- 200) ib. p. 133.
- 201) ib. p. 134.
- 202) On peut se demander, si la disparition de l'n dans les emprunts romans: auranja, orange < nâranġa, ne s'était déjà opéré au préalable dans le domaine de l'arabe dialectal, dans l'usage purement oral ?
- 203) Cette dernière remarque m'a été faite par m. Jean Séguy.
- 204) Cf. C. Brockelmann, Semitische Sprachwissenschaft (Sammlung Götschen), Leipzig 1916, p. 88.
- 205) v. Antonin M. Alcover, Diccionari Català-Valencià-Balear, Palma de de Mallorca 1930, t. 1, p. 784.
- 206) Bien que Alcover considère le nom de famille Arbona comme d'origine germanique. Voir ibidem.
- 207) Je remercie M. Séguy d'avoir attiré mon attention sur ce fait. Cf. J. Meyrat, Dictionnaire national des Communes de France, Paris 1950, p. 24 : Arbon (Hte Garonne) ; Arbonne (Basses-Pyrénées) ; Arbonne (Seine-et-Marne). Cf. aussi A. Demangeon, Dictionnaire-Manuel illustré de Géographie, Paris 1907, p. 49 ; Arbon (Thurgovie).
- 208) v. Albert Dauzat, Les noms de lieux, Paris 1937, p. 90.
- 209) ibidem, p. 170.
- 210) v. A. Griera, Els noms dels vents en català, Butlletí de Dialectologia Catalana, Barcelona, t. II (1914), p. 77.
- 211) ibidem, p. 86.
- 212) cf. J. Jud, compte-rendu de "Butlletí de Dialectologia Catalana" dans Romania, t. 44 (1915-1917), p. 294.
- 213) Cf. A. Dauzat, Les Noms de lieux, p. 82, et La Toponymie française p.p. 168-169.

- 214) v. Aug. Vincent, *Toponymie de la France*, p. 87, n° 202.
- 215) v. ci-après p. 55-56.
- 216) cf. *QŠBYLYH* = 'išbīliya > Sevilla en espagnol.
- 217) v. supra p. 39 et note 48.
- 218) v. A. Steiger, *Contribución a la fonética del hispano-árabe y de los arabismos...*, pp. 362-364.
- 219) v. H. Gavel, *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1920, pp. 108 et 110.
- 219 bis) v. E. Lévi-Provençal, *La civilisation arabe en Espagne*, Paris 1948, pp. 119-120.
- 220) v. F.J. Simonet, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes*, Madrid 1888, p. CCXVIII.
- 221) v. A. Steiger, *Contribución*, p. 179.
- 222) v. R. Menéndez Pidal, *Orígenes del Español*, 1950, pp. 54, 149, et 278-279.
- 223) Miguel Asín Palacios, *Glosario de voces romances registrados por un botánico anónimo hispano-musulmán (siglos XI-XII)*, Madrid-Granada 1943, p. 353.
- 224) *ibidem*, p. 30.
- 225) *ibidem*, p. 72.
- 226) *ibidem*, p. 65.
- 227) R. Menéndez Pidal, *Poema de Yúçuf*, dans *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1902, pp. 91-129.
- 228) v. *ib.* p. 93.
- 229) v. *ib.* texte arabe, pp. 95-111, et aussi p. 115. Egalement cf. A. R. Nykl, *Aljamiado Literature*, *Revue Hispanique*, 1929, p. 453.
- 230) A côté du castillan "tollo", il existe aussi en catalan "toll" et "tolla". Dans la province d'Alicante on note un nom de lieu : Tollos. Aussi cf. J. Hubschmid, *Praeindogermanica-a. Tul-in Bergnmen*, *Revue Int. d'Onomastique*, 1953, p. 96-97.
- 231) R. Menéndez Pidal note bien la tendance des Mozarabes à la palatalisation de l'initial (Orígenes, p. 239-240, et 432, de l'édition 1950). Mais d'après lui il ne s'agit que de l'initial.

## ERRATA

## VIA DOMITIA I (1954)

p. 161, l. 3. lire : Les travaux de M. Lévi-Provençal occupent..  
au lieu de : Le travail de M.L-P. occupe...

entre les pp. 162-163, à la troisième colonne du tableau des  
transcriptions, il faut lire : celle de R. Menéndez  
Pidal et d'A. Steiger,  
au lieu de "celle d'A. Steiger".

p. 163, l. 28, lire : voyelles brèves, au lieu de voyelles cour-  
tes

p. 164, l. 45 lire : " " " " " "

p. 165, l. 38, lire : qalawbaṭra, au lieu de qalawbaṭa

p. 166, l. 15, lire : formes au lieu de forpes.

## VIA DOMITIA II (1955).

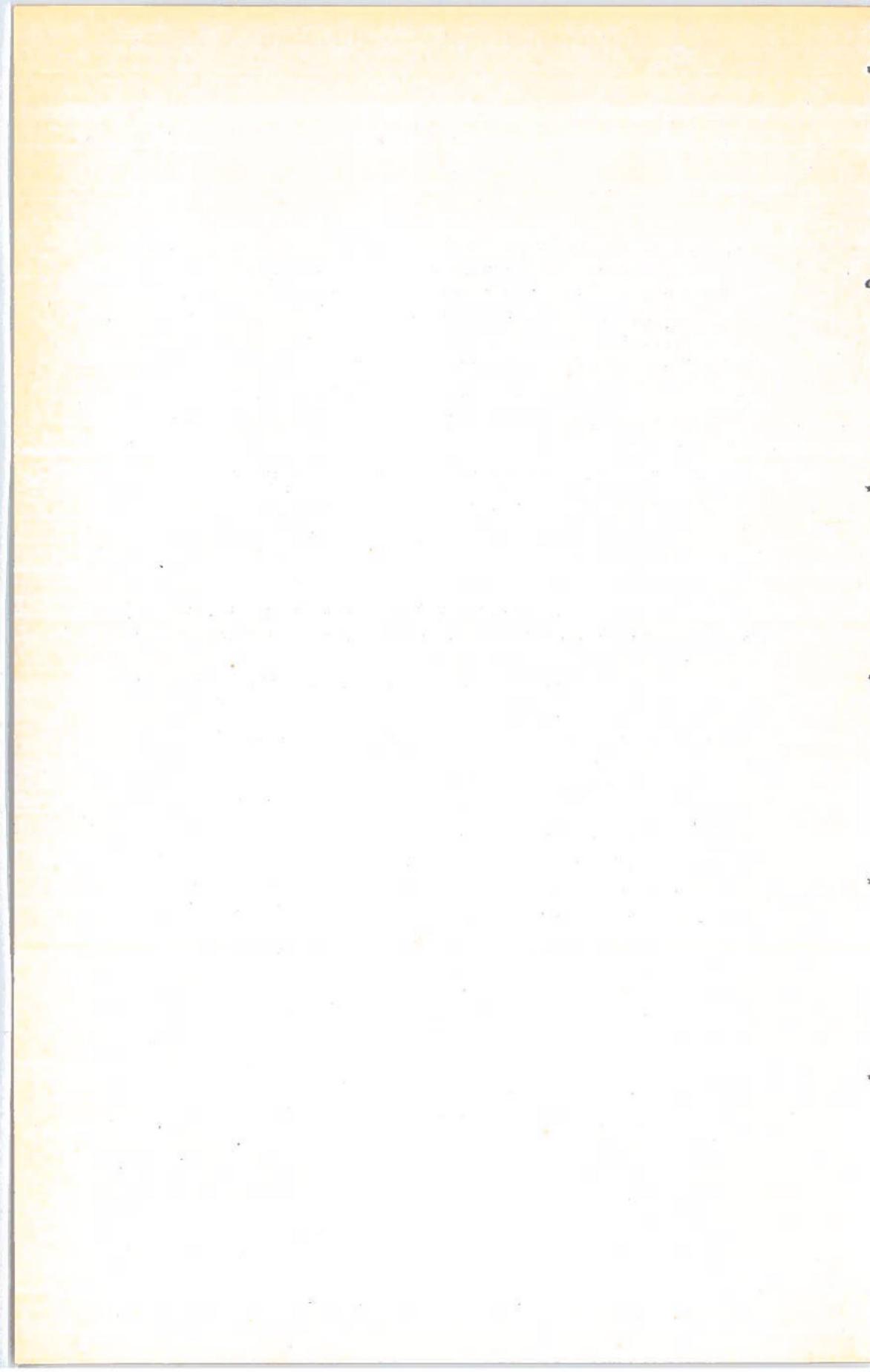
p. 38, l. 38, lire : Il devient ou bien : consonne + voyelle +  
consonne + voyelle, ou bien : voyelle + consonne + consonne +  
voyelle.

au lieu de : Il devient ou bien : voyelle + consonne + consonne  
+ voyelle.

p. 47, il faut ajouter au nom d'auteurs : Ibn Rustih IX/Yes,  
pour Narbonne : Râzi, X<sup>e</sup> s  
: Bakri, XI<sup>e</sup> s  
: Ibn Sa'îd, XIII<sup>e</sup> s.  
: Himyari XIII<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> s.

p. 54, l. 35/36, lire : des expressions arabes contenant l'l  
double se prononçaient en roman ibérique avec l'l palatalisé,..  
au lieu de : des expressions arabes contenant l'l palatalisé.

p. 58, l. 30 (n. 17) lire : La. QYNYWN ; n. f. mss g.L. QYNYWN ;  
S. QYNYWHH ; P. QYNYWN ; La. QYNNW.



**CONTRIBUTION A LA LITTERATURE ORALE**

**DE LA GASCOGNE PYRENEENNE**

---

Textes folkloriques de la vallée d'Aure

par

**J. CREMONA**

---

Dans les textes qui suivent nous donnons en premier lieu le texte orthographié traditionnellement d'après le Dictionnaire du Béarnais et du Gascon Modernes de Simin Palay, en deuxième lieu une transcription phonétique d'après le système du Nouvel Atlas Linguistique de la France et en dernier lieu une traduction aussi littérale que possible du texte aurois.

A - Prières et textes religieux

- 1 Abé Mario d'ét pellegri  
 ahé maryò d ep péllagri  
 Avé Marie du pèlerin
- 2 qué se n'lheuà de boù mayti ;  
 ké se n lewà de bu mayti  
 qui se leva de bon matin ;
- 3 dab éra dréto qué s'ségnò,  
 dabb éra dréto ké s sépò  
 avec la (main) droite elle se signa,
- 4 dab éra esqérro qué s' caussa.  
 dabb éra éskèro ke s kawsa.  
 avec la gauche elle se chaussa.
- 5 Se n'ba troubà éres trés Mariés :  
 se m ba trubà res trés maryés  
 Elle s'en va trouver les trois Maries :
- 6 qué n' batisòn ét hilh de Dieu  
 ké m batisòn étt-il dé dyèu  
 elles (en) baptisèrent le fils de Dieu
- 7 dab espades e couteaus,  
 dapp éspadés e kutós  
 avec des épées et des couteaux,
- 8 dab lancétes e cadlos.  
 dal lantsétés e kkadyós  
 avec des lancettes et des chaînes.

9                   Miroundèles, miroundèles,  
                  mirundèlés    mirundèlés  
                  Hirondelles,   hirondelles,

10                   qué benguém de paradis ;  
                  ké béngén    dé paradis  
                  nous venons du paradis ;

11                   qu' aouém bist ouó palanquéto  
                  k   awém bist wo palankéto  
                  nous avons vu une petite passerelle

12                   estrététo  
                  étrététo  
                  tout étroite

13                   comme éts péus de ma testéto  
                  kumo és péús dé ma téstéto  
                  comme les cheveux de ma petite tête.

14                   Qui plò harà, plo la passará ;  
                  ki plò hara plò la pasará  
                  Qui bien fera, bien la passera ;

15                   Qui moun harà, laguéns y darà.  
                  ki moun hara laguéns i dara  
                  qui mal fera, là-dedans il (y) ira.

16                   Préguém Dién e Sen Làuréns  
                  prégén dyéu e sén lauréns  
                  Prions Dieu et Saint Laurent

17                   qu'éts justes la pàssen allégraméns  
                  E édó yústés la pasen alégraméns  
                  cue les justes la passent joyusement.

18                   e qué méchont Satòn qué y doué laguéns.  
                  e ké réçon satòn ké i dwé lagéens  
                  et que méchant Satan y donne dedans.

- L. 2 - Littéralement "s'en leva" : "se lever" se dit normalement *lewa-* s en Aurois et ici on aurait dû avoir *ké z lewa* ; la présence du pronom semble être due à la nécessité de garder la mesure du vers.
- L. 3 - Noter le passage caractéristique de *a* tonique à *ò* au contact avec une nasale ; pour plus de détails, voir mon article *A localized aspect of Gascon phonology*, *The Modern Language Review* XLIX, p. 469. Ce passage, qui détruit l'assonance du troisième et quatrième vers, prouve que notre texte n'est pas originaire de la vallée d'Aure à moins qu'on ne fasse très probablement remonter la date de sa composition au haut moyen-âge ; voir à ce sujet notre note critique à la fin du texte.
- L. 6 - *batiza* est une forme savante ; populairement on dit *batyá*.
- L. 7 - *kutó* est un emprunt récent du français ; un emprunt plus ancien aurait donné *kutèu* ; la forme auroise et normale est *kuté*.
- L. 9 - Noter le *m* initial de cet emprunt du français, élément hypocoristique en toute probabilité. Le nom usuel de l'oiseau est soit *laudéto* soit *irundèlo*.
- L. 13 - *ma* est une forme empruntée du possessif : *éramyò* est la forme auroise ; *téstéto* est aussi emprunté et remplace *kəp*.
- L. 15 - *da* (DARE) subsiste en Aurois uniquement avec le sens de "donner de la tête" ; "donner" en général se dit *baça*.
- L. 16 - *sen* est la forme proclitique (normale en occitan) de *sont* (SANTU).
- L. 17 - Dans le langage courant, une forme plus adaptée est employée pour *mégòn* : *mièpòn* (du français MECHANT).
- L. 18 - *qué*, 3e.p.s. du présent du subjonctif de *da* "donner". Ce temps vient en entier de DONARE (DONEM, DONES, etc.) qui n'a pas laissé d'autre trace en Aurois.

## VARIANTES ET NOTE CRITIQUES.

Ce texte a été recueilli de la bouche de Mme J.-M. Castet (âgée de 75 ans) du Plan d'Aragnouet à Pâques 1953. Une première version m'avait été donnée par cette même dame à Noël 1948, différant de la deuxième dans les 5 premières lignes (le reste est identique) : les 2 premiers vers sont supprimés et les trois suivants sont à la première personne du singulier :

3  
 qué m' signi dab éra dréto,  
 ke n signi dab éra dréto  
 Je me signe avec la droite.

4  
 qué m' caussi dab éra esquèrro.  
 ke ñ kaussi dab éra éskèrro  
 Je me chausse avec la gauche.

qué m' bôy troubà éres très Mariés :  
 5 ke m bôy truhà rés très maryés  
 Je m(en) vais trouver les trois Mariés :

Les 4 premiers vers de notre première version m'ont été donnés aussi par M. J. Courrèges (68 ans) de Tramezaygues à Noël 1948 : il ne pouvait se souvenir de la suite de cette "prière". A Aragnouet, en 1949, je recueillis ce même texte de la bouche de Mme Rigassouéliou (80 ans) sous cette forme : vers 5 de notre deuxième version, vers 6, 11, 12, etc. de notre première, mais avec les variantes qui suivent :

14 qui plò harà, la passarà ;  
 ki plò harà la pasarà  
 Qui bien fera, la passera ;

15 qui môu hara, éy cayerà.  
 ki môu harà éy kayéra  
 qui mal fera, y tombera.

17 qué touti la passém laryamént  
 ke tÿti la pasém laryamént  
 que nous nous la passions aisément

18 e qué et démoun éy cày de laguéns.  
 e kk ed demÿn éy káy de lagéons  
 et que le démon y tombe dedans.

Cette "prière" n'est certainement pas originale de notre vallée : même si nous ne tenons pas compte des nombreuses formes linguistiques importées, nous trouvons des traces de prières très semblables dans des régions aussi lointaines que l'Auvergne. Nous n'avons qu'à comparer notre texte avec deux "prières" recueillies par M. le professeur Dauzat en Basse Auvergne (2).

(A) "La parole de Dieu, on dit qu'elle est aussi grande que le ciel et la terre, mais le bon Dieu en marche devant. Il n'est ni pour l'un, ni pour l'autre, mais pour nous tous, pauvres petits pécheurs. Les portes du paradis sont claires comme le jour, et celles de l'enfer qui sont noires comme le charbon. J'ai passé sur une petite planchette, qui n'est pas plus grande que le cheveu de ma petite tête (littéralement : têtette); qui la sautera, bienheureux sera; qui ne la sautera pas, criera : "l'âme de Dieu!" l'âme de Dieu ! qu'ai-je fait de ne pas dire la Parole de Dieu !" Qui la sait et ne la dit pas, je ne sais pas comment le corps (ou "coeur": les mots étaient jadis homonymes) ne lui en fend pas."

(B) "La petite parole de Dieu, la plus belle (que) fit Dieu notre Seigneur, pleige (?) tous nos péchés, nos petits péchés. Hélas! on Dieu, j'en traîne, moi, j'en traînerai jusqu'à l'heure du jugement.

Mon âme tremble au corps, comme la feuille au bord. Hirondelles, d'où venez-vous ? Je viens du paradis, vous voyez. J'ai sànté une planchette qui est si belle et si petite. Qui la saura, la petite *Parole de Dieu*, la sautera. Qui ne la saura pas, de l'autre côté en restera, et mandira père et mère qui ne lui ont pas appris la petite *Parole de Dieu* à l'âge de sept ans."

Une "prière" semblable à cette *Parole de Dieu* m'a été donnée par Mme. Rgassouélou à Aragnouet sous le titre de "Les sept articles de la foi" ; mais elle est obscure par endroits et probablement déformée :

## II

Ets sèpt articles de la fé.  
es sèt artiklés de la fé  
Les sept articles de la foi.

- 1 Christiòs e christiònes, nos podém sabé da qui méllhou  
kristyò e kristyònes nos pòdén sabé da kki méllu  
Chrétiens et chrétiennes, nous pouvons savoir de qui mieux
- 2 nous n' pourié m'enfourmò, qué da Diéu e éra Bièrges Mario :  
mun puryé m'enfourmò ké da ddyéu e ra byèrjes mariyo  
nous en pourrait m'informer, c'est de Dieu et la vierge Marie
- 3 éra Bièrges Mario se n'ba per eres carrères de Jérusalem sercà  
lu  
era byèrjes mariyo se m ba pé res karères de jérūzalèm serka  
lu  
la Vierge Marie s'en va par les rues de Jérusalem chercher le
- 4 ray de soun fi zoû. Era lhéna lns ouéys àu cèn : qué bi  
Fay de sun fi zu éra léwa lu wéys òw sèn ké bi  
rayon de son petit fils. Elle leva les yeux au ciel:  
elle vit
- 5 lous ? de soun fi zoûû touto se n'esperrécà. Lous péus d'ét  
luz éyün de sun fi zun tuto se n'espéréka lus péus d'ék  
les haillons ? de son petit fils tout se (en) déchirer. Les  
cheveux de la
- 6 cap qué s'arrigà. O mòì doncéto, o mòì Mario, yoû nou yè  
ka ké s ařigà o mòy duséto o mòy mariyo gn n éy  
tête, elle s'arracha. Oh mère doucette, oh mère Marie, je n'ai
- 7 douloû, qué bous me n'dat a yoû! Ets sèpt articles de la fé,  
dulü ké bus me n dat a yu es sèt artikles dé la fé  
douleur, que vous m'en donnez à moi! Les sept articles de la foi,

8 qui n' òws sap e n' òws dits, noustré Sagné qu' òws maladits ;  
 ki n òws sap e n òs dits nustré ségné k òws maladits  
 qui ne les sait et ne les dit, notre Seigneur les mandit ;

9 qui òws éntén a dide e n' òws aprén, noustré Sagné qu'  
 ki y òwz éntén a didé é n òwz aprén nustré ségné k  
 qui les entend (à) dire et ne les apprend, notre Seigneur

10 àus àc arèbrémbé a ét dyò de yondyémént. Jésus, Mario  
 awz ak arèbrémbé a d dyò de gndaméngt jézüs maryò  
 le leur rappellera au jour de jugement. Jésus, Marie,

11 ayàt pyétàt de noudànti !  
 ayàt pyétat de nudawti  
 ayez pitié de nous !

l. 1 - La marque du pluriel manque exceptionnellement à *kristyò*. *nos* pour le régulier *mus* est aussi exceptionnel et peut-être influencé par l'aragonais ; la forme pleine en aurois est *nudawti*. *da* n'est presque certainement pas une forme locale : je ne l'ai rencontrée nulle autre part qu'ici et dans la ligne suivante (cf. le Dictionnaire de Palay, s.v. *da*) ; elle semble ne pas avoir été bien comprise de notre informatrice : le renforcement de la consonne suivante est celui qui aurait été donné par *dad* "avec".

l. 2 - *puryé* : forme étrange pour le régulier *purryé* influencée probablement par le français. *m* : changement de sujet, mais peut-être forme haplogique de *mus* "nous". *ké* : forme exceptionnelle de *kéy* "c'est" ? *dyèrjes* : du nominatif \*VIRGINIS ; la diphtongue à l'accent est due à la forme française.

l. 3 - *lu* : forme empruntée de la plaine, particulièrement fréquente dans des textes de caractère religieux.

l. 4 - *sun* : comme pour *lu* ; la forme régulière auroise est *ét swé*. *fizy* : hybride étrange dérivé du français *filz* ; cf. la ligne suivante.

l. 5 - *eyun* : forme ultra-correcte de "haillons" ?

l. 7 - "que vous m'en donnez à moi" : "donnez-en moi".

l. 8 - *òs* : forme abrégée de *òws*. *nustré* : forme savante de *nysté*. *ségné* : du nominatif SENIOR ; cette forme n'est usitée que dans cette expression : normalement, on dit *sény* (SENIÖRE).

l. 9 - *arèbrémbé* : présent du subjonctif.

III Préparation pour la communion (Mae. J.M. Castèl, du Plan d'A-ragnouet).

1 Préparo-t en chrestião de cor e d'esprì,  
 préparò t én krestyò de kòr e d'esprì  
 Prépare-toi en chrétien de corps et d'esprit,

2 qué m' tardé d' arsébé nousté Ségne Jésus Christ.  
 ke n tardé d' arsébé nousté ségné jézù kri  
 qu'il me tarde de recevoir notre Seigneur Jésus Christ.

3 En aquéra tàulo prédeuto qué yoù boy adourà,  
 én akéra tàulo prédeuto ké yu bõy ađura  
 à cette table présente que je vais adorer.

4 examino ta concienço auòn d'y arribà.  
 édzamino ta kunsyénso awòn d'i arriḡa  
 examine ta conscience avant d'y approcher.

5 Et àyes toun còr nété coumo ér òr :  
 ést avés tun kòr nété kumo ér òr  
 Et aie ton cœur pur comme l'or :

6 toun còrs finirà e toun àmo serà.  
 tun kòrs finirà e tun amo séra  
 ton corps finira et ton âme sera.

1. 1 - Noter la place de l'accent : la forme normale de cet impératif est *préparo*, mais ici l'accent est attiré vers la syllabe suivante par le pronom réfléchi.

1. 4 - Noter *ta* ainsi que la forme des pronoms possessifs des lignes suivantes : ce sont toutes des formes empruntées des dialectes de la plaine.

1. 6 - *QEO* : la seule exception que nous connaissons à la loi du passage de *a* tonique à *o* au contact avec une nasale.

B - VERS DIVERS

1 - Formulettes pour la fabrication des sifflets en bois de frènes :

a) Le Plan :

1 Sàbo, sàbo, pèt de cràbo,  
 Sàbo sàbo pèet de kràbo  
 Sève, sève, pet de chèvre,

2 se nou bôs pas sabà  
sé nu bôs pas saḃa,  
si tu ne veux pas sever,

3 qué t' ahouérèy en pount de Balentino.  
ké t' ahwérèḃ em pun dé baléntino  
Je te jèterai au pont de Valentine.

1. 1 - *sḃo* "sève" : 2ème pers. du sing. de l'impératif de *sḃa* "sever"  
Pet de chèvre = chose sans valeur.

1. 3 - *ahwè* "jeter", de \*ADFUNDARE, avec développement irrégulier du  
groupe -nd- ; nous ne connaissons qu'un autre exemple de cet-  
te chute : *ḃra Laméze* "Lannemezan" (LANDA MEDIANA). Quant au  
Pont de Valentine, il s'agit probablement du pont sur la Garonne à  
Valentine, sur la route de St. Gaudens à Martres-de-Rivière.

b) Azet :

1 Sḃo, sḃo, croûs de pâlho,  
sḃo sḃo krus de palo  
Sève, sève, croix de paille,

2 hîto, hîto, en Péyrahîto,  
hîto hîto ém pèyrahîto  
fuis, puis, à Pierrefitte,

3 ena mouléto de Piyo,  
na muléto de piyo  
au petit moulin de Piyo,

4 en carroutéto de Cabirò.  
en karutétot de kabirò  
au petit rocher de Cabiro.

5 Se nou bôs pas sabà,  
sé nu bôs pas saḃa  
Si tu ne veux pas sever,

6 qué t' anarèy ahouè en u hourtrigà ;  
ké t' anarèy ahwè én ù hurtriga  
je t'irai jeter dans une touffe d'orties ;

7 qué y aurà sèrps e ludèrts  
ké y awrà sèrs è lüdèrs  
Il y aura des serpents et des lézards (verts)

e linfètes en infers.  
 8 é linfétés en infers  
 et des ? en enfer?

1. 1 - *krus de pāo* : altération euphémistique du *péet de kraho* de la formule précédente ?
1. 2 - *hito* : ce mot est peut-être une altération de *hūy-té* "fuis (-toi)", sous l'influence des deux dernières syllabes de *pèyrahito* (PE-TRAFICTA), nom de lieu très fréquent dans la région.
1. 3 - *piyò* : maison à Camparan (Près d'Azet).
1. 4 - *kabirò* : maison à Azet (CAPRIOLU) : c'est un nom de maison très fréquent en Vallée d'Aure.
1. 6 - Vers defectueux en toute probabilité ; on pourrait lire :  
*ké t ahwèrèi én ù hurtriga*
1. 8 - *linfétés* : ì représente la nasale labio-dentale ; mon informateur n'a pas pu me donner une signification pour ce mot ; il a certainement dû représenter un petit animal ou insecte désagréable. On pourrait y voir un dérivé de NYMPHA avec dissimilation consonantique de N- : le traitement du groupe -MF- est savant. *infers* aussi présente quelques difficultés : INFERNU donne régulièrement *ihèr* en Aurois ; mais si l'on pourrait à la rigueur expliquer ici le traitement savant de cette forme, comment expliquer le -s ? Il est très possible que <sup>nous</sup> devions lire cette fin de vers "*e ninfers*" et que ce mot appartienne à la même famille sémantique que les trois substantifs précédents.

2 - Incantation (Aragnouet).

Ratus - Patus  
 1 Fatus - patús  
 Ratus - Patus

qu'a boutat ét houéc  
 2 k a hutat èt twék  
 a mis le feu

en impositòrium  
 3 en impòzitòryum  
 au ?

d' Antipulònt.  
 4 d antipulònt  
 d' Antipulant.

ès dyables qué s' crémen,

- 5                   é z dyabblés ké s krémén  
les diables (se) brûlent,  
e 'ra prèbe kartòno tabé.
- 6                   é ra prèbe kartòno tabé  
et la ?           ?           aussi.

## NOTES CRITIQUES.

Cette incantation m'a été donnée à plusieurs reprises par Mme Rigassouélou d'Aragnouet (voir page 77) qui l'a accompagnée du commentaire suivant : "Râtus-Pâtus, c'est un chat et il a mis le feu au lit nuptial d'Antipulant (un grand seigneur d'il y a très longtemps) ; les diables, ce sont les draps qui brûlent ; la "prèbe cartonno", c'est la couverture qui brûle aussi." La dictée de cette incantation et de sa traduction était accompagnée à chaque reprise d'un grand air de mystère.

Pourtant le mystère se laisse facilement pénétrer : il est évident que la "prèbe kartòno" est une corruption de "frèbe kartòno", fièvre quartaine, corruption très intéressante du point de vue phonétique, comme nous le verrons sous peu. L'histoire se résume donc ainsi : Antipulant est en proie à plusieurs démons dont l'action maléfique se manifeste par cette fièvre quartaine. Il va mourir (*impositorium* = lit de mort, catalfaque ?) quand survient le chat, esprit bénéfique, (4) qui, en mettant le feu au lit (en renversant un des cierges par exemple) débarrasse Antipulant de ses diables et, par conséquent, de sa fièvre. Nous sommes évidemment en face d'une relique d'histoire de sorcellerie et d'exorcisme.

Du point de vue linguistique, ce petit fragment est du plus haut intérêt. *Ratus-Patus* est évidemment une latinisation plaisante de *rat* et *patte* (dans le style de Rodilardus, Reminagrobis, etc.). *Impositòrium* est aussi un latinisme : *impositòri* aurait été une forme plus arnoise. Quant à *Antipulant*, nous ne savons que penser de cette forme. Mais ce qui nous intéresse le plus dans ces lignes c'est *prèbe* pour *frèbe* : l'issue normale du groupe FR- à l'initiale est *her-* en arnois, mais dans *frèbe* ce changement n'a pas eu lieu, sans doute à cause du caractère savant du mot. Ce changement de *f* en *p*, régulier en basque, mais fortuit sans doute ici et dû à ce que la phrase n'était plus comprise, illustre clairement la double articulation, labio-dentale et bi-labiale à la fois, de l'*f* dans notre région (5).

## 3 - "NURSERY RHYME" (Tramezaygues) (6)

- 1                   Hârri, hârri, t'ara sàu  
hâri hâri t'ara sau  
Haro, haro, an sel (?)  
qué maytî serà Nadân.
- 2                   ké maytî sérà nadân  
car demain il sera Noël.

Quoant e quoâte cabalhèrs  
 3 kwant é kwate kabalèrs  
 Combien et quatre chevaliers  
 n'a passat péra lono de débat :  
 4 n a pasat péra lono dé débat  
 (en) sont passés par la plaine d'en bas.  
 m'y on dichat ni pourrét, ni càulét,  
 5 m y òn diçat ni puřét ni kawléçt  
 ils m'ont laissé ni poireau ni chou,  
 ni càdrè at sus ét houéc,  
 6 ni kawdrè at suz ét twék  
 ni chaudron an dessus du feu,  
 arré més qu'u péréc de haryò  
 7 ařé més k ũ pérék de haryò  
 rien (plus) qu'une pincée de farine  
 de hè 'ra còco ara garyò.  
 8 de hè ra kòk ara garyò  
 pour faire le gâteau pour la poule.  
 Era garyò qué né mouroù,  
 9 éra garyò ké né mmuřu  
 La poule en mourut,  
 éra pipi d'Erascoulhoù.  
 10 éra pipi d'érasculu  
 la pipi d'Erascouillon

1. 3 - Quoant et quoâte : lit. : combien et quatre, c'est à dire "quelle grande quantité" (cf. "mille et un" "tout le monde et son père").

1. 9 - l'allongement de "m" et de "r" dans mmuřu sont irréguliers.

1. 10 - Vers corrompu en toute probabilité : en son état présent il ne signifie rien.

#### 4 LES JOURS DE LA SEMAINE DANS LE LANGAGE D'UN BUCHERON (Aragouet) :

Dilùs, entà ét hust,  
 1 delùs énta t tũst  
 Lundi pour le fût,  
 dimòrs, ta és canòrs,  
 2 dimòrs ta s kanòrs  
 mardi pour les canards,  
 dimècres, qué s'boutà éres yètres,  
 3 dimèkrés ké z buta rez yètrés  
 mercredi se mit les guètres,  
 ét diçyàus, entà és pyàus,

- 4           éd diđans énta s pyąus  
le jendi pour les billots,  
dibès, éntà 'rés espyés,  
5           diđés énta réz éspyés  
vendredi pour les épines,  
ét di sätte, éntà ét byądye,  
6           éd di sätte énta b byądę  
le samedi por le voyage,  
ét diméndye, ét loup qué s' péndye.  
7           éd diméndę éi lut ke s péndę  
le dimanche, le loup se pend.

La ligne 6 nous paraît défectueuse.

5 RECETTE POUR OBTENIR UNE BONNE LESSIVE (Azet) :

Sèt de léndres, sèt de caléndres,  
sèt dé léndrés sèt de kaléndres  
Sept (mesures d'eau) de tièdes, sept de plus chaudes,  
sèt de blònkės, sèt de boulhòntes,  
sèt dé blònkės sèt dé bujhòntes  
sept de blanches, sept de bouillantes,  
éra arruscądo blòncó .  
ér arrũskądo blòńko  
la lessive blanche.

Les "sept de blanches" signifient "sept mesures d'eau au moment même de bouillir". Cette petite recette est particulièrement intéressante parce qu'elle contient deux adjectifs rares : *léndre* et *kaléndre*. Le premier signifie "à peine tiède", le deuxième "tiède", et les deux sont uniquement employés en parlant de l'eau (7). *kaléndre*, ou, au féminin, *kaléndro* représente certainement un continuateur de CALENTE ou \*CALINTA, avec vocalisation d'occlusive après nasale et propagation dissimulée de l. *léndre* est moins facile à expliquer : on peut partir de *kaléndre* et expliquer notre adjectif par la déglutination d'un préfixe péjoratif ou augmentatif *ka-*(8) ; ou bien y voir un continuateur de \*LENTE, croisement phonétique et sémantique de LENIS et de LENTUS, avec même développement phonétique que dans le cas de *kaléndre*.

## 6 - COUPLETS DE QUADRILLE (Le plan, Aragnouet) : (9)

1 Trobi ér arrénòrt, éra boup e éra lèbe,  
tròbi ér afenòrt é ra hup é ra lèbe  
Je trouve le renard, la renarde et le lièvre,

2 tròbi ér arrénòrt e éra boup dansà. (bis)  
tròbi ér afenòrt é ra hup dantsa  
Je trouve le renard et la renarde (à) danser

3 Quàn m'ac auryés dit, n'ac auryéy crédùt.  
kam m ak awryéz dit n ak awryéy krédùt  
Quand tu me l'aurais dit, je ne l'aurais pas cru.

4 Pantéloùs en cu cousùts dab hyéu crut.  
pantélus en kù kuzù ddapp yéw krùt  
Pantalons au cul cousus avec du fil cru.

5 Quoàte mandòrres, quoàte cauléts,  
kwàte mandòrres kwàte kawléts  
Quatre pommes de terre, quatre choux,

6 toùti mdu coéts.  
tùti mdu kwéts  
tous mal cuits.

1. 1 - A remarquer la division de fonctions de l'ancien terme pour le renard (*bup*, de VULPE f.) et du nouveau, emprunté au français ; *bup* est d'ailleurs en voie de disparition.

1. 5 - Est-ce une allusion aux quatre couples de danseurs (pommes de terre = femmes ; choux = hommes) ?

7 - VERS QUE LES ÉCOLIERS RECITENT À L'INSTITUTRICE POUR LA  
St VINCENT (Le Plan) :

1 Dàt-lou, dàt-lou, madaméto,  
dallu dallu madaméto  
Prenez prenez gentille dame,

2 chinc oéus e ouó couquéto  
sing wéus é wó kukéto  
cinq oeufs et un petit gâteau

3 e u plat de pesquéihoûs,  
é ù plat dé péskéjus  
et un plat de beignets,

4 e qué chéuqéròm tous  
é ké séwkéròn tus  
et nous trinquerons tous

5 à 'ra bòsta santàt.  
a ra hòsta santàt  
à (1a) votre santé.

1. 1 - *dqllu* : interjection très répandue correspondant au français "faites", "allez" : (lit. : donnez-le).

1. 2 - Noter la sonorisation de l'occlusive après nasale dans *siŋg* : la forme normale (isolée) est *siŋk*.

1. 4 - *séukq* : lit. : choquer (les verres). La diphtongaison de "u" non accentué à l'initiale est fréquente en aurois : *péusq* "pousser"; *seupq* "souper"; *teukq* "toucher"; etc. Mais ce n'est que quand la consonne précédente présente un élément palatal que la diphtongue est régulièrement prononcée : *dyéukéto* "violette"; *pyé-urq* "piocher"; etc. Dans *séukq*, la consonne initiale est une réalisation de *sy*.

## 8 - ROMANCES (berceuses) : (10)

### a) de Tramezaygues :

1 Eres bàques d' ét Soulè  
érez bàkes d' ét sulè  
Les vaches du 'Soulè'

2 lounco còrdo Dyéu qué n' hè :  
luniko kòrdo dyéw ké n è  
longue corde (file) Dieu en fait :

3 de Laouàys 'tə Puy Maquè.  
de laways ta puy makè  
de Laouàys à Puy Maqué.

4 Et bédét de Mouròno  
éb bédét de muròno  
Le veau de Maurane

5 qué saute na Garyòlo ;  
ké saute na garyòlo  
saute dans (le pré) la Perdrix Blanche

6p qué saute, qué péte, qué tant ac esperréque,  
ké ssawté ké pété ké tuk ak éspéréké  
Il saute, il péte, il déchire tout cela.

7 qué saute, qué cague, qué tant ac escagarre.  
ké ssawté ké kage ké tuk ak éskagaré  
Il saute, il chie, il conchie tout cela.

8 bè-lo dide a Pounohouñ,  
bè lo dide a bunohun  
Va le dire à Bonnefont,

9 qu'éres bàques atyéu soun.  
k érés bakes atyéu sun  
que les vaches sont là.

1. 1 - *sulè* : un des termes par lesquels on désigne le grenier ou l'étage d'une maison ; ici, c'est probablement le nom d'une maison à Tramezaygues.
1. 3 - *lawpys*, *puy maké*, et au vers 5, *garyòlo* : noms de quartiers en montagne.
1. 4 - *muròno* : nom de vache (M AURANA).

b) de Soulan :

1 Eres bàques d'Estremè  
érez bakes d'éstrémè  
Les vaches d'Estremè

2 lohno còrdo en déouen hè :  
lunò kòrdo en déwen hè  
longue corde en doivent faire :

3 de Hérèchou 'ta 'Stéré.  
de hérèchou ta stéré  
de Hérèchou à Estéré.

4 Era Puméto a ét déouont  
éra puméto a d déwont  
La Pomette au devant

5 dab éra esquéro de Sen Youn ;  
dab éra eskéro de sen ywñ  
avec la clochette de Saint Jean ;

6 éra 'Squiròlo a ét darrè .  
éra skiròlo a d dañè  
l' Esquirole (an) derrière

7 dab éra esquéro de Sen Pè.  
dab éra eskéro de sem pè  
avec la clochette de Saint Pierre.

*primé*

9 - PASTOURELLE (Le Plan) :

1 Quòn èri pètitòto  
kòn èri pètitòto  
Quand j'étais toute petite

2 qué gardàoui 'rus aucoùs ;  
ké gardawi ruz awkus  
Je gardais les oisons ;

3 àro qué sòy gròndòto,  
aro ké sòy gròndòto  
Maintenant que je suis grandette,

4 qué m'gàrdi lous moutòus.  
ké ñ gardi luz mutus  
je (me) garde les moutons.

1. 2 et 4 La forme des articles définis n'est pas auroise, mais empruntée à la plaine (l'aurois aurait eu *éáz* ou *éz*).

## C - CONTES ET HISTOIRES

1 - HISTOIRE DE MARS ET DU BERGER (Le Plan, Aragnouet, Azet) <sup>11</sup>

Entà ets moun-lbéouats, u oélhé qué s' digou : "A  
 éntà éz moun léwats ū wélè ké z digu a  
 Aux 'mal levés', un berger se dit : 'Malgré (aux

despens de mours e héréouè, cada oélho qu' a soun courdè".

2 despens de mours e héréouè kada wéjo k a soun kurde  
 despens de) mars et février, chaque brebis a son agneau".

A sé digou mours : "Qué t' àc pouyéy hè paga", e qu' ou  
 3 a sé digu mours ké t ap pouyéy hè paga e k ou  
 A soi dit mars : "Je pourrais te le faire payer, et il lui

démoude mours a abryeu : "Prèsto-me-n u, prèsto-me-n dus  
 4 demoude mours a bryeu prèsto mé n ū prèsta mé n dūs  
 demande (mars) à avril : "Prête-moi (en) un (jour), prête-moi deux

prèsto-me-n trés, e you qué n'éy u, qué hèn quoate : qué  
 5 prèsta mé n trés e yu ké n éi yū ké hèn kwaté ké  
 prête-moi en trois, et moi qui en ai un, cela fait quatre :

bos bédé a ét oélhé quin lou bdm hè quoabate".

6 bos hédé a w wélè kil lu bdm hé kwabate  
 tu vas voir, le (au) berger, comment nous l'allons tourmenter".

Et sé, ouó tourmento terriblo de nèu : nous pouyéouen  
 7 ét sé wó tumentó tériblo de nèu nu pouyéouen  
 Le soir, une tourmente terrible de neige. Ils ne pouvaient

habità éna moutògno. Et oélhè, téntat d'agéro tourmento, qué  
 8 abità éna moutògno éw wélè téntat d'agéro tumentó ké  
 habiter dans la montagne. Le berger, affolé par cette tourmente,

prénou ét cauderét e qué y hica u agnérèt debát. Era  
 9 prénu ék kòwérèt é ké i hika ū agnérèt debát éra  
 prit le chaudron et y mit un petit agneau au-dessous. Le

toutrado qu' ancidou touti éts agnets, e tout ét béstyà qué  
 10 tuřado k awsiou tuti édz agnets e tutt éb béstyà ké  
 gel tua tous les agneaux, et tout le bétail

crébà éna pléto de Soulagnère. Er agnét de qui ère debát ét

11 kréřa éna pléto de su lanèro ér agnét de ki ère debát ék  
 creva dans le parc de Soulagnère. L'agneau qui était sous le

- 12 cauderét qué s' sambà, més éra couò qu'òu sourtie qu'òu cayòu  
kòwdrégt ké s sawbà més éra kwò k òu surti é k òw kayu  
chaudron se sèuva, mais la queue lui sortit et lui tomba
- 13 nét. Et oélné, més mourt qué byéu, qué s'poudòu arréméte  
négt éb wélé mez murt ké byéu ké s puñ aréméte  
net. Le berger, plus mort que vif, (se) réussit à rentrer.
- 14 a càdo dab ét cagnét, ér agnèt e ét cauderét.  
a kaço dabbék kanét ér agét é k kòwdrégt  
chez lui avec le petit chien, l'agneau et le chaudron

1. 1 - "les mal levés" : on appelle ainsi le dernier jour de mars et les deux ou trois premiers jours d'avril à cause du mauvais temps qui leur est habituel. C'est ce qu'explique cette histoire.
1. 2 - *sun kurdè* : ce terme est espagnol (CORDERO) : l'adjectif possessif est également étranger : en aurois il aurait été *ét swé*.
1. 4 - La requête peut commencer ainsi : *prèsto # ù ayò*... "prête-moi un jour..." ; noter le traitement final de "a" atone dans *prèsto*, mais non final dans *prèsta* : cette divergence n'est pas significative et dépend entièrement du débit.
1. 6 - *bòs* : on dit normalement *bas* "vas" et *ba* "va" ; cependant par analogie avec *bòy* "vais", *bòm* "allons" et *bòn* "vont", *bòs* et *bò* sont aussi courants. *kwabaté* est un dérivé de *kwò* "queue" (CODA) et *bqte* "battre" (# *BATTERE*), et signifie littéralement "battre la queue", c'est-à-dire "être tourmenté, ennuyé."
1. 11 - *sul qèro* : nom d'une parcelle de montagne près d'Aragnouet (#SOLANEARIA).

L'antiquité de ce conte est indéniable : une version presque identique était encore connue (et l'est peut-être toujours) à Lucques, en Toscane, dans la deuxième moitié du siècle passé et a été publiée par Nieri sous le titre de *Marzo e il pastore*. (12) En voici, très brièvement, le résumé :

Pendant tout le mois de mars, Mars essaye d'attraper le berger au piège de son mauvais temps. Mais le berger est plus malin que lui et réussit chaque fois à éviter les tempêtes qui lui sont dirigées. La fin du mois arrive enfin et le berger, content et soulagé de ne plus avoir affaire avec Mars, néglige les précautions qu'il avait su prendre. Cependant Mars réussit à emprunter un jour à Avril et réduit en très mauvais état le troupeau du berger. C'est depuis cette année là que mars a trente-et-un jours.

Ce même thème se retrouve dans le folk-lore anglais et écossais. Voi-

ci un proverbe anglais, entre autres, qui date de la première moitié du dix-huitième siècle :

'March borrow'd of April three days and they were ill,  
They kill'd three lambs were playing on a hill.' (13)

Et un autre, écossais, du siècle passé :

'March borrowd from April  
Three days, and they were ill:  
The first o' them was wind and weet ;  
The second o' them was snaw and sleet ;  
The third o' them was sic a freeze,  
It froze the birds' nebs to the trees.' (14)

Nous avons évidemment affaire à un lieu commun du folk-lore européen, la cristallisation en conte de la crainte de tout berger pour les perfidies de mars en nos climats. (15) En vallée d'Aure, le conte est en voie de disparition et l'on ne s'en souvient encore qu'à cause de la requête de Mars à Avril que presque tous connaissent et dont il existe plusieurs versions.

2 - CONTE DE SORCIERES (Aragouet) :

- 1 A la bétz, u còp, qu'ère a Tramézaygues oua hénno  
a la bés ū kòt k ère a tramédayges wa hénno  
Alors, une fois, il était à Tramezaygues une femme  
qu'ayéoue a partì entà Canélhes a càndo de u parì qu'ayéoue hèt  
2 k ayéwé a ppartì énta kanéjés a kàwò dé ū parì k ayéwé hèt  
qui devait partir pour Caneilles à cause d'un pari qu'elle avait  
fait.  
a ' ra belhàdo. Qu'ère méyanét e qu'ayéoue pòu. Qu'atràpe u gat  
3 a ra béjado k ère méyanégt é k ayéwé pòu k atrapé ū gat  
à la veillée. Il était minuit et elle avait peur. Elle prend un  
chat  
e qu'òu se boutà en dabantàu 'tà birà éres broûches de canélhes.  
4 é k òw sé butà én dabantàu ta birà érez brupés dé kanéjés  
et elle se le mit dans (son) tablier pour détourner les sorcières  
de Caneilles.  
5 Quon arribà a Canélhes, qu'ou boughéouen sawta dessus toutes éres  
kòn ařihà a kannéjés k òw buléwén sawta dessus tut èrés  
Quand elle arriva à Caneilles, elles lui voulurent sauter dessus,  
toutes les  
broûches, més qué s'abisòn qu'en dabantàu qu'ayéoue u gat e  
6 brupés méss ké s ahizòn k én dabantàu k ayéwé ū gat e  
sorcières, mais elles s'aperçurent que dans le tablier elle a -  
vait un chat et un  
qu'ou digoim : "Qu'és plò uroùdo, qu'és plò uroùdo, d'zoué ét

- 7 k òw digùn k és plò ùrũdò k és plò ùrũdò ð awé ég  
elles lui dirent : "Tu es bien heureuse, d'avoir le  
gat minéràn en dabantàn. Se nou, qué sabéryés ét pari d'éra  
8 gat minéràn en dabantàn sé nu ké sabéryés ép pari d'éra  
Chat noir dans ton tablier. Sinon tu saurais le pari de la  
nét ço qui bàn". E qué la dichòn parti.  
9 nêst sò ki bàn é ké la digòn parti  
nuit ce qu'il vaut". Et elles la laissèrent partir.

1. 2 - Caneilles : petit vallon retiré entre Tramezaygues et Saint-Lary  
(= \*CANNICULAS ?).

1. 8 - gat minéràn : "chat noir" (MINERALE) ; chat des cavernes ?

3 - CONTE DE L'OURS ET DU RENARD (ARAGNOUET, Le Plan) :

- 1 U dyò, ér ous qué s' boulhéoué hé u comp en éres  
ũ dyò ér us ké z buléwé hé ù kòmپ én és  
Un jour, l'ours (se) voulait faire un champ dans  
les

2 Carbouères (a ét ticò d'ét Castérà). Qué parti dab éra boup  
karbùeres a t tikò d'ék kastérà ké parti dab éra bup  
Carbouères (an mamelon du Castérà). Il partit avec le renard  
e qu' atrapòn oud brésko de mèu.

- 3 é k atrapòn wo brésko dé mèu  
et ils trouvèrent un rayon de miel (16).

4 A ér aute maytî, qué s' arrayàouen ér ous e éra  
a r aute maytî ké s arayawén ér us é ra  
(A) l'autre matin, ils se chauffaient (au soleil) l'ours et le

- 5 boup, é éra boup qué s'boute a hè -"Plèti, plèti! Plèti,  
bup é ra bup ké s bupé a hé plèti plèti plèti  
renard, et le renard se met à faire -"Plaît-il (bis)! Plaît-il

6 plèti ! - Yé sdy assì ! - Qui bous apère, coumòy ? qu'òu  
plèti yé sdy asì ki bus apère kumòy k òw  
(bis) ! - Je suis ici ! - Qui vous appelle, commère ? lui

- 7 digù ér ous. - Qu' èy éra bedyò e qué m' souénéen entà  
digù ér us k ey èra bédyò é ké n swénéen entà  
dit l'ours.- C'est la voisine et ils m'appellent pour

8 batyálhes ; y anarèy, coumpày ! - Anòt-y, anòt-y bous, coumòy  
batyalés y anarèi kumpai anòt i anòt i bus kumòy  
(un) baptême ; j'irais (volontiers) compère!-Allez-y, allez-y,  
commère.

9 e pourtat-mous quanqu'arré! "Quòn tournò, qu'ou digou: - "Quin  
 é purtam mus kawak ařë kòn turnò k òw digu kin  
 et portez-nous quel que chose! " Quand elle rentra, il  
 lui dit: - "Com-

s'aperàoue? - "Counensèlis! coumpày!"  
 10 s aperawé kumensèlis kumpaj  
 ment s'appellait-il? - "Entame-le-pot", compère!"

A ér àute maytí, qué tournò a dìde parelh e coumpày  
 11 a r awte maytí ké turnò a dìde parèl é kumpaj  
 (A) l'autre matin, elle se remit à dire pareil et  
 compère

qu'ou digou: - "Anot-y, anot-y bous, coumòy!" Quòn tournò  
 12 k òw diçù anòt i anòt i bus kumòy kòn turnò  
 lui dit: - "Allez-y, allez-y, commère!" Quand elle rentra,

qu'ou digou: - "Quin s'aperàoue? - Ameyèlis, coumpày!"  
 13 k òw dikù kin s'aperawé ameyèlis kumpaj  
 il lui dit: - "Comment s'appelait-il? "A-mi-le-pot", com-  
 père",

Qué passa dñs ou très dyès e qué tournò a souò:  
 14 ké passà dñs u très dyès é ké turnò a swò  
 Il passa deux outrois jours et elle se remit à appeler:

- "Plèti, plèti! Plèti, plèti! - Qu'arrespounò coumpày:  
 15 plèti plèti plèti plèti k aři spunu kumpaj  
 - "Plait-il (bis)! Plait-il (bis)! Répondit compère:

- Coumòy, qué y a? - Ets de Palhàs qué sououen entà  
 16 kumòy ké y a éz dé palas ké swén entà  
 - Commère, qu'y a-t-il? - Ceux de Paillas appellent  
 pour (un)

batyàlhes! y anarèy, coumpày! Anòt-y, anòt-y bous,  
 17 batyales y anarèy kumpaj anòt i anòt i bus  
 baptème! J'y irais (volontiers) compère! Allez-y, allez-y  
 coumòy! Quon tournò, qu'ou digou: - "Quin s'apère? -  
 18 kumòy kòn turnò k òw diçù kin s'apère  
 commère! Quand elle rentra, il lui dit: - "Comment s'ap-  
 pelle-t-il?"

Escarrèlis, coumpày!"  
 19 eskarèlis kumpaj  
 "Gratte-le-pot", compère!"

Er àute maytí, qué partèn t' anò migméra mèu.  
 20 ér awté maytí ké partèn t' ana miņa éra mèu  
 L'autre matin, ils partent pour aller manger le miel.

- 21 Alabéts qué hoù mignàdo ! Era boup qu'òu digou a er  
 alabéts ké lu mignàdo éra bup k òu digu a r  
 Mais il était mangé ! Le renard lui dit à l'
- 22 ous : - "Que bôm sabé qui s'a mignat éra brésco : que  
 us ke wôn sabé ki s a mignat éra brésko ké  
 ours : - "Nous allons savoir qui s'a mangé le rayon : nous  
 nous bôm a boutà d'ét cu a ét soulèy ; ét prumè de  
 23 nous bôm a buta d ék kû a t suléi ép prumè de  
 nous allons mettre le cul au soleil ; le premier  
 qui àu sùde d' ét cu, qué serà aquét de qui la s'aurà  
 24 ki aw sùgé d ék kû ké serà akkèst de ki la s awra  
 qui (lui) sue du cul, ce sera celui qui se l'aura  
 mignàdo !" Coumpày qué s'adroumè de camé ; coumòy qu'òu  
 25 mignàdo kumpai ke s adrumè de kamé kumòy k òw  
 mangé ! " Compère s'endormit de suite ; commère lui  
 pich en cu. Alabéts éra boup qu'ou passà éra mò en  
 26 piç en kû alabés éra bup k òw pasà éra mò en  
 pisse au cul. Alors le renard lui passa la main sur  
 péu d'ét cu e qué trouba qu'ère mouhât : - "Ès qu'éy  
 27 péu d ék kû é ké truba k àra mujat bés k éy  
 (le) poil du cul et trouva qu'il était mouillé : - "Tu vois  
 que c'est  
 tu qué t'as mignat éra mèu !"  
 28 tû ké t as mignat éra mèu  
 toi qui t'as mangé le miel !"

1. 2 - *Carbouères* : lieu-dit à Aragnouet (\*CARBONARIAS). *Castérà* est probablement le continuateur de \*CASTELLARE (CASTELLANU aurait donné \*kastérò).
1. 5 - *plètiplèti* : Formule de politesse pour attirer l'attention de quel qu'un (du franç. PLAIS-IL).
1. 6 - *yé* : particule énonciative servant à souligner une affirmation (IAM); son usage est assez restreint en vallée d'Aure. Pour plus de détails, voir J. Bouzet, *Les particules énonciatives du béarnais*, dans *Mélanges Dauzat*, Paris 1951, p. 52.
1. 7 - *suènen* (SONANT) : forme de *suén* ou *syuén* (voir à la ligne 16) morphologiquement redéterminée par une deuxième terminaison -en (-ANT).
1. 8 - *kumensèlis*, ainsi que *améyèlis* (l. 13) et *eskafèlis* (l. 19) : formes intraduisibles dérivées de *kumensa* "commencer", *améya* "être à la moitié de"; finir à moitié", et *eskafà* "râcler".

Pour la dernière forme, il existe une alternative : *fininsèlis*, de *feni* "finir" avec -n- épenthétique. A Azet, d'autres formes sont courantes : *kumensadètes*, *meytadètes* et *eskarradètes*, au féminin pluriel. Ces mots appartiennent au langage affectif enfantin.

- l. 12 - *dîçy*, et *dîky* (l.13), variantes dévoisées de *dîgy* (\*DI CUIT).  
Le dévoisement des constrictives sonores intervocaliques est un phénomène fréquent, mais sporadique, en aurois ; il a lieu surtout quand une constrictive vélaire est en contact avec une voyelle vélaire (comme dans notre exemple) et semble être une réaction à l'absorption totale de la consonne par la voyelle.
- l. 20 - *anç* : forme proclitique de *anç*. *minga* : forme appartenant au débit rapide de la conversation ; normalement, on dit *minga*.
- l. 27 - *èra* pour *ère* (ERAT) : on entend parfois -*a* pour *e* (-AT), influence probable des formes aragonaises et castillanes.

Ce petit conte, qui se passe de commentaire, m'a été donné à deux reprises par Mme. Rigassouélon d'Aragnouet et par Mme. Castèl du Plan. Les deux versions diffèrent légèrement dans quelques détails : c'est la version de Mme. Castèl que nous reproduisons ici.

\* \* \*

"A la dernière minute, je viens de découvrir une intéressante étude portant sur la diffusion de cette tradition de jours d'emprunt à travers l'Europe méridionale et occidentale : L. Shaineanu, Les jours d'emprunt ou les jours de la vieille, dans *Romania* 1889, pp. 107 ss. ; voir aussi deux notes de Paul Meyer à ce sujet dans *Romania* 1874, pp. 294 ss. et 1897, pp. 98 ss.

## NOTES

- (1) Avec les deux modifications suivantes : la voyelle antérieure arrondie du français *sur* est indiquée par *u* tandis que *u* représente la voyelle du français *pour* ; le *e* "muet" du français *je* est représenté par *ø* dans la diphtongue *eu* qui est la prononciation normale de *é* en Aurois en syllabe finale et accentuée. Nous tenons à remercier ici notre maître, M. le professeur Elcock, pour bon nombre d'idées générales dans l'interprétation des textes.
- (2) *Contribution à la littérature orale de la Basse-Auvergne* L'Auvergne littéraire, Clermont-Ferrand, s.d., pp. 64-65.
- (3) Cf. la carte 202 de l'ALG : on récite ces formulettes tout en tapant avec un couteau un bout de bois de frêne pour en détacher l'aubier de l'écorce.
- (4) Rôle étonnant pour le chat qui remplit une fonction généralement inverse dans le folklore européen (v. Sir James Frazer, *The Golden Bough*, édition abrégée 1941, pp. 656-7). Un rôle semblable est joué par un chat dans un conte aurois que nous reproduisons à la page 92.
- (5) Nous n'hésiterions pas à qualifier cette découverte de toute première importance si nous n'étions pas forcés de tenir compte de l'âge (et, par conséquent, du mauvais état de la dentition) de notre informatrice. Malheureusement, malgré de nombreuses recherches, nous n'avons pu trouver aucune autre personne qui connût ces lignes.
- (6) Cette poésie a été récitée par Mme Edith Carrère de Tramezaygues et enregistrée au magnétophone par M. J. Allières au cours de son enquête de 1953 pour le compte de l'ALG ; l'enregistrement peut être consulté à la Phonotèque Occitane de l'Université de Toulouse ou au Musée des Arts et Traditions Populaires au Palais de Chaillot à Paris. Je remercie M. Séguy d'avoir bien voulu m'accorder la permission de publier cet échantillon.
- (7) L'adjectif courant pour "tiède" est *tébéde* (TEPIDU), refait sur le féminin et avec déplacement d'accent ; ou encore *tyède*, emprunté au français.
- (8) v. A. Dauzat, *Dictionnaire Etymologique*, s.v. *canus*.
- (9) "Ces paroles étaient chantées pour avoir de la musique pour danser le quadrille dans le temps ; on n'avait pas des instruments de musique, alors !" (Le Pian). Aujourd'hui les instruments de musique manquent tout autant, exception faite des guitares des immigrants espagnols.

- (10) C'est de ces deux termes que mes informatrices (Mme J.M. Castàt du Plan et Mlle T. Courrèges de Tramezaygues) ont défini ces petites compositions.
- (11) Nous donnons ici la version de Mme Rigassouélou d'Aragnouet ; les autres versions sont incomplètes. Voir aussi la note à la fin de cette histoire.
- (12) Voir I. Neri, *Racconti popolari lucchesi*, Castelnuovo Garfagnana, 1891, p. 65.
- (13) Voir *Poor Robin's Almanack*, 1731, au mois d'avril.
- (14) Voir R. Chambers, *Popular Rhymes of Scotland*, 1847, p. 368. Cet exemple et le précédent ont été tirés de l'*Oxford Book of English Proverbs*, 1948, p. 406.
- (15) Crainte que l'on trouve bien exprimée dans ce proverbe espagnol tiré du *Tesoro de la Lengua Castellana o Española* de Covarrubias (Ed. Martín de Riquer, Barcelona, 1950, s.v. *Março*): "Quando março buelve de rabo, ni dexa cordero con cencerro ni pastor enç amarrado"; et l'auteur du dictionnaire ajoute : "es muy temido de los pastores y en su aborrecimiento el otro pastor que introduce Sanaçaro no le nombra sino por rodeo : *il mese in anzi aprile*", cas intéressant de tabou linguistique chez le poète napolitain.

Il faut cependant noter que la tradition représentée par ces contes et proverbes va contre une autre tradition populaire au sujet de notre mois que l'on trouve résumée dans ces deux dictons anglais : "March comes in like a lion and goes out like a lamb" et "March comes in with adder heads and goes out with peacock tails". Bon nombre d'Anglais, cependant, connaissent ce proverbe sous la forme contraire : "March comes in like a lamb and goes out like a lion", ce qui s'accorde mieux avec l'esprit de notre conte. D'autres encore, illustrant à merveille cet "esprit de compromis" dont les Britanniques sont si fiers, jurent que "when March comes in like a lion, it goes out like a lamb and when it comes in like a lamb, it goes out like a lion."

- (16) Le conte est malheureusement incomplet à ce point en raison d'une interruption fortuite du récit : la conteuse aurait dû expliquer comment nos deux compères décidèrent sur place de ne point se régaler du miel, mais de la garder pour une grande occasion, se promettant secrètement l'un et l'autre de ne point le partager avec son compagnon.
-





NOTE COMPLEMENTAIRE SUR LES EMFRUNTS  
DU LANGAGE BAYONNAIS A L'ESPAGNOL

par

H. Gavel

---

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LES EMPRUNTS DU  
LANGAGE BAYONNAIS A L'ESPAGNOL

---

Nous avons publié dans un numéro récent de *Via Domitia* une étude où nous avons fait allusion à la conservation de chants en espagnol dans la liturgie des Israélites du quartier Saint Esprit. On trouvera dans un travail de M. Albert Lévi intitulé *Les vestiges de l'espagnol et du portugais chez les Israélites de Bayonne*, 16 pages, Bayonne, 1930, des précisions à ce sujet.

Dans notre étude précitée nous avons émis l'opinion que la présence de la Colonie israélite à Saint Esprit depuis le XVII<sup>e</sup> siècle n'avait à peu près rien apporté au langage bayonnais comme éléments de vocabulaire espagnol. En effet les termes cités par M. Albert Lévi sont différents de ceux que nous avons relevés dans le langage bayonnais ; et si néanmoins le mot *matador*, pris au sens de personnage important est commun aux deux langages, c'est que les Israélites l'ont emprunté à celui de Bayonne à une date qui d'ailleurs ne doit pas être extrêmement ancienne, puisqu'elle ne peut être antérieure à la constitution du *toreo* sous sa forme moderne.

Quelques-uns des mots cités par M. Albert Lévi ne sont pas tirés de l'espagnol ni du portugais, mais du langage bayonnais, comme *couèque*, *gnagne* et *trufe* "moquerie". Il en est de même de *entunar* (qu'il faut sans doute corriger en *entougna*). *Noufin* est d'usage courant dans le gascon de Bayonne et des environs. Quant à *harter*, que M. Albert Lévi explique par l'espagnol *hartar*, c'est lui aussi un mot courant à Bayonne, et, selon toutes vraisemblances, ce n'est pas une francisation de l'espagnol *hartar*, mais de son équivalent gascon *harta* : le latin *fartus*, participe passé du verbe *farcire*, a donné d'une part l'espagnol *harto*, et d'autre part le gascon *hart* ; et de même que de *harto* l'espagnol a tiré *hartar*, de même le gascon

a tiré de *hart* un verbe *harta*. Enfin le rapprochement enregistré par M. Albert Lévi entre le basque *makhila* et un mot sémitique est au moins très douteux.

Ces réserves faites (et elles ne portent que sur des détails de bien peu d'importance), le travail de M. Albert Lévi est des plus méritoires, et il faut savoir gré à son auteur de l'avoir rédigé et publié : comme on le voit, on peut grâce à lui élucider définitivement la question de savoir si la présence des Israélites à Saint Esprit a fourni ou non des éléments de vocabulaire espagnol au langage bayonnais.

---



DU GASCON NÒRS 'NAVET' AU PORTUGAIS  
NORÇA 'BRYONE'

par

Johannes Hubschmid

(privat-docent à l'Université de Berne)

---

## DU GASCON NÒRS 'NAVET' AU PORTUGAIS

## NORÇA 'BRYONE'

En m'occupant des noms de plantes d'origine douteuse ou inconnue pour la rédaction de la seconde partie du FEW, j'ai vu que M. von Wartburg n'avait pas trouvé d'étymologie pour le gasc. *nòrs* m. "navet", attesté à Tramesaygues (Vielle-Aure, HPyr.) d'après la carte 1643 de l'ALF, p. 698. Le mot ne se rencontre pas dans d'autres sources gasconnes et il n'a pas été étudié par M. Ségué dans son beau livre *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales* (Barcelona 1953). C'est un mot tout à fait isolé en galloroman.

Or, on trouve des formes correspondantes en espagnol et en portugais. Mais, pour des raisons phonétiques et de géographie linguistique, il ne peut pas s'agir d'un emprunt aux parlers du versant sud des Pyrénées.

La racine du navet ressemble à celle de la bryone. C'est pour cela qu'en français la bryone s'appelle aussi *navet sauvage* (1556 - Landais 1851) ou *gros navet* (1552 - Cotgrave 1611) *navet du diable* (Valmont de Bolmare 1769 - Larousse 1874) ; dans les patois, il y a des expressions analogues (FEW 7, 10 ; Rolland 6, 45-46). Il n'y a donc aucune difficulté de comparer le gasc. *nòrs* à la famille de mots suivants qui désignent, sauf indication contraire, la bryone (*bryonia dioica* ou *bryonia alba*) :

esp. *anhorça* (1607, 1706), *anhorza* (Nemnich 1793), *anorça*, *horça*, minh. *anorça* (Bracara Augusta 3, 86), a. port. *norça* (1318, *RLu* 12, 19 ; 13, 350), madeir. id. (*RLu* 23, 135), port. *norça branca* ; *norça preta* 'tamus communis' ; canar. *norça* 'smilax' ; galic. (à Verin) *norça* 'especie de espárrago silvestre' (Douro-Litoral V/7, 1953, p. 42). Dans quelques dialectes portugais, *norça* présente des significations un peu dif-

férentes : trasmont. 'oliveirinha proveniente da estaca que criou raizes' (RLu 16, 256), beir. 'rebento' (Lopes Dias 6, 269), alent. 'pequena estaca de oliveira ; verticilo, na ramificação das árvores'. Il s'agit certainement du même mot. Les tiges d'autres plantes ont été comparées aux tiges longues de la bryone ; cf. galic. *nouza* 'planta del género brionia ; renuevo, o vástago que sale del tocón de un árbol cortado' (Valledares, au supplément de son Dictionario).;

De même le lat. *tamus* 'tamus communis, taminier', espèce de plante à tiges grimpantes et souvent confondue avec la bryone (Marzell 1, 684), d'où Aube, Clairvaux *tan* 'bryone', Ruffey, HMarne, Suisse *herbe au tan*, etc. (Rolland 6, 48-49), nous explique aussi l'abruzz. *tanne* 'tralcio', Sora 'broccolo, tallo della rapa' et l'aveyr. *tano* 'tige sans feuilles ni rameaux' et sa famille (Hubschmid, *ZhPh.* 66, 21).

A côté de l'esp. *anhorça*, *anorza*, *norza*, sont attestés l'esp. *anorcha* 'bryonia alba' (1620) ; avec changement de suffixe esp. *anhorca* (1604-1705, seulement dans les dictionnaires ; en 1901 chez Mas, *Sinónimas de farmacia*, p. 126 (1)), *anorca* (dictionnaires de 1607 et de 1720 ; en 1773 chez Suárez de Ribera, *Dioscórides anotado*, 2, 181 (1)). On pourrait voir dans *anhorca* et *anorca* des fautes d'impression pour *anhorça*, *anorça*. Mais la forme *anorca* vit encore aujourd'hui au Chili pour désigner la 'nueza blanca', c.-à-d. 'bryonia alba' (Santamaría).

Ces formes, *anorcha*, *anhorca* et *anorca*, ne peuvent pas être empruntées au portugais, où elles ne sont pas attestées ; elles supposent donc une base avec *ũ*. Il est donc bien possible qu'aussi l'esp. *anhorça*, *anorza* et *norza* soient des mots indigènes en espagnol et non pas comme le pense M. Steffen (2), empruntés au portugais. Le port. *norça*, avec *o* ouvert, peut aussi dériver d'une base avec *ũ* ; cf. le port. *bolã* qui provient du lat. *bulla* et d'autres mots allégués chez Cornu, dans *Gröblers Grundriss*, 1, p. 934. D'autre part, Granada *nuerza* 'bryone' s'explique d'une base avec *õ* ou bien d'un croisement entre *norza* et l'esp. *nueza* 'bryone' (déjà chez Nebrija, 1495).

L'esp. *nueza* 'bryone' et le galicien *nouza*, "rejeton à la souche d'un arbre" ne peut pas être mis en rapport direct avec le gasc. *nòrs* et sa famille. Car l'*r* du gasc. *nòrs*, de l'esp. *anhorça*, etc., ne peut guère être adventice, (3) surtout à cause des formes aberrantes *anorcha*, *anhorca* et *anorca*. L'esp. *nueza* dérive du lat. *notia* 'bryonia alba', attesté chez Dioscoride 4, 182, RV, et chez Pline, n.h. 24, 175. Il correspond au latin des gloses *nossa* id est cucurbita agrestis (Xe s., cod. Vatic., *CGL* 3, 593, 12 ; 627, 1), *nuetia* cucurbita (Xe - Xie s., Hermeneumata Senensia, *CGL* 3, 548, 22), avec *ue* inex-

pliqué, et *nessa* id est cucurbita agrestis (XIe s., cod. Bernensis 337, avec *e* écrit clairement, imprimé dans la *CGL* 3, 614, 65 (4)).

Le gasc. *nòrs* et les mots correspondants de la péninsule ibérique supposent donc une base *\*nor-/\*nur-*. L'existence de cette base est confirmée par un synonyme du tñasmont. *norça*, le port. (dialectal) *nora* 'oliveira pequena, proveniente de estaca'.

La même base se retrouve peut-être dans les Alpes orientales. Dans un dialecte des Dolomites, *nora* (pluriel *noréjes*) désigne, selon K.F. Wolff, *Die Dolomitenstrasse* (1908), p. 165, le rhododendron. D L<sup>1</sup> AIS nous atteste *nóra* 'alnus viridis' dans la Val di Fiemme (carte 582, p. 323 (5)).

Ces mots sont probablement d'origine pré-indo-européenne. Il est possible que le *-s* de *nòrs*, le *-ça*, *-cha* et *-ca* des mots espagnols et portugais s'expliquent par des suffixes pré-indo-européens. La finale *-s* pourrait correspondre au suffixe basque *-tze*, *-ça* à la variante *-tza*, les deux de valeur collective (6) et *-cha* en serait une autre variante ; de même *-ca* pourrait correspondre au suffixe basque *-ka* qui désigne l'appartenance (7). D'autre part, on pourrait aussi penser que le *-ça* de *norça* s'explique par un croisement de *\*nura* avec \* le lat. *notia* (> esp. *nueza*) ; mais alors comment expliquer l'esp. *amorcha?* (8).

Quoi qu'il en soit, ce qui est sûr, c'est que le gasc. *nòrs* n'est pas du tout un mot isolé quand on prend en considération le vocabulaire botanique de la péninsule ibérique. C'est le seul témoin d'une base préromane conservée dans un village des Pyrénées, qui vivait en Espagne et qui vit encore au Chili, au Portugal et peut-être dans un ou deux villages des Alpes orientales.

## NOTES

(1) D'après les matériaux du *Diccionario historico*, aimablement communiqués par M. Gill Gaya.

(2) *Lexicologia canaria*, I (La Laguna de Tenerife 1945), p. 20.

(3) En portugais, par contre, on trouve souvent des mots avec *r* adventice devant *ç* ou *s* (*camurça* 'chamois', emprunté au gallo-roman, Hubschmid, *Pyrenäen-wörter*, p. 55 ; *KPfil.* 3, 49).

(4) Alessio, *RLik* 17, 67-69.

(5) Pour les noms de lieux qui en dérivent, cf. Lorenzi, *Diz. toponom. tridentino*, p. 489 ; *Diz. topon. atesino*, I/1/2, 371.

(6) Hubschmid, *Pyrenäenwörter*, p. 59, 60, 63 ; *Orbis* 4, n° 1.

(7) Hubschmid, *Bol. de Filol.* 14, 5 ; *Rom. Forsch.* 65, 296.

(8) Meyer-Lübke, dans l'*REW*, propose pour l'esp. *nueza* et le port. *norça* une base \**nortia* d'origine inconnue.



L'AUXILIAIRE ALLER DANS L'EXPRESSION  
DU PASSE EN GASCON

par

L. Marquèze - Pouey

---

## L'AUXILIAIRE ALLER DANS L'EXPRESSION DU PASSE EN GASCON

---

Le gascon ancien et moderne connaît un emploi spécial et curieux de l'auxiliaire aller. De nombreux auteurs ont observé le fait sans en distinguer avec netteté les différents emplois ni la valeur exacte. Nous le définirons provisoirement par l'appellation traditionnelle, mais très insuffisante, d'"auxiliaire du passé".

Si on se limitait à cette valeur, la Gascogne ne serait pas seule à utiliser un tel tour ; le français lui-même l'a connu dans l'ancienne langue et jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle. On en trouve de nombreux exemples dans Gougenheim, *Etude sur les Périphrases Verbales*, pp. 93-97. Damourette et Pichon, *Des Mots à la Pensée*, tome V § 1663. Le fait est signalé en ces termes par Oudin (cité par Gougenheim) dans sa *Grammaire française rapportée au langage du temps*, édition de 1640, p. 161 "Il luy va dire se met vulgairement pour il luy dit". Le fait est dès lors populaire ; il va disparaître rapidement de la langue, sauf affectation littéraire.

Par contre en catalan il a connu une fortune exceptionnelle, mais cette extension d'emploi s'est faite au détriment de sa valeur originelle et il n'est plus qu'un équivalent pur et simple du prétérit.

Cela a conduit divers auteurs à voir dans ce fait, à l'époque moderne, un usage proprement catalan, et à le considérer comme étranger aux autres parlers méridionaux actuels. Lespy, *Grammaire béarnaise*, pp. 360-361 : "Anciennement *anar* servait d'auxiliaire. En béarnais, *va anar*, *va beni* pouvaient signifier... il alla, il vint". Même affirmation dans E. Bourciez (*Éléments de linguistique romane*, p. 381), partiellement corrigée dans Homenaje a Menéndez Pidal, *Notes de syntaxe gasconne* (tome I pp. 637-640), où le fait reste pourtant étrangement minimisé :

"La Gascogne moderne n'a guère retenu cette périphrase".

Gougenheim (op. cit. p. 94) : "Cette périphrase se retrouve en ancien gascon... Mais c'est en catalan que cette périphrase a connu la fortune la plus durable".

Ronjat (*Grammaire istorique des parlers provençaux modernes* (p. 204 sqq) se borne à suggérer la possibilité de son emploi moderne dans un périmètre d'ailleurs beaucoup plus vaste que celui qui nous occupe, mais dans des emplois sporadiques et exceptionnels, strictement limités d'ailleurs à des tours littéraires.

#### EMPLOIS DU TOUR

Il y a donc lieu de rechercher d'abord les emplois exacts du tour en gascon moderne. Derrière une unité morphologique parfaite existe une notable divergence syntaxique entre 3 tours :

##### 1 - *ké bdi i*

Strictement limité aux vallées béarnaises d'Aspe et Barétous, c'est à dire à la région où l'infinitif d'aller est emprunté à *ire*, non à *andare*. Ce tour périphrastique y constitue le paradigme tout entier du prétérit du verbe aller. La forme a été relevée par divers auteurs : Lespy (p. 360), Launer (*Die Konjugation im Bearnischen*, in : *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 1896, p. 468), Rohlfis (*Le Patois de Lescun*), Hugo Bendel (*Beiträge sur Kenntnis der Mundart von Lescun* p. 97), Rohlfis (*Le Gascon. Etudes de philologie pyrénéenne* p. 145).

Par une erreur étonnante, Lespy et Zauner l'interprètent d'ailleurs comme une forme simple du verbe *anar*, que Zauner se déclare, et pour cause, incapable d'expliquer : "In den Thälern Aspe und Baretous, z. B. in Accous, findet sich ein Perf. *bai*, das wohl zum Stamme *vad* - gehört, dessen Bildung ich aber nicht deuten kann." (loc. cit.).

Le tour n'apparaît ni dans l'ALF ni dans l'ALG. Il ne saurait apparaître dans le 1er, puisqu'aucun point d'enquête ne correspond au domaine où il existe. Il n'apparaît pas dans l'ALG où 2 points d'enquête sont situés dans ce domaine : 692 SO (Arette) et 692 S (Bedous), car aucun élément du questionnaire ne permettait de susciter son apparition, aucune question ne présentant le verbe aller au prétérit.

Au même type syntaxique se rattache la forme mise en lumière et étudiée par E. Bourciez (loc. cit.) : *basté (basté)*... Elle fut constituée de *ba èsté* par agglutination, et sur laquelle s'est reconstitué le paradigme : *basti (basti)*... ou *bastyi (bastyi)*..., selon les régions. La forme est usitée dans

le nord des Hautes-Pyrénées (voir délimitation exacte dans E. Boureliez, op. cit.).

### 2 - *Ké bau bézé.*

Type d'usage beaucoup plus étendu tant sur le plan de son emploi syntaxique que sur celui de sa répartition géographique. En effet, d'une part, l'auxiliaire aller peut en ce cas, et contrairement au tour 1, concourir à la constitution de formes périprastiques avec des verbes divers (encore que l'emploi en soit limité, comme nous le verrons plus loin) ; d'autre part le tour existe en des points du domaine gascon aussi éloignés que possible les uns des autres, de l'extrême Ouest à l'extrême Est ; il semble même déborder sur les régions languedociennes limitrophes. Il est tellement vivant, qu'il est passé dans le Français régional ; Cf. Séguy, *Le français parlé à Toulouse*, p. 42 ; cet auteur le signale comme très rare à Toulouse mais commun dans le Sud du département, c'est-à-dire dans sa partie pyrénéenne et gasconne. Le tour n'est pas absolument étranger aux autres dialectes occitans : Ronjat, nous l'avons dit, en cite plusieurs exemples, empruntés aux diverses régions du domaine occitan sauf le Languedoc, mais sans le faire apparaître comme véritablement usuel. Alibert (*Gramatica occitana*, t. II, p. 68) le signale en Languedoc, mais comme un tour vieilli et rare : "Lo meteis verb (anar) al present o al preterit pot donar un preterit perifrastic d'usatge reduit dins la lenga actuala".

Morphologiquement identique au tour 1, ce tour en est différent syntaxiquement. Comme lui il est un équivalent du prétérit, mais pas "avec la même nuance", selon l'expression de P. Meyer (*Revue de Gascogne*, t. IX, p. 46), qui d'ailleurs ne précise pas cette nuance ; nous aurons à la préciser. L'emploi gascon de ce tour a toujours été tel que de nombreux auteurs ont cru voir dans son équivalent français des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles un gasconisme (Lanusse, *L'influence du dialecte gascon sur la langue française*, pp. 429-431).

### 3 - *Sé bau sabé...* tour hypothétique.

Il tient dans la subordonnée hypothétique la place ordinairement réservée, en occitan comme en français, à l'indicatif plus-que-parfait. A ce titre il entre soit dans une phrase conditionnelle complète exprimant un irréel du passé, soit dans une indépendante exprimant le regret (c'est-à-dire une phrase conditionnelle où la principale est supprimée par ellipse mais est suppléée par l'intonation qui tient la voix, comme la pensée, en suspens). On entendra donc les deux types de phrase : *sé bau sabé, k auri hèt akò,* - ou : *sé bau sabé ...*

Le fait est signalé sous ses deux formes par Alibert (t. II p. 68) qui en donne quelques exemples empruntés à diverses régions du Languedoc, ce qui exclut l'idée d'une influence gasconne ; 1<sup>ère</sup> forme : "*Se va saber escriure, Joan Peire auria portat tres galons* (Vermenoza, Aurillac) ; 2<sup>ème</sup> forme : "*Si solament anavan saber gardar lo capon* (Foix). Le fait, encore que très rarement signalé, n'est donc pas propre à la Gascogne. Il importe cependant de le citer et de l'examiner, car il se rattache étroitement au précédent. Il paraît d'ailleurs simplement moins courant en Languedoc qu'en Gascogne ; de nombreux sujets languedociens interrogés à ce propos ignorent totalement ce tour ; il semble donc (mais l'affirmation resterait à vérifier) qu'il ne subsiste, ailleurs qu'en Gascogne, que comme une survivance littéraire d'un tour ancien.

Signalons enfin que le tour est largement passé dans le français parlé des régions gasconnes, spécialement dans l'Est du domaine (Comminges, Haut-Salat) ; cf. M. Schöne, dans l'*Education Nationale* du 10-10-1946 ; la remarque de l'auteur ("si j'allais savoir" y veut dire "si j'avais su") demande d'ailleurs à être élargie : l'équivalent de "si j'avais su" n'y est pas seulement "si j'allais savoir", mais aussi et beaucoup plus couramment : "si je vais savoir".

#### VALEUR DE CES TOURS

##### TOUR 1

Nous pouvons mettre à part le tour 1. Il est devenu dans les vallées d'Aspe et Barétous l'équivalent pur et simple du prétérit du verbe aller, au point de constituer la seule forme actuellement possible de ce prétérit. Il n'est donc plus senti comme une forme périphrastique dotée d'une valeur spéciale, mais comme une forme simple de la conjugaison du verbe *i* = aller. Ceci explique l'erreur de Lespy et de Zauner. Il y a là, pour des raisons particulières purement morphologiques, une évolution en tout point semblable à celle du catalan : le béarnais *hé doi*  $\ddot{i}$  et le bigourdan *hé basti*  $\ddot{i}$  ont entièrement perdu la valeur propre de la périphrase telle qu'elle apparaîtra dans l'étude du tour 2. Le tour 1 est donc en fait le terme de l'évolution d'un phénomène syntaxique dont le point de départ syntaxique est le tour 2.

##### TOUR 2

Sa valeur ressort des cas où les deux formes (simple et périphrastique) sont également possibles et de la confrontation de leur valeur : *hé bedai/ké boi bédé* (à l'Ouest : Aspe) ou : *hé bi/ké bau bézé* (à l'est : Haut-Salat).

De l'examen de nombreux exemples, tant parlés qu'écrits,

il apparaît que le tour simple (prétérit) est utilisable en toute occasion pour l'expression d'un fait passé présenté dans sa réalisation historique pure ; sa valeur est alors identique à celle du prétérit français, à cela près que son emploi occitan est resté beaucoup plus usuel et parlé. Le fait est important car il montre que rien ne justifie l'apparition du tour périphrastique par le désir de suppléer à un tour simple en voie de disparition. Le tour périphrastique (aller + infinitif) a donc une autre valeur qui lui est propre : il s'insère dans un récit au passé (prétérit, imparfait ou plus-que-parfait, selon la pensée), il exprime lui aussi un fait passé (d'où l'appellation traditionnelle d'auxiliaire du passé), mais ce fait est présenté comme différent des autres : il apparaît comme surgissant de façon anormale dans le déroulement normal des événements, et constituant par là un élément de surprise. La notion de surprise comporte d'ailleurs deux valeurs : une valeur temporelle et une valeur morale.

A La valeur temporelle de surprise fait de 'ké bau bézé' un procédé d'expression de l'extraordinaire (incidentel) ; ce qui explique que de telles propositions soient couramment accompagnées d'une locution adverbiale marquant la soudaineté (*tut d u(n) kòp*).

Se référant à cette valeur on a cru pouvoir le définir comme un inchoatif. Selon Lespy "la nuance de signification... se traduirait parfaitement en français par les locutions : se mit à, se mirent à, suivies de l'infinitif". Gougenheim s'exprime de la même manière : "nous avons employé jusqu'ici le mot "inchoatif" pour désigner le sens de cette expression." Il importe de préciser. Le tour exprime toujours une soudaine entrée en jeu : "il va dire" signifie non pas "il commença à dire", mais "il dit tout d'un coup" (français moderne : "il se mit à dire"). La chose est exacte pour les exemples empruntés soit au français jusqu'au XVII<sup>e</sup>s, soit à l'occitan ancien, comme l'exemple, communément cité, des Récits d'Histoire sainte (XV<sup>e</sup> siècle) : "*la raube qui portabe va arder a grans flames*" = la robe qu'elle portait commença (se mit) à brûler à grandes flammes. Mais elle n'est pas conforme à la réalité actuelle ; ou plutôt la remarque de Gougenheim cesse d'être applicable au gascon moderne dans la parenthèse qui la termine. Le type actuel est toujours rigoureusement comparable à l'exemple suivant, que nous avons relevé dans la bouche d'un sujet du Haut Salat (Saint-Girons) : "*Kabiò kurut tut ét dyó a trabès eb bòsc sènsè re bézé ; ké m èró syétat dérrè u arèu proxi dék kot d Ayéns ; tut d un kòp ké t bau bézé arriba ra lèbé ; ké t i futi dus péts...*"

Il n'y a pas seulement considération de "l'entrée en jeu"

de l'action, mais aussi de sa brièveté, c'est-à-dire de son achèvement rapide sinon immédiat, ou plus exactement de son absence de durée. C'est une action éminemment brève, un jaillissement spontané et fugace.

Damourette et Pichon rapprochent ce tour du tour français: "et puis quand on est entré chez les gens par prière, on ne va pas dire en sortant que leur feu charbonne et que leur escabelle bofte" (Perrochon, *Néne*). La nuance est en réalité très différente : le tour français exprime essentiellement, beaucoup plus que l'extraordinaire comme le disent ces auteurs, la réprobation. Par ailleurs il s'agit de faits qui, selon le temps de l'auxiliaire aller, se rapportent à un moment quelconque : passé, présent ou futur, alors que le tour occitan est strictement limité au passé.

Une nuance plus semblable à celle de l'occitan est exprimée par le français "venir à". Les deux tours ont en commun d'exprimer l'entrée en jeu d'une action indépendamment de toute notion de durée ultérieure. Mais l'opposition radicale qui sépare les deux verbes : aller (mouvement à partir de) et venir (mouvement vers) entraîne une différence évidente entre les deux tours : dans "*ké bau bəzə arribə ra ləbé*" c'est l'activité du sujet lui-même qui se déclenche à partir de son état de quiétude ; dans "un lièvre vint à passer" c'est l'activité d'un sujet étranger qui est considérée dans le moment où il se trouve qu'elle intéresse le locuteur.

Ces deux nuances (inchoative et accidentelle) de "se mettre à" et "venir à" restent d'ailleurs possibles en gascon, soit isolément, soit conjointement avec la tournure par "aller", ce qui prouve bien qu'elles ne lui correspondent pas. Ainsi on dira : *ké s butək a pləbé* (= il se mit à pleuvoir) ou : *ké sé t ba butə a pləbé* (= voilà qu'il se mit à pleuvoir); le deuxième tour ajoute à l'idée exprimée par le premier (commencement de l'action) celles de sa soudaineté et surtout (voir B.) de son intérêt pour le locuteur.

B Quant à la deuxième valeur de la surprise (surprise morale), elle implique une considération du fait non plus, comme par le prétérit, sur un plan objectif, mais sur un plan strictement personnel, subjectif. Dans une série de faits objectifs, neutres, il apparaît comme présentant subitement un élément d'intérêt considérable pour le locuteur.

Le recours à aller pour l'expression de ces nuances s'explique très simplement par la valeur propre de ce verbe : verbe de mouvement, exprimant un élan personnel à partir d'un point de départ.

De ce fait découlent plusieurs conséquences :

a) la limitation du tour à quelques verbes exprimant des actions tout à la fois immédiates et personnelles: voir, entendre, trouver... Cette limitation apparaît comme moderne, si l'on observe des faits anciens, tels que l'exemple cité plus haut (*la raube va arder*), actuellement inconcevables.

b) La limitation rigoureuse du tour aux 1ère et (plus rarement) 3ième personnes, par lesquelles le locuteur rapporte son activité et ses réactions personnelles (ou se fait l'interprète de celles d'autrui), dans l'intention de les faire vivre après coup dans l'imagination de son interlocuteur. La chose est évidemment impossible à la 2ième personne.

Ainsi l'apparition de ce tour dans le récit au détriment d'un tour objectif entraîne une profonde modification dans le rôle syntaxique des personnes : "éra lèbé k arribèk" devient : "ké bau bézé arribà ra lèbé" (et non : "éra lèbé ké ba arribà").

On aboutit donc au résultat suivant : dans le récit l'expression objective d'un fait (*éra lèbé k arribèk*) par un sujet et un verbe est remplacée par la même proposition devenue infinitive (*arribà ra lèbé*) et précédée d'une locution (*ké bau bézé*) ayant pour sujet je (ou : il) et pour verbe la périphrase aller + infinitif du verbe exprimant le mode de perception du fait par le locuteur.

La valeur essentiellement subjective du tour est évidente: il donne la première place à la personne du locuteur et au verbe de perception personnelle, au détriment du fait lui-même et de son sujet.

Le seul tour qui paraisse faire exception est le tour impersonnel : "ké s ba butà a plabé"; en réalité il a lui aussi pour effet de substituer au tour impersonnel objectif un tour à valeur impersonnelle certes, mais marqué d'une forte subjectivité.

c) Le renforcement de l'allure extraordinaire du tour par des locutions adverbiales (comme : *tut à un kòp*, cité plus haut) et de son allure subjective par divers autres procédés de subjectivation, tout particulièrement le présent de narration et le datif éthique. On peut soit utiliser l'un d'eux seulement, soit les combiner, soit les supprimer tous deux. On a donc les possibilités suivantes : *ké bau bézé*, *k anj bézé*, *ké t bau*; *ké t anj*, avec préférence très marquée pour la 3ième et la 4ième formes. Là où apparaît le tour *ké boi i* (= j'allai), c'est-à-dire dans les vallées d'Aspe et de Barétous, les diverses possibilités sont : *ké bòi bédé*, *ké bòi i bédé*, *k èi it bédé*, *ké t bòi bédé*, *ké t bòi i bédé*, *ké t èi it bédé*, avec préférence pour les 2ième, 3ième, 5ième, et 6ième formes.

La coexistence, parmi les formes les plus usuelles, de formes avec auxiliaire au présent et de formes avec auxiliaire au passé prouve bien que la valeur d'"aller" dans "l'expression du passé" est ailleurs que dans le temps de cet auxiliaire. Les auteurs qui ont cru voir dans cet emploi du présent "*ké ban*" une valeur temporelle n'ont pas observé que, le tour existant exclusivement dans le récit, ce présent n'est qu'un procédé supplémentaire et facultatif pour rendre le récit plus direct, plus vivant. L'erreur est née de ce que l'auxiliaire aller est dans la presque totalité des cas, le seul présent de narration du récit ; la raison en est dans la valeur particulière du fait ainsi présenté et dans le désir d'accentuer ses valeurs de jaillissement spontané et d'intérêt personnel.

Un autre procédé moins courant de subjectivation est l'usage du tour interrogatif : interrogation à forme négative, c'est-à-dire expression d'une affirmation indiscutable : "*ké t ban bézé*" devient : "*nu t ban pas bézé... ?*" "*ké s butèk a plq-bé*" devient : "*nu sé t ba pas butq a plq-bé?*" (avec une intonation nettement différente de l'intonation interrogative : plus grande intensité et plus grande élévation du ton sur l'accent tonique final). Le tour a un triple pouvoir expressif : puissance affirmative, prise à témoin de l'interlocuteur, intensité phonétique de la finale constituant un gage du caractère indubitable du fait.

d) L'absence totale du fait dans l'A.L.F. et dans l'A.L.G. (cartes publiées et documents non encore publiés) : l'emploi du tour suppose un décor préalable de faits objectifs, sur lesquels (ou mieux : contre lesquels) va apparaître le fait isolé intéressant directement et subitement la personnalité du locuteur ; il suppose donc à la fois un contexte narratif et un événement personnel, toutes conditions étrangères au questionnaire d'un Atlas.

Tout au plus peut-on en voir un exemple (très douteux) dans une réponse (visiblement inadéquate à la question posée), faite au point 692 80 de l'ALG (Arette, vallée de Barétous), carte 181 ("on va chercher") ; dans l'ensemble du domaine, les réponses, indépendamment de divergences lexicologiques sur le verbe chercher, se rattachent toutes aux types *ké ban* (=ils vont) et *ké ban* (= nous allons). Arette donne "*ké ban i sérka*", susceptible d'être interprété de deux façons : "on alla chercher" ; le sujet aurait inséré le verbe français (verbe de mouvement ou auxiliaire du futur) dans son système occitan (auxiliaire senti comme expression du passé) ; - "on va aller chercher" ; le sujet aurait interprété le verbe chercher comme

pourvu de la valeur sémantique complexe d'"aller chercher". La deuxième solution paraît appuyée par la réponse donnée au point 791 0 (Aulus Ariège) : "k anəm anə sérkə".

### TOUR 3

Il est beaucoup moins original que le précédent, dont il ne constitue sans doute qu'un cas particulier.

Deux problèmes se posent :

a) Le remplacement du plus-que-parfait par le présent ou l'imparfait. La question est hors de notre propos car ce phénomène affecte un domaine beaucoup plus vaste, y compris le français populaire : "si tu avais joué le roi de carreau" devient "si tu joues le roi de carreau". Il atteint d'ailleurs la principale : "... nous aurions fait deux plis de plus" devient : "... nous faisons..."

b) L'utilisation de l'auxiliaire aller ; c'est ici que nous rejoignons le tour 2. "Aller" exprime le départ (fictif) de l'activité du sujet dans une direction différente de celle qu'il a prise en réalité. Le présent lui concède une plus grande vérité, en actualisant (donc en authentifiant) le fait.

Il n'y a pas autre chose qu'un procédé destiné à utiliser la valeur expressive du verbe aller (tour 2) afin de donner un caractère d'actualité et de personnalité à une hypothèse et de l'évoquer dans sa réalisation.

Un dernier problème est celui de la résolution de l'équivoque : il est évident que la confusion entre les deux tours français "je vais prendre le train" (= je me dirige vers la gare pour prendre le train) et "je vais prendre le train" (= je ferai cette action dans un avenir proche) se complique en gascon d'une troisième interprétation possible (=je pris le train).

L'équivoque se résout dans la majorité des cas par le contexte, et c'est précisément de l'absence de contexte que découlent l'hésitation et l'erreur du sujet interrogé au point 692 80 de l'ALG.

D'ailleurs l'équivoque apparemment monstrueuse créée par la coexistence des valeurs de futur et de passé n'est pas en fait plus grave que l'autre. Mieux : la différence radicale qui sépare les deux valeurs temporelles la dissipe en général de façon évidente et immédiate.

Le locuteur ne manque pourtant pas de faire son possible pour la dissiper par différents moyens empruntés soit aux ressources de la syntaxe, soit à celles de l'intonation. On trouve par exemple, en face de la forme la plus simple : "ke ba

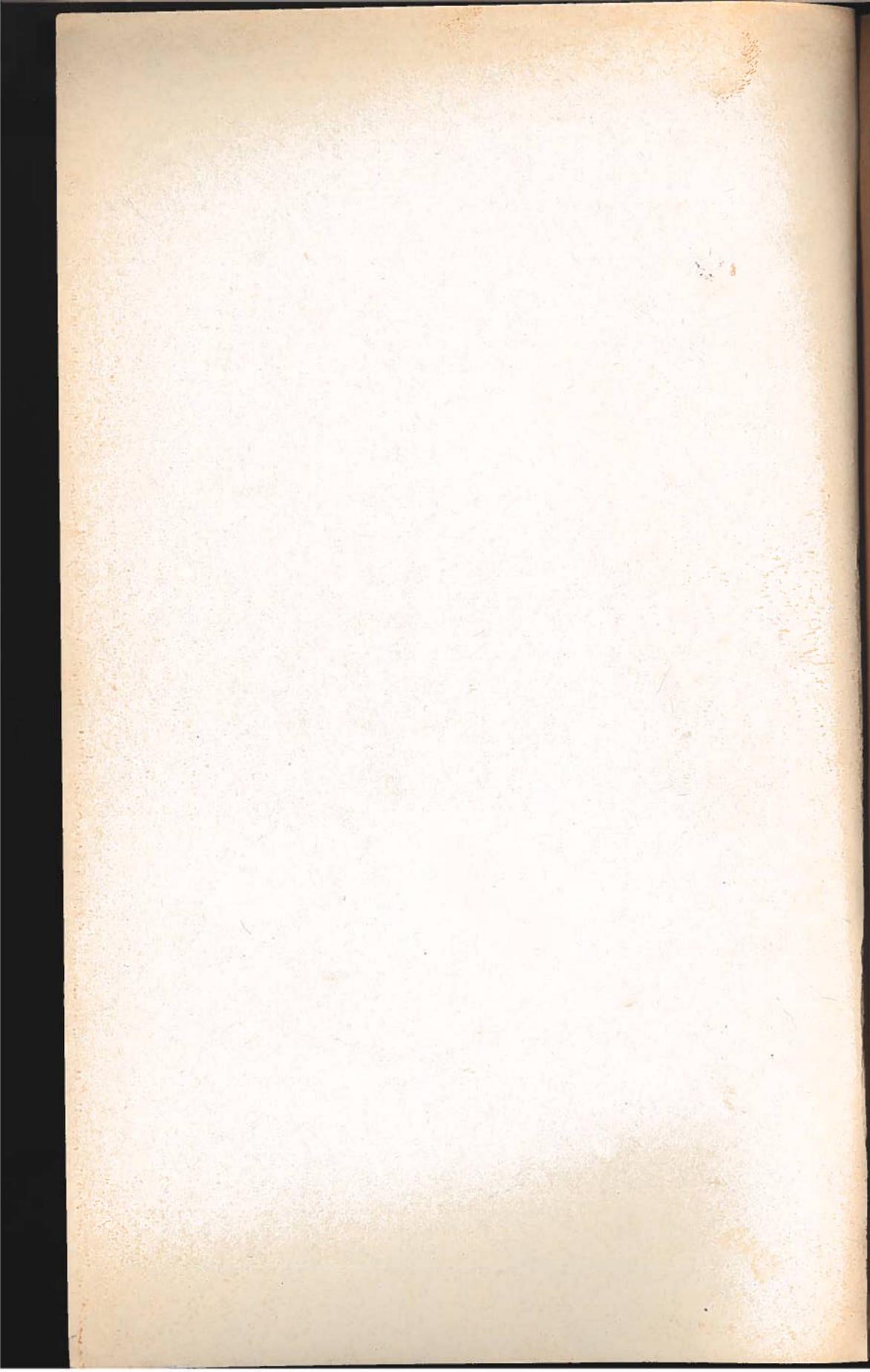
*béze* " (expression du futur ou du mouvement, comme en français), la possibilité d'insister sur la notion d'un mouvement par le tour syntaxique "*ké bou éna (énta) béze*" (= je vais pour voir), qui ajoute l'expression du but et, dissociant les deux formes verbales, leur conserve leur individualité et leur sens propre (la traduction donnée pour "on va chercher" au point 791 0 de l'ALG : *kanam anq sérka*, ne s'expliquerait-elle pas par : *k anam éna sérka?*). Quant à l'"expression du passé", qui pourtant se distingue aisément des deux autres par le contexte, elle tend à se singulariser, nous l'avons vu, par l'adjonction du datif éthique, devenu à peu près systématique.

Au moment de mettre sous presse, nous prenons connaissance de l'article dû à M. J. Siebenscheln, *Aller + infinitive in Middle French Texts* (*Studia Neophilologica*, Vol. XXVI, n° 1-3). L'auteur y examine les faits de l'ancienne langue française auxquels nous avons fait allusion et qui sont analogues à ceux de l'occitan. S'appuyant sur une riche moisson d'exemples, il aboutit à des conclusions sensiblement identiques aux nôtres. Par ailleurs il donne une large place à la question du temps de l'auxiliaire ; le présent de l'auxiliaire dans "il va dire" est-il un présent de narration ? Le problème se pose avec beaucoup moins d'acuité pour l'occitan qui utilise, sans différence appréciable de valeur, le présent ou le passé ; toute la signification du tour y résulte de la valeur sémantique beaucoup plus que de sa valeur temporelle.

---







Imprimé par le  
**CENTRE RÉGIONAL**  
de  
**DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE**  
1, Rue du Périgord  
**TOULOUSE**